

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

[Tome premier et second.]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

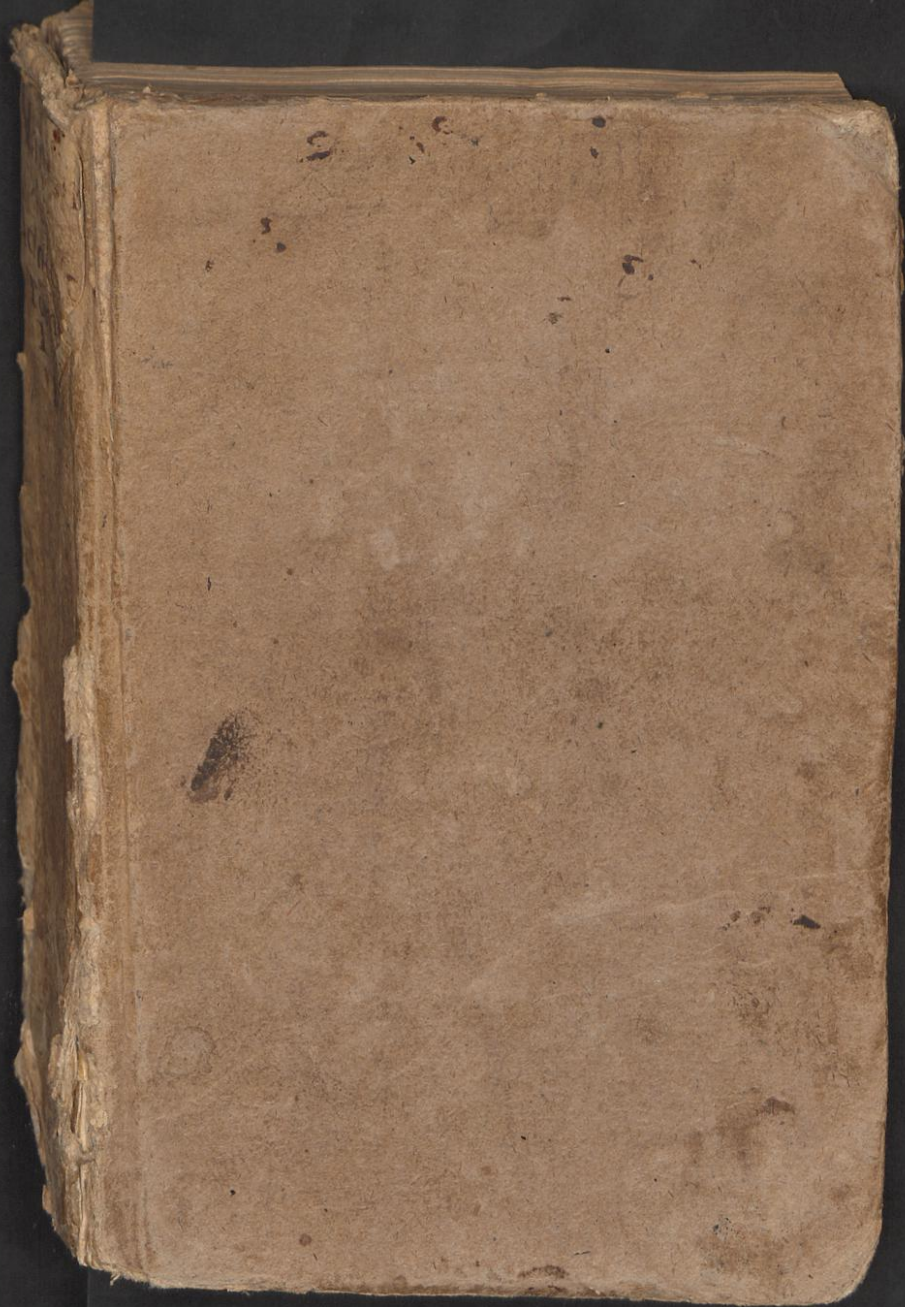
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]





Joh. fr. Roth. sc.

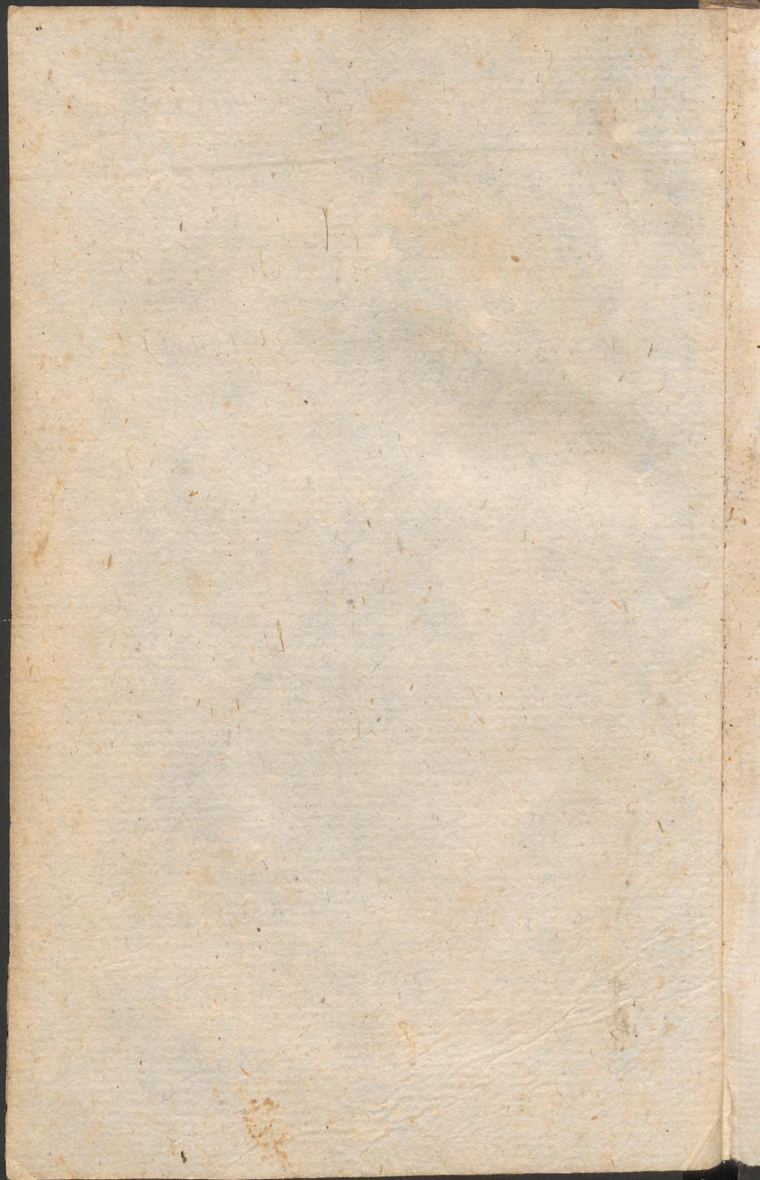
M. LE BARON

DE SAYLERN

com.

2ellis - 112/79

AK Bea 2/1-2





Handwritten text in a cursive script, likely a signature or a note, located below the illustration. The text is written in a dark ink and is somewhat difficult to decipher due to its cursive nature.

Frontispice du *Magazin des Adollescentes*.



*Imprimé chez le sieur
Que je vous plains d'être obligée de passer par
cette forêt, remplie de pièges et de dangers.*

MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
D'UNE SAGE GOUVERNANTE
AVEC SES ÉLÈVES.

PAR

Mad. LE PRINCE DE BEAUMONT.

*Édition corrigée pour la première fois de
quelques inexactitudes, & ornée de gra-
vures représentant aux yeux les prin-
cipales vérités de la morale.*

TOME PREMIER.



YVERDON.

M. DCC. LXXXI.

1781

MISSOURI

DECEMBER 1850

THE

MISSOURI

DECEMBER 1850

THE

MISSOURI

DECEMBER 1850

THE



AVERTISSEMENT.

LE bon accueil qu'on a fait au Magasin des Enfans, tant à Londres que dans les pays étrangers, m'a déterminée à donner celui des Adoléfcentes.

De toutes les années de la vie, les plus dangereufes, à ce que je crois, commencent à quatorze & quinze ans. C'eft à cet âge qu'une jeune perfonne entre dans le monde, où elle prend, pour ainfi dire, une nouvelle maniere d'exifter. Toutes fes paffions, contraintes dans l'enfance, cherchent alors à fe développer, à s'autorifer par l'exemple des nouveaux perfonnages avec lefquels elle commence à figurer. En lui fupposant la meilleure éducation, il eft à craindre que les impreffions n'en foyent effacées par celles que font les maximes dangereufes & corrompues qu'elle entend alors. Que ne doit-on pas craindre pour celle qui n'apporte dans ce pays, fi nouveau pour elle, que des paffions indomptées ou flattées, une ignorance totale, des préju-

gés puériles, pour ne rien dire de pis? Sa perte devient inévitable.

On est surpris de voir augmenter tous les jours le nombre des femmes méprisables; un peu de réflexion, & l'on s'étonnera plus sensiblement de ce qu'on en trouve encore un si grand nombre de vertueuses.

N'écoutons point l'amour-propre dans l'éternel panégyrique qu'il nous fait de nous-mêmes. Jettons les yeux sur notre cœur, & avouons de bonne foi, que nous trouvons en nous le germe de tous les vices, l'estime de tous les faux biens, la haine de la contrainte, l'amour de la liberté, qui touche à celui du libertinage. C'est avec toutes ces dispositions aux maladies mortelles de l'ame, que nous nous jettons sans précaution au milieu d'un air pestiféré, sans le moindre préservatif. Faut-il s'étonner des chûtes fréquentes qui frappent & effrayent le spectateur?

Je fais qu'on a rebattu mille fois aux filles les plus mal élevées, certains lieux communs: *On méprise une femme déréglée. Il faut avoir de la religion. On doit respecter les bien-séances. La vertu est la seule chose qui puisse nous rendre estimables & heureuses.* Ces leçons sortent de la bouche de la plus imbécille gouvernante, qui les répète, sans y penser, à un enfant qui les écoute sans les com-

prendre. J'accorde même qu'il en est quelques-unes qui s'appliquent de bonne foi, à les inculquer à leurs élèves par une répétition constante; mais en faisant tous leurs efforts pour y parvenir, elles échouent pour la plupart, parce qu'elles ignorent, & conséquemment ne peuvent leur apprendre que le chemin du crime n'est point celui de la vertu. L'on a horreur du crime, & s'il se montroit à visage découvert aux jeunes personnes, il en est peu qui ne parvinssent à s'en préserver. Quel est donc le chemin qui conduit au dérèglement & par là à la perdition? C'est l'imprudence, la curiosité, la légèreté, l'application. Voilà ce qu'il faut leur faire comprendre; le leur répéter sans cesse; les effrayer par l'exemple de celles qui, faute d'avoir connu ces écueils, ont fait un triste naufrage. Est-on parvenu à les persuader, les voit-on saisies de crainte à la vue des dangers qui les attendent, le plus difficile reste à faire, & le voici. Il faut bien les convaincre que ni l'horreur qu'elles ont pour le mal, ni leur sagesse naturelle, ni la vigilance de leurs pères, ne peuvent les arracher à ces périls; qu'elles y succomberont nécessairement, inévitablement, si elles ne puisent dans les ressources que la religion leur présente, une force étrangère, un préservatif. Ce n'est pas tout encore; il faut leur faire l'analyse des re-

medes que la religion leur présente : l'écorce en est rude & capable de les rebuter ; il faut lever cette écorce , & les convaincre que le joug de l'Evangile est doux & léger. Il faut leur rendre sensible cette grande vérité : *Qu'il est plus aisé ; qu'il y a moins de peine à régler ses passions , qu'à chercher à les satisfaire.* Il faut leur faire toucher au doigt & à l'œil , pour ainsi dire , que quand même leur ame seroit mortelle , & qu'il n'y auroit rien à craindre ni à espérer dans une autre vie , leur intérêt , dans celle - ci , seroit d'être vertueuses , parce que la vertu peut seule diminuer les maux inévitables de cette vie. Voilà ce que la plus grande partie des gouvernantes font incapables de faire. Les meres le font-elles davantage , elles qui devroient sur cela donner le ton aux gouvernantes ? Il y en a un grand nombre qui sont aussi ignorantes que ces dernières , beaucoup plus dissipées , & qui ont moins de mœurs. Leurs exemples font une contradiction perpétuelle avec leurs maximes. Celle - ci , par une sévérité outrée , ferme le cœur de ses filles , qui , réduites à la confiance d'une amie ou d'une domestique , font autant de chûtes que de pas. Celle - là , par une mollesse dangereuse , craint d'altérer leur santé en les contredisant , & choisit de laisser aller les choses comme elles peuvent , plutôt que de s'affujettir à la contrainte des

moyens qui peuvent conduire au juste milieu , entre la dureté & la foiblesse. L'une, par une piété mal-entendue , parvient à donner à sa fille une véritable horreur pour la religion , qu'une jeune personne confond aisément avec les ennuyeuses & inutiles pratiques auxquelles on la force de s'assujettir. L'autre, par des discours indiscrets , lui laisse pénétrer le peu de respect qu'elle a pour la religion , & la dispose à recevoir avec avidité tout ce qu'elle entendra ou lira dans les livres impies, qui ne se multiplient que trop , & qui tendent à réduire tout en problème , même les vérités fondamentales de la religion , & la divinité des saintes écritures. Presque toutes enfin , livrées au monde , au jeu , aux spectacles , ne peuvent trouver un tems suffisant pour gagner la confiance de leurs filles ; ignorent les moyens d'y parvenir , quand bien même elles en connoîtroient la nécessité , & sont incapables de faire un bon usage de cette confiance , lorsqu'elles ont été assez heureuses pour l'acquérir.

J'ai donc raison de regarder les jeunes personnes comme absolument , ou presque absolument dénuées des secours nécessaires pour échapper au délire de l'adolescence , puisque rien n'est plus rare que de rassembler dans une gouvernante , & même dans une mere , les

qualités nécessaires pour former leur esprit & leur cœur.

Ceci paroîtra un paradoxe à la plus grande partie de mes lecteurs qui n'ont pas même l'idée des soins qu'exige la bonne éducation, & des talens nécessaires à ceux qui l'entreprennent. Je le répète ici pour la vingtième fois, & je ne cesserai de le répéter jusqu'au dernier moment de ma vie. L'éducation ne consiste ni dans l'acquisition, ni dans la culture des talens, ni dans l'arrangement extérieur; cependant, c'est à cela qu'on borne les meilleures. Il faut penser à former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une épouse aimable, une mère tendre, une économe attentive, un membre de la société qui puisse en augmenter l'utilité & l'agrément. Répétons-le encore; que de tems, de soins, de peines & de talens requiert un tel travail! La plus grande application, l'expérience la plus consommée, y suffisent à peine.

Je dis qu'il faut former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne. Tout le monde applaudira à cette proposition, elle est dans les idées communes quant à l'expression; mais le sens de ce mot; peu de personnes le comprennent. Je vais parler un langage inconnu, & je suis sûre de devenir le but de la plaisanterie de la plupart de mes lecteurs. Plaise à Dieu qu'ils ne me regardent que com-

me une extravagante , & qu'ils ne prétendent pas trouver du poison dans une doctrine qu'ils ne croiront mienne , que parce qu'ils n'ont jamais réfléchi sur l'Evangile où je l'ai puisée. Je serai fort heureuse si on se borne à me ranger parmi les méthodistes que je ne connois pas, ou du moins que je connois peu. Il faut une fois pour toutes , que je m'explique pleinement sur ce sujet.

L'Evangile comprend deux parties. Celle qui renferme les dogmes, les vérités de spéculation , & celle qui regarde les mœurs. Les premières doivent être crues : les secondes doivent être pratiquées. Fidele à la méthode que je me suis prescrite, je rapporterai fidelement le texte sacré, dans les choses qui ne regardent que la foi. Pas un mot de commentaire, d'explication, d'interprétation. Je veux qu'en finissant de lire ce Magasin des Adoléscentes , on puisse faire la même question qu'on a faite en finissant celui des enfans , & mes autres ouvrages. Quels sont les sentimens de l'auteur en fait de dogme? Quelle est la communion qu'elle suit? Mais dans le même tems , je ne veux pas laisser mes sentimens indécis sur la morale. Ils paroîtront singuliers, outrés : ce ne sera pas ma faute.

Né pourriez - vous pas adoucir les cho-

ses, me disoit-on, il n'y a que deux jours? vous êtes d'une sévérité qui rebute. Ces paroles, *heureux les pauvres*, & quantité d'autres, ne doivent pas être prises à la lettre. Un riche a la faculté de faire du bien à lui-même & aux autres. Le riche est donc plus heureux que le pauvre. Si je voulois former des disciples du monde, j'adopterois cette doctrine; mais elle doit être proscrite chez les disciples de Jésus-Christ. Les richesses pour eux ne sont point des biens; j'ajoute après lui, elles sont de vrais maux. *Malheur à vous qui avez vos aises & vos commodités en ce monde.* Les richesses entraînent à leur suite la séduction du cœur, l'amour des aises, du superflu, l'attachement à la vie; les soins, les sollicitudes, les craintes, naissent sous les pas du riche; en un mot, les difficultés du salut. Je fais, j'ai même expliqué quelques paroles de Jésus-Christ qui excluent les riches du Ciel, ne peuvent s'entendre que des riches qui aiment leurs richesses plus que Dieu; mais cela ne peut rassurer un riche vertueux, qui tremble toujours, avec raison, que le poids de la cupidité ne l'entraîne. Je ne puis donc adoucir la vérité; elle perd toujours à n'être pas présentée toute nue. D'ailleurs, je fais répéter l'E-

vangile à mes jeunes Dames, il faut le répéter tel qu'il est.

La Providence dispose des situations de cette vie, selon ses fins. Elle nous charge chacun d'un emploi, dont nous devons nous acquitter fidelement, quoiqu'il nous en puisse coûter. C'est elle qui a fixé mon poste, & qui, pour me mettre à portée de le remplir, m'a en même tems donné les talens, & ménagé en ma faveur la confiance du public; cette confiance me met à portée de former les mœurs des jeunes personnes: je deviendrois criminelle, je manquerois à ma vocation, si la crainte des fots discours retenoit ma plume. Je trouve l'occasion d'inculquer l'esprit du christianisme dans les jeunes cœurs de celles qui me liront: la place chez le plus grand nombre est encore vuide; les maximes du monde n'y sont imprimées que superficiellement; hâtons-nous donc d'y inculquer celles de Jésus-Christ de la maniere la plus profonde.

Mais qui vous dit de ne le point faire, me répond-on? Nous opposons-nous à ce que vous formiez les mœurs de nos enfans? Parce que nous ne sommes pas dévotes, faut-il en conclure que nous ne sommes pas chrétiennes? Faites-en d'honnêtes femmes, nous vous en prions; mais n'allez pas leur alambiquer l'esprit de maxi-

mes outrées, n'allez pas les faire marcher sur les traces de Milord un tel, de Milady.... Je ne veux leur faire suivre les traces de personne; mais celle de Jésus-Christ. Je ne puis en faire d'honnêtes femmes à toute épreuve, sans en faire de parfaites chrétiennes. Le degré de leur christianisme sera celui de leur modestie, de leur sagesse, de leur douceur, de leur application à leurs devoirs. Je veux leur faire regarder leur salut comme leur affaire, leur grande affaire, leur unique affaire. Je veux leur faire comprendre qu'elles ne sont au monde que pour cela, & qu'inutilement elles gagneroient toutes les richesses de l'univers, si elles avoient le malheur de perdre leur ame. Je veux leur faire entendre que pour faire leur salut, il n'est question que de remplir parfaitement les devoirs de leur état. N'est-ce pas là l'intérêt des parens, du mari, des enfans, des domestiques, du citoyen? Cette fin vous plaît & plaira à tout le monde; mais vous me chicanez sur les moyens, abandonnez-les moi, je vous en conjure. Voici mon dernier mot, je veux en faire des dévotes. Suspendez votre jugement, ne vous effrayez pas, lisez mon livre jusqu'au bout; voyez ce que j'entends par une dévote, peut-être à la fin ferons-nous d'accord; peut-être alors

n'aurai - je de vrais antagonistes que les dévots par métier, c'est-à-dire, ceux qui ont substitué la bigoterie à la vraie piété, ou par hypocrisie, ou par ignorance. Apprenez mondains, pour calmer votre bile & vous rassurer entièrement; apprenez, dis-je, que j'ai une véritable horreur pour la fausse dévotion, que je la combattrai autant que l'irréligion, que je la crois beaucoup plus dangereuse. Apprenez, jeunes personnes qui cherchez le bonheur, que je veux vous y conduire: je vous en ouvre le chemin qui s'applanit à mesure qu'on y fait quelques démarches. Prenez, lisez, méditez: vous choisirez selon mes desirs.

Esprit Saint! Paul plante, Apollon arrose; mais rien ne fructifie sans vous. Conduisez ma plume, disposez le cœur & l'esprit de mes lectrices, sans quoi mes paroles seront de vains sons qui frapperont l'oreille; il n'appartient qu'à vous de toucher les cœurs.

On trouvera dans ce Magasin quelques nouveaux personnages. S'ils étoient d'imagination, peut-être les eusse-je autrement choisis; peut-être aussi sont-ils propres à remplir mes vues. Je travaille d'après nature, mes élèves me fournissent des originaux dans tous les genres, & c'est ce qui abrège mon travail. J'espère aussi que cela

pourra servir à le rendre utile. En plaçant ici une douzaine de caracteres, je trace à peu près les routes générales que doivent suivre les maîtres. Nulle de leurs élèves dont le fond ne ressemble à ce que je présente ici. Il est vrai que les nuances qui les différencient sont imperceptibles, & demandent beaucoup d'application pour être saisies, ce qui est de la plus grande conséquence. Je le rendrai sensible par un exemple. Celle que je nommerai dans ce Magasin *Lady Violente*, n'avoit que quatre ans & demi, lorsqu'on me la remit entre les mains. Elle ne comprenoit pas un mot de françois, joignoit à un esprit bien supérieur à son âge, des passions que l'indulgence d'une nourrice avoit rendues fougueuses. Je connus dès la seconde fois que j'eus l'honneur de la voir, l'inutilité, la difficulté de mes leçons. Je voyois clairement que cette enfant me détestoit, & devoit me détester; plus elle avoit d'esprit, plus le dégoût que je lui inspirois étoit fondé & raisonnable; elle s'ennuyoit à répéter des mots vuides de sens; la mauvaise humeur où elle étoit contre le françois, retomboit sur moi; & faute de pouvoir raisonner avec elle, je ne pouvois espérer de voir diminuer sa répugnance. Je demandai instamment pour elle une gouvernante qui parlât françois;

on me l'accorda, & par bonheur on en trouva une raisonnable. Mes leçons continuèrent tout un hyver avec dégoût ; mon écolière me disoit sans façon qu'elle me détestoit. Si je n'eusse pas été sûre de beaucoup d'esprit & d'un cœur excellent, j'aurais tout abandonné ; mais avec ces deux qualités, on peut compter tôt ou tard sur un heureux succès. Je continuai donc avec patience à perdre régulièrement trois heures chaque semaine, & les parens furent assez raisonnables pour ne pas craindre de perdre leur argent. L'année suivante ma jeune écolière se trouva en état de me comprendre. Le dégoût diminua imperceptiblement. J'observai de louer toujours, de fermer les yeux sur les petites fautes, crainte d'être obligée de gronder. Cette conduite eut son effet, l'enfant m'avoua que je commençois à lui moins déplaire : enfin elle parvint à me voir avec plaisir, & à vouloir prolonger ses leçons. Que cet exemple en devienne un pour celles qui rencontreront un pareil caractère. De tels esprits ne se conduisent que par raison, il en faut beaucoup pour les attendre, & si on vouloit lui substituer la violence, on gâteroit tout. C'est avec de pareils sujets qu'on avance beaucoup, en perdant le tems en apparence. Ce qui a réussi avec celle-ci, eût per-

du une indolente, une esprit médiocre. A ces dernières il faut une bonté plus ferme. Je ne finirois pas sur cet article, & je renvoye mes lecteurs à mon ouvrage.

Ce ne sont pas seulement les premières années de l'adolescence, qui ont besoin de secours & de leçons. Les dernières décident ordinairement du reste de la vie, puisque c'est en ce tems qu'une jeune personne choisit un état. Le Magasin des Adoléscentes doit donc comprendre les précautions qu'elle doit prendre pour s'engager dans le mariage, ou pour se déterminer au célibat. On doit essayer de lui ouvrir les yeux sur les inconvéniens, les dangers & les avantages d'un état qu'il n'est plus possible de changer pour un autre. Enfin, on doit offrir aux jeunes filles des préservatifs contre le desir immodéré de plaire, qui se couvre du prétexte de la nécessité de se procurer un établissement. Je n'oublierai rien pour remplir toutes les fins que je me suis proposées, & me croirai payée de mon travail, s'il est de quelque utilité à celles en faveur desquelles je l'ai entrepris.

Quelques personnes trouveront peut-être les leçons du matin qui vont suivre, trop sérieuses pour des Dames de quinze à dix-huit ans. Je ne fais qu'écrire mes conversations

lations avec mes écolières, & l'expérience m'apprend qu'elles ne sont point hors de leur portée. J'en ai de douze ans, auxquelles on ne pourroit faire prendre un sophisme pour un syllogisme, & qui disent gravement en lisant un ouvrage : cet auteur va battre la campagne & dire des pauvretés ; son principe est faux, toutes les conséquences le seront aussi. Et elles sont en état de le prouver. On a trop mauvaise opinion de l'esprit des jeunes personnes ; elles sont capables de tout, pourvu qu'on les accoutume au raisonnement petit à petit. Aujourd'hui les femmes se piquent de tout lire ; histoire, politique, ouvrages de philosophie, de religion : il faut donc les mettre en état de porter un jugement sûr par rapport à ce qu'elles lisent, & leur apprendre à discerner le vrai d'avec le faux. Avant de rien donner à cette fin, j'ai essayé deux années de suite ce qui pouvoit être entendu ; & ce n'est qu'après des expériences réitérées, que je me suis convaincue que nous naissons toutes géomètres, & qu'il n'est pas difficile de développer les idées géométriques dans une tête de douze ans. Je ne mettrai donc ici que ce qui aura été compris par plus de huit Dames de cet âge. Les objections qu'elles me font y seront mises avec exactitude ; si on les trou-

ve trop relevées, ce ne sera pas ma faute; c'est celle de mes élèves, qui ont l'esprit trop avancé pour leur âge. Comme c'est pour elles principalement que je travaille, je n'ai pu me dispenser d'écrire ce que je fais être de leur goût & à leur portée.





MAGAZIN

DES

ADOLESCENTES.

PREMIER DIALOGUE.

Lady Mary.

EH mon Dieu, ma Bonne, qu'il y a long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir ! Vous nous aviez promis de n'être que six mois en France, & vous y avez passé presque deux ans entiers ! Je vous assure qu'il m'a beaucoup ennuyé pendant votre absence, & que je suis devenue bien méchante ; mais, Dieu merci, vous voilà revenue pour toujours, & j'espère que vous m'aidez à me corriger.

Tome I.

A

Madem. Bonne.

De tout mon cœur, ma chere amie; venez que je vous embrasse; comme vous voilà grandie! Et vous, *Lady Spirituelle*, vous êtes aussi grande que moi actuellement. Je ne vous reconnois plus, Mesdames. Sans doute que la raison a augmenté aussi bien que le corps.

Lady Spirituelle.

Couci, couci, ma Bonne: cela va tantôt bien, tantôt mal: je vous raconterai tout ce que j'ai fait pendant votre absence, vous verrez que je n'ai pas toujours été bonne; mais aussi, je n'ai pas toujours été méchante.

Madem. Bonne.

C'est toujours quelque chose, ma chere amie; vous avez bataillé contre vos passions: continuez; à la fin vous en serez victorieuse. Et vous, *Lady Charlotte*?

Lady Charlotte.

Maman vous le dira, ma Bonne.

Madem. Bonne.

Je devine que vous avez été bonne fille, & que vous ne voulez pas vous louer vous-même. Et *Miss Molly* qui ne dit mot, & qui reste là toute honteuse dans un coin; qu'est-ce que cela signifie?

Miss Molly.

Cela signifie que vous me chasserez, quand vous saurez le vilain défaut que j'ai pris en

votre absence; je suis devenue si menteuse, que je ne m'aperçois plus de mes mensonges.

Madem. Bonne.

Vous aviez bien raison d'être honteuse, ma chere; cependant, il ne faut pas vous décourager. J'espere que le dernier mensonge que vous avez fait, sera le dernier de votre vie. Vous avez fait votre confession, Mesdames; je vais vous faire celle de Lady *Sensée* & de Lady *Tempête*, que je n'ai point quittées dans ce grand voyage. Elles ont été si bonnes, si raisonnables, que je n'ai que des sujets de me louer d'elles.

Lady Spirituelle.

Vraiment, cela ne leur a pas été difficile: si j'étois toujours avec des personnes qui eussent la bonté de me reprendre, je crois que je ne ferois pas une seule faute.

Madem. Bonne.

Je crois que Lady *Spirituelle* est jalouse.

Lady Spirituelle.

Oui, ma Bonne, je le suis; mais vous me le pardonnerez, car ce n'est pas que je sois fâchée du bonheur de ces Dames: je voudrois seulement être aussi heureuse qu'elles, & je souhaiterois aussi que tout le monde eût le même bonheur. Si je vous demandois une grace, ma Bonne, me l'accorderiez-vous?

Madem. Bonne.

Oui, Madame, si cela étoit en mon pouvoir;

Lady Spirituelle.

Affurément vous pouvez m'accorder ce que je vais vous demander. Pendant votre absence, j'ai fait connoissance avec trois Dames qui sont les meilleures filles du monde, & qui meurent d'envie d'être vos écolières. Il y en a deux qui sont de grandes filles, plus âgées que moi, & une de mon âge. Je leur ai tant de fois raconté les leçons que vous avez eu la bonté de me donner & à ces Dames, qu'elles les savent par cœur. Voulez-vous me donner la permission de les amener la première fois ?

Madem. Bonne.

Cela me fera beaucoup de plaisir, puisque vous m'assurez qu'elles souhaitent de s'instruire. Comment les nommez-vous ?

Lady Spirituelle.

Lady Louise, Lady Lucie, & Miss Champêtre. Cette dernière n'est pas à Londres : elle ne peut souffrir la ville, & passe sa vie à la campagne. Elle m'a pourtant assuré qu'elle la quitteroit avec plaisir, si vous voulez bien qu'elle soit votre écolière.

Madem. Bonne.

Je serai charmée de voir cette petite misanthrope. Je vous annonce aussi trois autres jeunes Dames ; deux que je connois depuis longtemps : pour l'autre je ne la connois pas beaucoup ; elle se nomme Lady Violente. Mada-

I. D I A L O G U E.

5

me sa mere fouhaite qu'elle vienne à nos leçons : je lui en ai donné quelques-unes avant mon départ ; mais la pauvre enfant ne comprenoit pas un seul mot de françois, & j'ai peur qu'elle ne s'ennuye beaucoup.

Lady Mary.

Je lui apprendrai à parler françois, ma Bonne : Maman est amie de Madame sa mere. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit, mais qu'elle est bien méchante, bien colere.

Madem. Bonne.

Et vous, vous êtes bien médisante ; cela est pire que d'être colere.

Lady Mary.

Vous avez raison, ma Bonne. Voilà un des défauts que j'ai pris pendant que vous étiez à Paris ; vous en verrez bien d'autres. Par exemple, je suis devenue capricieuse, à ce que l'on dit, & cela donne beaucoup de chagrin à Maman & à ma gouvernante.

Madem. Bonne.

Cela est horrible, ma chere *Mary*. Dites-moi, je vous prie ; comment sont faits vos caprices ? Voulez-vous bien m'en montrer un.

Lady Mary.

Je ne puis pas, ma Bonne ; mon caprice vous craint comme le feu, & je suis bien sûre qu'il n'osera jamais paroître devant vous. Voici comment il me prend : d'abord je suis fort gaie, sans savoir pourquoi ; je chante,

je faute, jufqu'à ce que je fois bien laffe, & quand je n'en puis plus de fatigue la mauvaife humeur me prend, & fi dans ce moment quelque chofe ne va pas à ma fantafie, je deviens comme un petit démon, criant, battant tout le monde. Je veux alors une chofe (fupposez); & bien, tout d'un coup je ne la veux plus, & puis je la veux encore. Après cela, je me mets en colere d'avoir été fi méchante; je pleure de dépit d'avoir offenfé le bon Dieu, Maman & Mademoifelle. Voilà comme j'ai paffé ma vie depuis que je ne vous ai vue.

Madem. Bonne.

Vous m'affligez beaucoup, ma chere, & je ne me confole que dans l'efpérance de vous voir faire les plus grands efforts pour vous corriger.

Lady Mary.

En vérité, ma Bonne, fi on me donnoit à choifir, j'aimerois mieux jeûner pendant huit jours au pain & à l'eau, que de commettre encore cette faute: mais quand le caprice me prend, je ne penfe pas à cela; je ne penfe à rien du tout qu'à crier: il me femble que j'ai raifon de me mettre en colere, & je ne vois que j'ai tort que quand cela eft paffé tout - à - fait.

Madem. Bonne.

Je connois cela, ma chere, & j'aime beau-

coup votre sincérité : je m'en servirai pour trouver des remedes à cette maladie de votre ame, qui vient aussi de votre corps. Le premier est la priere : il faut tous les matins & les soirs prier le bon Dieu de vous donner la grace de vous corriger ; secondement, il faut demander comme une grace à votre gouvernante, de vous avertir quand vous vous laisserez aller à cette joie immodérée ; elle épuise vos esprits, & vous laisse ensuite dans un abattement où vous manquez de force pour vous vaincre ; en troisieme lieu, il faut me promettre quand votre gouvernante vous avertira, de tout quitter dans le moment pour aller dans votre chambre. Vous vous mettrez à genoux pour faire une priere, & réfléchir sur la présence de Dieu. Comment, ma chere enfant ; vous dites que votre caprice me craint, & il ne craindrait pas le Seigneur devant lequel vous êtes, & qui peut vous punir dans le moment ? Vous offensez en sa présence ce Pere si bon, si tendre, qui vous aime tant, qui vous fait tant de bien. Allez, ma chere ; je vous donne ma parole que si vous pensez bien à cela, vous n'entendrez jamais parler de vos caprices.

Lady Spirituelle.

Ma Bonne, ces Dames ont vu une grande quantité de belles choses en France ; est-ce

qu'elles ne nous raconteront pas ce qu'elles ont remarqué?

Madem. Bonne.

Faites votre cour à Lady *Tempête*, Madame; elle a mis par écrit quelques-unes de ses remarques en forme de journal.

Miss Molly.

Qu'est-ce que cela veut dire un journal?

Madem. Bonne.

C'est-à-dire, qu'elle a écrit tous les soirs les choses qu'elle a remarquées dans la journée.

Lady Charlotte.

Ma Bonne, voulez-vous lui donner la permission de lire ce journal?

Madem. Bonne.

Nous le lirons quelque jour, Mesdames; mais il faut auparavant qu'elle le mette au net; cela est si mal écrit qu'elle auroit beaucoup de peine à le déchiffrer elle-même. Quand Lady *Tempête* étoit petite, elle ne vouloit s'appliquer à rien & se moquoit de son maître d'écriture; elle en fait pénitence aujourd'hui; elle écrit comme un chat malgré la peine qu'elle se donne pour corriger son caractère, & elle éprouve qu'on se défait mal aisément des défauts contractés dans l'enfance.

Miss Molly.

Pourquoi Lady *Sensée* n'a-t-elle pas aussi fait un journal?

Madem. Bonne.

Cela eût été inutile, puisque sa cousine s'en étoit chargée; elle s'occupoit d'une autre maniere. Elle a fait plusieurs contes de fées fort jolis, des fables & d'autres petits ouvrages qu'elle vous lira aussi.

Lady Mary.

Elle est bienheureuse d'avoir tant d'esprit. Pendant que j'étois en Irlande je n'avois point de livres & je m'ennuyois beaucoup. Je dis en moi-même: puisque je n'ai pas d'histoire à lire, il faut que j'en fasse une. Je pensai toute la nuit à cela, & j'eus bien de la peine à faire un petit conte qui étoit bien court. Ma gouvernante crut que j'étois malade, le lendemain; car je ne voulus pas déjeuner avant d'avoir écrit ce conte.

Lady Charlotte.

Je vous assure, ma Bonne, que le conte de *Lady Mary* est fort joli: elle me l'a lu & il m'a fort amusée.

Madem. Bonne.

J'espere qu'elle voudra bien nous en faire la lecture.

Lady Mary.

Oh! non, ma Bonne, cela est trop mal, & ces Dames se moqueroient de moi.

Madem. Bonne.

Vous n'avez que huit ans, ma chere, &

vous avez déjà l'amour propre d'un auteur. Ah! çà, ma bonne amie : me direz-vous la vérité si je vous fais une question?

Lady Mary.

Vous savez, ma Bonne, que je ne vous ai jamais trompée; pourquoi donc me demandez-vous si je dirai la vérité?

Madem. Bonne.

J'ai tort, ma chere enfant; on ne doit se méfier que des menteuses, & vous ne l'êtes pas, vous m'allez répondre juste. N'est-il pas vrai que vous avez bien envie de nous lire votre conte; que vous le trouvez fort joli tel qu'il est, & que quand vous dites qu'il est mal fait, vous parlez contre votre pensée, & seriez bien fâchée que nous le crussons?

Lady Mary.

Cela est fort singulier que vous deviniez tout ce qui est au fond de mon cœur. Je ne voyois pas cela, avant que vous me l'eussiez dit; mais à présent je sens que je disois du mal de mon conte, afin que toutes ces Dames en dissent du bien.

Madem. Bonne.

Voilà le cas de bien des gens, ma chere, qui n'auroient pas comme vous, la sincérité de l'avouer: apprenez, Mesdames, qu'on ne doit jamais parler de soi-même ou des choses qu'on possède ni en bien ni en mal. Quand

on parle mal de soi , c'est pour avoir le plaisir d'être contredite. Nous appellons cela de l'humilité à crochet , parce qu'on ne s'abaisse que pour accrocher des louanges. Apprenez encore , qu'on ne doit jamais se faire prier deux fois , quand il est question d'amuser les autres par ses talens ; rien n'est plus insupportable. J'ai connu des Dames qui avoient la voix fort belle , & qui jouoient très - bien des instruments. Jamais de la vie je ne les ai priées de chanter , quoique j'aime la musique à la folie. Elles se faisoient presser une heure avant de montrer leurs talens , & le plaisir qu'elles procuroient , ne valoit pas la peine qu'il falloit prendre pour les engager à chanter. Alons , *Lady Mary* , dites - nous votre conte.

Lady Spirituelle.

Quand il sera fini , je vous ferai une question , ma Bonne.

Lady Mary.

Il y avoit une fois.

Madem. Bonne.

Si *Lady Mary* avoit voulu être polie , elle auroit dit à *Lady Spirituelle* : je vous prie , Madame , de ne point retarder votre question , je dirai mon conte après. Une autre fois , ma chere , tâchez d'avoir ces petites attentions : voilà ce qui s'appelle la politesse. Elle consiste à ne nous jamais mettre devant les autres , & à tâcher au contraire de leur donner la préfé-

rence sur nous. Allons, ma chere, continuez.

Lady Mary. (a)

Il y avoit une fois un fermier qui avoit été très - riche , & qui étoit devenu bien pauvre. Il avoit deux filles nommées *Betfi* & *Laure*. *Betfi* qui étoit l'aînée, étoit parfaitement belle, mais elle étoit fiere de sa beauté: elle n'aimoit qu'elle, & par conséquent elle étoit dure aux pauvres, & n'avoit aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimoit pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, & elle n'alloit jamais dans les champs, que quand son pere le lui avoit commandé vingt fois, parce qu'elle disoit que cela lui hâleroit le tein. Sa cadette *Laure* avoit été fort jolie avant la petite vérole; mais cette maladie l'avoit gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'étoit pas attachée à sa beauté. Elle étoit aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchoit à obliger tout le monde, & bien souvent elle s'ôtoit le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur aînée ne l'aimât point, elle cherchoit toutes les occasions de lui faire plaisir, & se chargeoit volontiers de tout l'ouvrage de la maison,

(a) Ce petit conte étant l'ouvrage d'une enfant, je le donnerai comme elle l'a fait. Il est de *Lady Sophie Carteret* qui l'a fait avant dix ans.

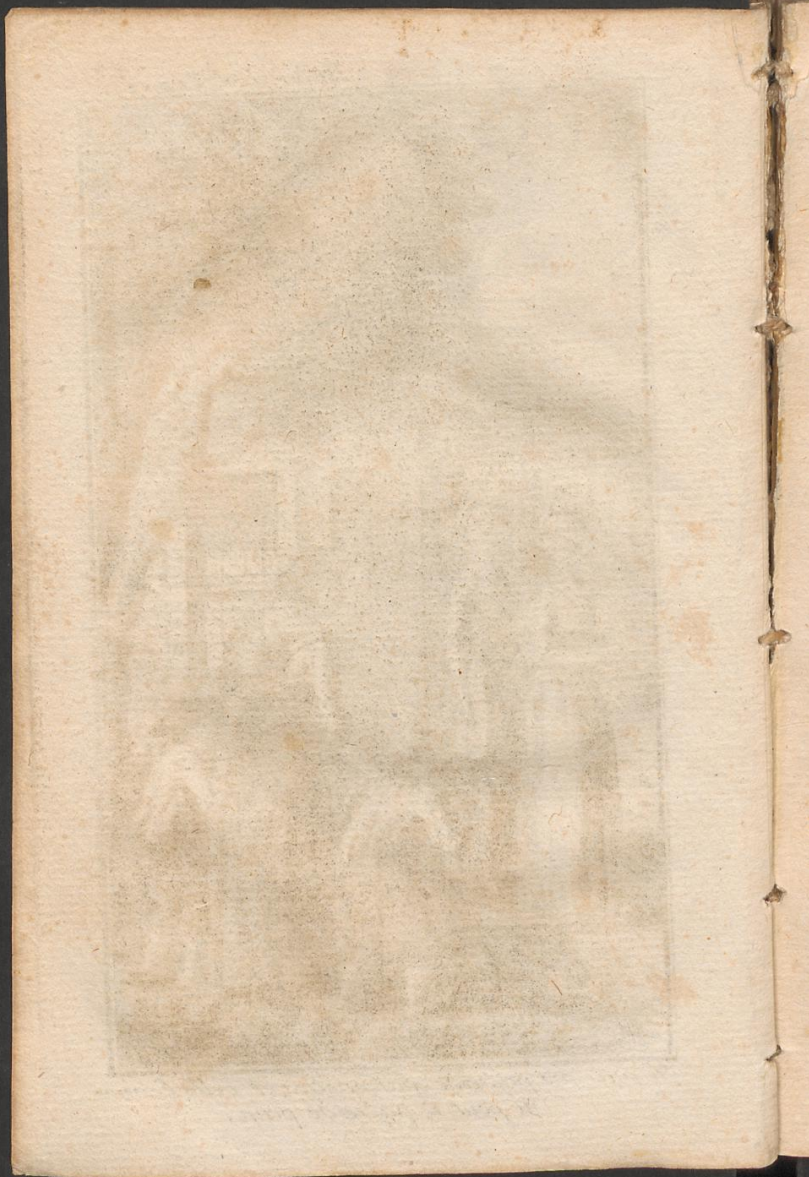
pour lui en épargner la peine. Un jour que les deux sœurs étoient occupées à traire les vaches, un gentilhomme qui étoit fort riche, passa par là, & fut charmé de la beauté de l'aînée. Il lui fit quelques questions, & trouvant qu'elle avoit de l'esprit, il en devint éperdument amoureux. *Betsi* fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme elle pensoit qu'elle viendrait demeurer à la ville, où elle se divertiroit beaucoup. Le gentilhomme lui demanda quelle étoit cette fille si laide qui s'étoit retirée aussi-tôt qu'il avoit paru (car *Laure* pensoit qu'il n'étoit pas honnête à une fille de s'amuser avec ces beaux Messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises). C'est ma sœur, lui répondit *Betsi*: c'est une pauvre imbécille qui n'est propre qu'au tracas de la campagne; pour moi je m'y ennuie à mourir, on n'y trouve que des gens grossiers, & je pleure de regret tous les jours de n'être pas née à la cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentilhomme; je vais mettre ordre à quelques affaires; & si vous m'aimez, je reviendrai vous demander en mariage à votre pere. *Betsi* pensa mourir de joie à cette proposition, & assura ce gentilhomme qu'elle l'aimoit à la folie. Cependant le fermier s'impatientoit de ce que sa fille aînée ne revenoit pas, & juroit qu'il vouloit la battre quand

elle reviendrait. *Laure* s'échappa de la maison & vint lui dire que son pere étoit fort en colere. Dans le moment une pauvre femme qui avoit trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs & leur dit qu'il y avoit vingt-quatre heures que ses trois pauvres enfans n'avoient mangé, & qu'elle les conjuroit de lui donner quelque chose. Passez votre chemin, lui dit l'aînée; on ne voit que des gueux qui ne laissent pas un moment de repos aux gens. Doucement, ma sœur, lui dit *Laure*, si vous ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems elle tira un scheling de sa poche, (c'étoit tout ce qu'elle avoit dans ce monde,) & le donna à cette femme. *Betsi* se moqua d'elle & lui dit: vous êtes bien stupide; il y a trois mois que vous amassez ce scheling pour aller aux marionnettes, & vous le donnez à cette misérable. Je puis me passer des marionnettes, dit *Laure*, & cette femme ne peut se passer de pain pour ses enfans. Vous êtes une sotte de la croire, lui dit *Betsi*; peut-être a-t-elle plus d'argent que vous, & qu'elle se divertira avec votre scheling. Cela pourroit bien arriver, dit *Laure*; mais comme il se pourroit faire aussi qu'elle eût dit la vérité, j'aime mieux m'exposer à être trompée que d'être barbare.

Le gentilhomme écoutoit cela avec attention, & il dit aux deux sœurs: ne disputez



*Se puis me passer de marionettes, et celle femme
ne peut se passer de pain.*



plus, mes belles filles, voilà chacune quatre guinées, vous pourrez aller aux marionnettes tant que vous voudrez. Je vous suis bien obligée, dit *Laure* en faisant une grande révérence; cependant comme je n'ai pas besoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre; une fille sage ne doit jamais rien recevoir des hommes; si pourtant vous avez tant d'envie de me faire un présent, parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme; je vous en aurai autant d'obligation que si vous me l'aviez donné à moi-même. En finissant ces mots elle s'en alla. Gardez-vous en bien, dit *Betsi*: je vous avois bien dit que ma sœur étoit une sotte. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons mille choses à acheter? Tenez, Monsieur, donnez-moi cet argent que ma sœur refuse, & je donnerai mon scheling à cette femme.

Le gentilhomme lui dit: vous aurez les huit guinées; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre; elles sont à votre sœur, puisque je lui en avois fait présent, elle a été la maîtresse d'en disposer selon son goût.

Quand *Betsi* fut partie le gentilhomme fit de grandes réflexions: mon Dieu! disoit-il, pourquoi la cadette n'a-t-elle pas le visage de l'aînée, ou pourquoi l'aînée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette? Après tout,

c'est une folie d'épouser un visage, on doit se marier avec un caractère, cela reste. Si j'épousois *Betsi* & qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ses nœces, il ne me resteroit rien du tout.

Cependant *Betsi* courut vite dire à son pere qu'elle alloit devenir une grande Dame, puisqu'un Lord lui avoit promis de l'épouser. D'abord son pere se moqua d'elle; mais ayant vu les guinées, & sachant que ce seigneur devoit revenir le lendemain, il ne savoit plus que penser. *Betsi* courut vite acheter des rubans, des dentelles, & employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para, & fut aux marionnettes; car elle n'attendoit son amant que le lendemain, & ne vouloit pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems ce gentilhomme ne savoit à quoi se déterminer. Les manieres de *Betsi* lui paroissoient hardies, il voyoit qu'elle avoit le cœur dur, intéressé, & pourtant elle étoit si belle, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'excuser. Elle n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux afin de me plaire, disoit-il, car elle m'aime passionnément, je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentilhomme avoit un valet, garçon d'esprit, & qui levoit les épaules de pitié d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as-tu à rire, lui dit le Lord. J'ai plus envie de pleurer que
de

de rire, lui dit ce valet. Vous croyez que cette petite pécore vous aime, & moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit; je lui dirai que je suis un duc, & quoique je sois laid comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître, il n'y a que trois milles d'ici à mon château, prends cet habit brodé d'or, que j'avois le jour de la naissance du roi, & reviens me trouver, je t'attendrai dans cette taverne,

Pendant que l'on préparoit cette mascarade, la pauvre *Laure* étoit dans une grande peine. Elle avoit trouvé le gentilhomme fort aimable, & elle l'aimoit déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'elle avoit fait. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être généreuse du bien d'autrui; ces quatre guinées que mon amant a données à cette femme, je ne vous le pardonnerai jamais. Cette connoissance de la charité du gentilhomme acheva de gagner le cœur de *Laure*; & comme elle avoit peur de faire connoître à cet homme qu'elle avoit de l'inclination pour lui, elle résolut de ne se pas trouver à la maison quand il reviendrait. Elle fut bien attirée quand elle le vit arriver le soir; & vouloit se retirer. Le gentilhomme étoit seul,

parce que son valet ayant appris que *Betfi* étoit aux marionnettes , y étoit allé dans le carosse de son maître. Le gentilhomme pria le fermier d'ordonner à *Laure* de lui tenir compagnie en attendant que sa sœur fût revenue , & elle fut obligée d'obéir à son pere. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur , & *Laure* au lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de *Betfi* , lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvoit en dire sans mentir , & s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce tems le faux duc juroit à l'orgueilleuse paysanne , qu'elle étoit la plus belle personne du monde , & qu'il se croiroit trop heureux , si elle vouloit bien devenir duchesse en l'épousant. *Betfi* qui n'avoit fait semblant d'aimer son premier amant que par ambition & par intérêt , pensa qu'il étoit plus avantageux d'être duchesse que simple Lady , & dit au duc de nouvelle fabrique , qu'il falloit se hâter de la demander à son pere , avant qu'un certain gentilhomme de campagne eût fait ses propositions. Le valet la ramena dans le carosse , & quoiqu'il fit très-froid elle baissa toutes les glaces pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort surprise de trouver son premier amant chez son pere , & quand il lui reprocha son inconstance , elle lui dit qu'elle s'étoit moquée de lui , & qu'elle ne l'avoit jamais aimé. Je vous laisse ma sœur pour vous

consoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une maniere insolente. Vous êtes de bon conseil, lui dit le gentilhomme, & si elle veut y consentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de son pere. *Laure* baissa les yeux, ce qui n'empêcha pas le gentilhomme de connoître qu'elle n'étoit pas fâchée de l'épouser, & le fermier ayant ordonné à cette cadette de regarder ce gentilhomme comme un homme qui seroit son époux, elle lui fit connoître modestement, qu'elle estimoit plus sa personne que ses richesses. On signa le contrat de mariage, & ensuite le valet reprenant son habit de livrée, apprit à *Betsy* qu'il s'étoit moqué d'elle : elle en eut un désespoir qui dura autant que sa vie ; car aucun homme ne voulut se charger d'une telle femme ; & elle devint vieille & laide sans pouvoir trouver à se marier, au lieu que sa sœur vécut très-heureuse avec son mari.

Madem. Bonne.

En vérité, ma chere *Mary*, cette histoire est fort bien faite. La vertu y est récompensée & le vice puni. Vous avez pourtant oublié quelque chose : *Laure* ne fit-elle pas du bien à ses parens, & même à sa méchante sœur ?

Lady Mary.

Vous avez raison, ma Bonne, j'ai oublié cela, & je l'ajouterai. *Lady Spirituelle* vouloit vous faire une question.

Lady Spirituelle.

Vous nous avez dit, ma Bonne, qu'il ne falloit jamais parler de soi, ni des choses qui nous appartiennent. De qui voulez-vous donc que l'on parle? Il n'y a que ces sortes de choses qui fassent plaisir.

Madem. Bonne.

Je suis charmée que vous m'avez fait cette question, Madame; elle me donnera occasion de vous dire des choses fort importantes, & que je vous prie de bien écouter.

J'ai lu dans un conte de fée assez joli, la description du temple de l'amour-propre: elle est toute faite pour vous expliquer ce que je vais vous dire.

Un prince fut conduit par l'amour dans ce temple, & fut abordé par un officier qui, le tirant par le bras, lui dit: ce temple a été bâti pour conserver la mémoire de toutes les belles actions que j'ai faites dans ma vie. Voyez-vous ma figure sur cet autel, tout le monde l'admire & l'honore. Les tableaux qui ornent ce temple représentent toutes les batailles & les sièges où je me suis trouvé. N'écoutez pas ce rêveur, dit une belle femme qui tiroit le prince par l'autre côté: ne voyez-vous pas qu'il n'y a que ma figure sur cet autel, & que c'est à elle qu'on offre l'encens qui y brûle? Ces tableaux représentent les divers amans que j'ai fait tomber dans mes fers.

Vraiment, Madame, dit un poëte, je vous admire avec vos belles imaginations. C'est moi seulement qu'on révère ici; pour vous en convaincre, lisez ce qui est écrit dans ce premier tableau: c'est une ode que je fis dans ma première jeunesse. Dans cet autre vous lirez une de mes comédies. Ne voyez-vous pas l'admiration que j'excite dans l'esprit de cette foule de peuple qui remplit le temple? ils ne voyent que moi & mon ouvrage. Vous extravaguez tous dit le prince: je ne fais qui a placé mon portrait sur l'autel, mais je fais bien qu'il y est, & qu'on a aussi tracé dans ces tableaux les chasses fameuses que j'ai faites dans ma vie. L'amour expliqua cette énigme à celui qu'il avoit conduit; il le blessa pour une princesse charmante, & dans l'instant il ne vit plus qu'elle. Apprenez, lui dit l'amour, que l'amour-propre fait croire aux mortels que tous les hommes sont occupés d'eux, de leurs talens, de leur intérêt, & qu'ils s'efforcent de perpétuer cette idée d'eux-mêmes, sans réfléchir que chacun est trop rempli de lui-même pour penser à autre chose.

Retenez bien ces derniers mots, Mesdames: ce même amour-propre qui vous engage à parler de vous, possède les personnes avec lesquelles vous vous entretenez, qui vous trouvent très-injustes de vouloir toujours être sur l'autel, & qui n'oublient rien

pour s'y mettre à votre préjudice. Voulez-vous être aimée, souhaitée par tout; vous n'avez qu'à mettre votre amour-propre de côté pour faire place à celui des autres. Au lieu de leur rompre la tête de ce qui vous regarde, & qui ne les embarrasse guere, parlez-leur des choses qui les touchent; écoutez avec complaisance des récits souvent insipides, donnez-leur occasion de penser que vous les voyez avec plaisir sur l'autel, & que vous applaudissez de bon cœur à la gloire qu'ils se flattent d'avoir acquise.

Lady Spirituelle.

Et pendant que j'applaudirai ainsi à l'amour-propre des autres, quelle figure fera le mien, s'il vous plaît? Je suis d'accord de partager l'attention, il seroit injuste de la tourner toute entiere sur moi; mais encore, ne faut-il pas que chacun ait son tour?

Madem. Bonne.

On ne peut rien de plus naturel que votre crainte, ma chere, & votre sincéricé me réjouit tout-à-fait. Vous me demandez quelle figure fera votre amour-propre? S'il entendoit bien ses intérêts, il comprendroit qu'il en feroit une brillante; car rien n'est plus flatteur en sortant d'une compagnie, que de laisser tout le monde satisfait de nous, de voir qu'on nous quitte avec peine, qu'on nous rejoint avec plaisir. Le plus souvent notre

amour-propre est trop grossier pour goûter ce plaisir délicat ; il se croit lésé , c'est-à-dire, qu'il se persuade qu'on lui fait injustice quand on ne lui permet pas de marcher sur la tête de tout le monde. Dans ce cas , Mesdames , il faut se laisser crier ; c'est un mauvais hôte que cette espece d'amour-propre là , & il seroit à souhaiter qu'il se trouvât en si mauvaise posture chez nous , qu'il nous abandonnât.

Lady Sensée.

Mais , ma Bonne , vous dites toujours notre amour-propre , pourquoi vous mêler là dedans ? Est-ce que vous avez de l'amour-propre vous , je ne m'en suis jamais aperçue ?

Lady Mary.

J'ai de meilleurs yeux que vous , Madame ; j'ai vu quelquefois l'amour-propre de ma Bonne ; vous ne vous fâchez pas au moins , ma Bonne amie , vous nous avez souvent dit que vous aimiez les personnes qui vous disoient vos défauts.

Madem. Bonne.

Je vous le répète encore , ma chere ; & pour payer le bon service que vous voulez me rendre , je vous promets un beau livre. Et bien , ma chere *Mary* , en quoi avez-vous remarqué mon amour-propre ?

Lady Mary.

C'est que vous parlez trop souvent de moi & de ces Dames. Nous sommes comme vos enfans, ma Bonne, & parce que vous nous aimez & que vous vous amusez avec nous, vous pensez que tout le monde est de même; je fais bien que cela n'est pas, & je connois une Dame de vos amies, qui dit que vous l'ennuyez quelquefois avec ces discours.

Madem. Bonne.

Cette Dame n'est point de mes amies, ma chere; ne me la nommez pas, je ferois trop fâchée contr'elle.

Lady Mary.

Comment, vous seriez fâchée contr'elle, parce qu'elle a trouvé un de vos défauts?

Madem. Bonne.

Non pas de ce qu'elle m'a trouvé un défaut, mais de ce qu'elle n'a pas eu la charité de m'en avertir. C'est vous qui êtes ma bonne amie, & je vous promets de n'oublier jamais le service que vous venez de me rendre. Oui, mes enfans, je parle trop souvent de vous parce que je vous aime, & sans doute aussi, pour avoir le plaisir de faire admirer mes talens dans les vôtres. Je ressemble à ces vieil-

les grand-mères, qui tirent vanité de la beauté de leurs petites filles, parce que cela fait imaginer qu'elles étoient telles, puisqu'elles ont eu de si jolies descendantes. Ah ! ça, Mesdames, je me corrigerai, & cela encouragera celles qui connoîtront mes fautes à me les dire. Il est tems de nous séparer, mes chers enfans : ceci doit être regardé comme une visite & non comme une leçon, & il me semble qu'elle a été bien longue.

Lady Spirituelle.

Et il me paroît qu'elle a été bien courte. Visite, conversations, leçons ; tout est égal pour moi, tout me paroît récréation.

Madem. Bonne.

J'en suis charmée, ma chere. Vous m'amenez vos Dames la première fois. Venez de bonne heure, afin que je fasse connoissance avec elles avant la leçon. Je vous annonce aussi une aimable Dame qui se nomme *Lady Sincere*. J'espère que vous l'aimerez toutes autant que je le fais, car elle est fort aimable.

II. D I A L O G U E.

*Madem. BONNE , Lady SPIRITUELLE ,
Miss CHAMPÊTRE.*

Lady Spirituelle.

PERMETTEZ-MOI, ma Bonne, de vous présenter *Miss Champêtre*. Elle avoit une si grande impatience d'avoir l'honneur de vous connoître qu'elle n'a pu se résoudre à attendre nos amies.

Madem. Bonne.

Je suis bien flattée de ce que vous me dites, ma chere; c'est une obligation que je vous ai. N'ayant pas l'honneur d'être connue de Mademoiselle, son impatience ne peut être que l'effet du bien que vous avez eu la bonté de lui dire de moi. Je ferai mes efforts pour ne point démentir l'idée avantageuse que vous lui en avez donnée. Elle a l'air bien timide. Ne craignez point, Mademoiselle, vous ne venez pas à une école. C'est dans une société d'amies, d'où l'on a banni la flatterie, la contrainte & la dissimulation. *Lady Spirituelle* m'a dit que vous avez toujours vécu à la campagne : vous en goû-

terez mieux la simplicité de nos conversations.

Miss Champêtre.

Oui, Mademoiselle,

Madem. Bonne.

Aimez-vous le françois, le savez-vous un peu ?

Miss Champêtre.

Je l'aime beaucoup, je le parle mal.

Madem. Bonne.

Vous tremblez, & vous n'osez ouvrir la bouche. Savez-vous bien qu'il ne faut pas me craindre, cela vous empêcheroit de m'aimer.

Miss Champêtre.

Oh ! que non.

Lady Spirituelle.

En vérité elle m'impatiente. Je gage, ma chere, que ma Bonne vous prend pour une sottise : j'y ai été attrapée la première fois ; votre chere mere avoit beau dire à Maman que vous aviez de l'esprit, je me moquois d'elle, & je n'en croyois pas un mot.

Madem. Bonne.

Vous êtes trop vive dans vos jugemens, ma chere. Mademoiselle a l'air timide, embarrassé ; il est vrai que cela ne prévient pas d'abord ; mais il seroit cruel de juger sur les apparences. Un ancien a dit : *parle, que je te connoisse*. C'est cette preuve qu'il faut atten-

dre, sans quoi l'on est en danger de se tromper. Mademoiselle n'a dit que quatre mots, & ils ont été à propos. D'ailleurs, ma chère, il faut avoir beaucoup d'esprit pour en montrer un médiocre dans une langue qu'on ne possède pas; la difficulté de trouver les termes propres à exprimer ses pensées, donne des entraves à l'imagination. Dites-moi, ma chère Demoiselle, pourquoi vous préférez la campagne à la ville?

Miss Champêtre.

Je fais les avantages que je puis me procurer à la campagne, & j'ignore si la ville pourra m'en donner de pareils. Je crois que je la crains, plus que je ne la hais.

Madem. Bonne.

Cette réponse est de fort bon sens. Les personnes prudentes ne peuvent se défendre d'une sorte de crainte, à l'approche des situations nouvelles. Et à quoi vous occupez-vous à la campagne?

Miss Champêtre.

Je me promène, je lis, & je vois quelques amies.

Madem. Bonne.

Et quels sont les livres que vous avez lus?

Miss Champêtre.

¶ Hérodote, quelque chose de l'histoire romaine, beaucoup de sermons. Le specta-

teur, & les œuvres de Monsieur Locke.

Madem. Bonne.

Comment donc ; voilà des lectures de grande fille. Et, dites-moi, je vous prie, que pensez-vous de Monsieur Locke ?

Miss Champêtre.

Je pense que... mais voici beaucoup de Dames qui viennent. Permettez-moi d'écouter, & de ne plus rien dire. Je n'ai pas eu de répugnance à parler devant vous : il ne me seroit pas possible de parler devant ces Dames.

Lady Louise.

Mademoiselle Bonne, j'espère que vous voudrez bien ratifier la permission que Lady Spirituelle nous a donnée de votre part. Elle nous a assurées que vous étiez assez bonne pour nous recevoir parmi vos écolières. Je parle pour moi & pour ma compagne ; Lady Lucie est si timide, qu'elle a la fièvre actuellement, & de huit jours elle ne sera en état d'ouvrir la bouche.

Madem. Bonne.

Nous la mettrons avec Miss Champêtre, & j'espère qu'elles se guériront de leur timidité aussi vite l'une que l'autre. Mais, Mesdames, il me prend une inquiétude. Nous avons des Dames beaucoup plus jeunes que vous dans notre petite société, & je suis obligée de me servir du langage le plus simple, pour mettre à leur portée les choses que je veux leur ap-

prendre : j'ai peur que cela ne vous ennuie.

Lady Lucie.

Et moi j'ai peur de retarder ces Dames. Oubliez notre âge, ma Bonne, du moins je parle pour moi, je serois fort contente si j'étois aussi habile qu'elles.

Lady Louise.

Vous avez fait un miracle, Mademoiselle Bonne. Je vous jure que plus de la moitié des personnes qui connoissent Lady Lucie, ne lui ont jamais entendu prononcer une si longue phrase.

Madem. Bonne.

Vous tombez cruellement sur votre amie, Madame ; il faut que je la console. L'excès de la timidité est sans doute un défaut. Mais il sied beaucoup mieux à une jeune Dame, que l'excès opposé, dans lequel les Demoiselles d'aujourd'hui se jettent. Demandez à Lady Sensée ce qu'elle en pense ?

Lady Sensée.

Puisque vous m'ordonnez de parler, ma Bonne, je dirai à ces Dames que j'ai été vraiment scandalisée de l'air libre que j'ai remarqué dans les Demoiselles françoises, & sur-tout dans les Dames. J'ai eu tort, ma Bonne m'a fait remarquer que cela ne les empêchoit pas d'être sages ; mais en vérité, cet air libre, hardi, évaporé me faisoit croi-

re tout le contraire, & j'ai entendu plusieurs Messieurs étrangers être de mon sentiment.

Madem. Bonne.

Il faut éviter tous les excès, & avoir une assurance modeste. Ah! voilà deux nouvelles compagnes que j'ai l'honneur de vous présenter. Bon jour, Mesdames. Eh bien! avez-vous un grand desir de perfectionner votre françois & d'apprendre toutes les choses que j'enseigne à ces Dames?

Miss Sophie.

Oui, ma chere Demoiselle Bonne; je vous assure que je n'ai pas dormi de toute la nuit, tant j'avois impatience de vous venir voir.

Miss Belotte.

Le desir d'apprendre est la maladie de toute la maison: ma petite sœur *Françoise* a pleuré quand nous sommes parties. J'ai eu beau lui dire qu'elle ne parle pas le françois, & qu'ainsi elle ne pouvoit venir avec nous; elle dit qu'elle commence à l'entendre, & il a fallu lui promettre de vous demander permission de l'amener la premiere fois.

Madem. Bonne.

Quel âge a-t-elle?

Miss Sophie.

Cinq ans & demi; mais elle est fort raisonnable pour son âge. Elle a appris à lire le françois & à écrire, en quarante-huit leçons, & pendant l'été elle s'est faite la maîtresse de sa petite sœur qui lit aussi le françois.

Madem. Bonne.

Cela mérite la permission que vous me demandez. Amenez-la la première fois, j'y consens. Il ne nous manque que Lady *Violente* pour commencer; la voici. Bonjour, Madame.

Lady Violente.

Bonjour.

Madem. Bonne.

Nous allons reprendre l'histoire de la sainte Ecriture à l'endroit où nous l'avons laissée. Qui devoit commencer, mes enfans? je l'ai oublié..... Vous avez l'air de mauvaise humeur, Lady *Violente*.

Lady Violente.

J'ai l'air de ce que je suis. Je n'aime pas le françois, & je vous avoue, Mademoiselle Bonne, que je ne vous aime pas non plus. C'est malgré moi que je viens ici, mais Maman le veut, je suis forcée de lui obéir, & je suis sûre de m'y ennuyer beaucoup.

Madem. Bonne.

Et moi je suis sûre que vous ne vous ennuyerez point, & qu'avant qu'il soit trois
mois,

mois, vous m'aimerez à la folie. Vous branlez la tête : vous n'en croyez rien ; mais je connois Lady *Violente* mieux qu'elle ne se connoît elle-même. Vous avez beaucoup d'esprit, ma chere, & il n'est pas possible, avec cet esprit-là, que vous ne preniez du goût à nos exercices. Pour ce qui me regarde, Madame, vous intéressez ma vanité. Vous dites que vous ne m'aimez pas, il faut donc que je bataille avec vous pour avoir votre cœur : nous verrons qui de nous deux remportera la victoire.

Lady Violente.

Vous me faites rire avec vos batailles ; mais, si vous n'êtes pas victorieuse ? Si je continue à ne pas vous aimer, ni vous, ni vos leçons, me promettez-vous d'engager Maman à ne plus revenir ici ?

Madem. Bonne.

Je vous en donne ma parole d'honneur : fixez vous-même le tems de votre essai. Je gagerois que vous seriez bien punie, si on vous empêchoit de revenir dans trois mois.

Lady Violente.

Mais je vous ai vue souvent il y a deux ans, & ce miracle que vous me promettez n'est pas arrivé. Vous & vos leçons de ce tems-là m'ont beaucoup ennuyée.

Madem. Bonne.

Si j'avois été en votre place, je me serois

ennuyée plus que vous , ma chere ; vous ne m'entendiez pas , je ne mettois que des paroles dans votre petite tête , & cette tête-là est faite pour des choses , & non pour des mots. Aujourd'hui vous entendez le françois , vous pourrez comprendre tout ce que nous dirons , & il n'est pas possible encore une fois que vous ne preniez du goût pour nos exercices. Quant à moi , je vous aimerai tant que je vous défie de continuer à être ingrate. Je fais faire des miracles , entendez-vous , ma chere ? Demandez à Lady *Charlotte* & à Lady *Tempête*. C'étoit deux petits lions que j'ai changés en deux moutons. Vous souvenez-vous , Mesdames , qu'avant mon départ pour la France , Lady *Charlotte* avoit donné un soufflet à sa servante ; que je la priai pour réparer cette faute , de servir à table cette même servante , & que Lady *Tempête* soutenoit que cela la rendroit insolente ? Demandez-lui si cela a produit cet effet ?

Lady Charlotte.

Bien au contraire , Mesdames ; cette pauvre fille ne vouloit pas se mettre à table , elle en a pleuré : ce n'est qu'après que je l'en ai priée plusieurs fois , qu'elle a obéi. Depuis ce tems , elle est beaucoup plus douce , & m'a demandé plus de cent fois pardon ; elle n'a pas encore pu le pardonner à ma Bonne , parce qu'elle dit , qu'elle est cause de tout cela.

Madem. Bonne.

Lady Charlotte ne vous dit pas tout, Mesdames ; mais il est juste puisque je l'engage à vous avouer ses fautes , que je me charge de vous apprendre ses belles actions. Quelques jours après avoir fait sa pénitence , en revenant de la promenade , elle a acheté un mouchoir & deux verges de ruban , dont elle a fait présent à cette servante. Dites-moi , ma chere , quelle étoit votre intention en lui faisant ce petit présent ?

Lady Charlotte.

J'avois peur qu'elle ne crût que j'avois fait ma pénitence par dépit & malgré moi ; ainsi pour lui montrer que je vous avois obéi de bon cœur , & lui prouver que je n'avois aucun chagrin de ce qu'elle m'avoit obéi , j'ai cru devoir lui donner cette bagatelle.

Madem. Bonne.

Vous avez pensé & agi en fille d'esprit. Ne vous avois-je pas dit, Mesdames, que les dragons quand ils se tournoient au bien, devenoient meilleurs que les autres ? Cela doit vous encourager, Lady Violente. Demandez à ma chere Charlotte , si elle n'étoit pas bien contente d'avoir obéi , de s'être humiliée. Car enfin , en frappant cette domestique , elle avoit fait l'action d'une servante , d'une fille de néant. Elle s'étoit mise au dessous d'elle en cédant à sa passion , & elle ne pouvoit res-

prendre son rang qu'en réparant sa faute.

Lady Charlotte.

Je vous assure, ma Bonne, qu'après avoir fait cela, je ne pesois pas plus qu'une plume. Je pensois à cette princesse dont vous nous aviez parlé, qui répara la faute qu'elle avoit faite en grondant mal-à-propos sa fille de garderobe, & en pensant à cela, ma pénitence ne me paroissoit plus si terrible; car enfin cette princesse étoit plus grande Dame que moi.

Madem. Bonne.

Une sotte me demandoit l'autre jour, à quoi servoit la lecture? Le voilà, Mesdames. On trouve dans les bons livres quantité d'exemples qui nous encouragent à la vertu, comme vous voyez que *Lady Charlotte* s'est aidée de l'exemple de *Mademoiselle de Beaujolois* pour réparer sa faute.

Miss Molly.

Vous nous aviez promis de nous dire encore quelque chose de cette princesse & de sa sœur.

Madem. Bonne.

Sa sœur épousa le prince de Conti, & vécut comme un ange au milieu de la cour. Comme elle s'étoit donnée toute entière à la piété, elle ne mettoit plus de rouge; car elle n'aimoit pas à perdre du tems à se parer. Quelqu'un lui dit que cette réforme

qu'elle avoit faite dans son ajustement, dé-
plaisoit à son mari : elle reprit aussi-tôt sa
parure ordinaire. Elle étoit persuadée que la
grande dévotion d'une femme est d'obéir à
son mari, & de chercher à lui plaire. Je la
vis quinze jours avant sa mort : elle étoit
d'une beauté éblouissante. Elle n'avoit que
vingt trois ans, & cependant elle n'a mon-
tré aucun regret de quitter la vie. Elle étoit
parfaitement soumise aux ordres de la Pro-
vidence, & ne se plaignit jamais des méde-
cins, quoique tout le monde dit qu'ils l'a-
voient tuée, à force de la saigner.

Lady Spirituelle.

Quel dommage, qu'une princesse si belle
& si vertueuse soit morte si jeune ! Et sa
sœur, qu'est-elle devenue ?

Madem. Bonne.

Elle est morte de la petite vérole à l'âge de
dix-huit ans. Elle avoit les passions bien plus
vives que sa sœur ; mais malgré cette viva-
cité, elle montrait beaucoup de raison, com-
me vous l'avez vu, & faisoit beaucoup de
bonnes œuvres. Elle avoit le cœur digne de
sa naissance. Son plus grand plaisir étoit de
donner. Elle jouoit pour ses femmes ou pour
les pauvres, c'est à-dire, qu'elle leur donnoit
ce qu'elle gagnoit. Celle qui m'a raconté tou-
tes ces choses lui étoit tellement attachée
qu'elle n'a pu se consoler de sa mort, quoi.

qu'elle lui eût laissé une pension, & elle est morte elle-même de chagrin quelque tems après.

Lady Spirituelle.

Il y auroit plaisir à faire du bien aux domestiques, s'ils étoient tous aussi reconnoissans; mais la plupart n'ont aucun attachement pour leurs maîtres, & ne les servent que par intérêt.

Madem. Bonne.

Je pourrois vous apprendre, ma chere, qu'il ne faut pas faire le bien en vue d'être payée par la reconnoissance de ceux qu'on oblige, mais seulement parce que l'humanité & le christianisme nous y engagent: cependant, je veux bien laisser à part ces motifs. Vous dites que les domestiques ne vous servent que par intérêt; & quel autre motif peuvent-ils avoir; quand vous les traitez comme des esclaves, avec une dureté, un orgueil, qui révoltent leur amour-propre? car ces gens-là ont un amour-propre aussi-bien que vous. Voulez-vous qu'ils s'attachent à vous? attachez-vous à eux. Regardez-les comme vos enfans; ils vous regarderont comme leur mere. Respectez leur misere, n'affectez point de les écraser sous le poids de votre autorité; ils respecteront votre rang, ils aimeront votre personne, &, à coup sûr, ils s'abaisseront volontiers beaucoup plus

bas que vous n'auriez osé l'exiger. Mais remarquez, Mesdames, que je demande de la bonté pour les domestiques, & non une basse familiarité qui attire souvent leur mépris. Ne faites jamais votre confidente d'une domestique. Ne vous mettez jamais dans le cas d'avoir besoin qu'elle vous rende un service que vous n'oseriez avouer; car vous vous mettriez dans sa dépendance, & vous vous ôteriez la liberté de la reprendre de ses fautes.

Lady Sensée.

Voulez-vous me permettre de raconter à ces Dames l'histoire de ces deux esclaves qui sacrifierent leur vie pour leurs maîtres?

Madem. Bonne.

Volontiers, ma chere: nous l'avons pourtant lue dans un roman, & il pourroit y avoir quelque circonstance fabuleuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le fond est vrai, & cela est arrivé plus d'une fois chez les Romains: comme ils traitoient leurs esclaves avec beaucoup d'humanité, ceux-ci leur étoient fort affectionnés.

Lady Sensée.

Néron, empereur romain, étoit un homme extrêmement méchant & cruel. Deux étrangers l'ayant empêché d'enlever une femme dont il étoit amoureux, il résolut de les faire périr. Il ne pouvoit leur faire faire leur procès, puisqu'ils n'avoient commis aucun

crime; ainsi il prit le parti de les faire assassiner. Ces deux étrangers avoient chacun un esclave fidele , qui découvrirent le dessein qu'avoit pris l'empereur de faire périr leurs maîtres; & ils prirent la généreuse résolution de donner leur vie pour les sauver. Ils étoient alors à la campagne, & l'un des esclaves leur écrivit.

Aussi tôt que vous aurez reçu cette lettre, sortez d'Italie; votre vie n'y est pas en sûreté: mais comme vous ne pourriez aller en aucun lieu qui ne soit sous la puissance du tyran, changez de nom. Nous vous rejoindrons quand il plaira aux Dieux.

Comme ces deux étrangers connoissoient la fidélité de leurs esclaves, ils firent exactement ce qui leur étoit recommandé dans cette lettre, quoiqu'ils n'en comprissent pas la raison. Cependant ces deux esclaves, sachant qu'on devoit au milieu de la nuit enfoncer les portes de leurs maisons, prirent chacun un habit de leurs maîtres, & se couchèrent sur leur lit: mais comme ils penserent qu'on connoitroit après leur mort qu'ils avoient trompé le tyran, ils prirent chacun un couteau pour s'en donner plusieurs coups dans le visage, afin d'être méconnoissables après leur mort. Ils eurent le courage d'exécuter leur résolution, & restèrent sur le plancher, percés de coups qu'ils avoient reçus ou qu'ils

s'étoient donnés eux-mêmes. Lorsque les assassins les crurent morts , ils se retirèrent. Il se trouva par bonheur dans la maison une femme qui d'abord eut grande peur : aussitôt que les satellites de *Néron* furent sortis , elle monta dans la chambre , & trouva qu'un de ces esclaves n'avoit aucune blessure mortelle , elle se hâta de lui donner du secours , que l'esclave ne voulut recevoir qu'après qu'elle lui eut juré de garder le secret. Ses soins furent efficaces , & l'esclave fut retrouver son maître. Le gentilhomme ne put refuser des larmes à la situation de ce fidele domestique qui avoit le visage tout défiguré des coups de couteau qu'il s'étoit donnés. Il voulut partager sa fortune avec lui ; mais l'esclave ne voulut jamais l'abandonner , & finit avec lui une vie qu'il lui avoit sacrifiée.

Lady Tempête.

Je vous prie , Madame , où étoit la nécessité de se faire tuer ? Ces esclaves n'auroient-ils pas mieux fait d'aller trouver leurs maîtres à la campagne , & de se sauver avec eux , puisqu'ils en avoient le tems ?

Madem. Bonne.

Non , ma chere ; *Lady Sensée* vous a fait remarquer que *Néron* commandoit presque au monde entier. Dans quelque'endroit que ce fussent retirés ces gentilshommes , il auroit trouvé le moyen de les faire périr : c'est pour

cela que les esclaves les avertirent de changer leurs noms. Il n'y avoit pas d'autre moyen de les sauver, que de persuader à cet homme cruel, qu'ils n'étoient plus au monde.

Lady Spirituelle.

Ces esclaves avoient le cœur bien noble, & ils méritoient d'être nés dans une meilleure condition.

Madem. Bonne.

Pourquoi, ma chere? Toutes les conditions sont égales aux yeux de Dieu, & même aux yeux de l'homme sage. Il n'y a point de condition vraiment basse & qui puisse déshonorer un homme; car ce sont les hommes qui déshonorent leurs conditions, lorsqu'ils en remplissent mal les devoirs. Dieu ne leur demande pour être parfaits, que de s'acquitter fidelement des obligations de l'état dans lequel il les a placés. Celui qui y est attentif, mérite du respect, & est parvenu au degré de gloire qui lui étoit destiné. Nous devons donc respecter les hommes vertueux dans tous les états, & même dans nos domestiques. Que s'ils manquent quelquefois à leurs devoirs, car enfin, ils sont hommes, nous devons les reprendre avec douceur, charité, & supporter en eux les défauts que nous ne pouvons corriger, pourvu que ce ne soit que des défauts de foiblesse, d'inadvertence, & qui ne partent point d'un cœur

gâté. La justice demande ce support mutuel, & nous avons besoin que ceux que nous servons l'ayent pour nous, comme nous devons l'avoir pour nos domestiques.

Lady Spirituelle.

Mais, ma Bonne, nous ne sommes les domestiques de personne.

Madem. Bonne.

Vous avez raison, Madame, les gens riches ne sont pas domestiques comme ceux qui portent la livrée; mais vous, & tous les autres hommes, sont serviteurs les uns des autres d'une autre manière, & c'est ce qui produit le bon ordre dans le monde. L'ouvrier est serviteur du marchand qui l'emploie; le marchand, de ceux auxquels il vend sa marchandise. Le gentilhomme est serviteur du grand dont il espère la protection; le grand est serviteur du roi & des ministres dont il attend des charges, des emplois, de la considération. C'est cette servitude, cette dépendance, qui fait le bonheur ou le supplice des hommes. Elle ne feroit que leur bonheur s'ils étoient vertueux; car elle doit produire la douceur, la complaisance, l'attachement, les égards, la politesse: elle unit les hommes ensemble par leurs besoins réciproques, elle doit bannir la grossièreté, l'impertinence, l'orgueil & la dureté que produiroit l'indépendance. Nous nous gênons pour

ceux dont nous avons besoin. Nous cherchons à gagner leur estime par nos vertus, leur reconnoissance par nos services, leur amitié par notre attachement : nous leur sacrifions nos bisarreries, nos caprices, pour obtenir en dédommagement le sacrifice des leurs. Ainsi cette dépendance mutuelle produit chez nous les vertus de société. Mais cette dépendance fait aussi très-souvent notre supplice, parce que nous nous dédommageons de la contrainte dans laquelle nous vivons par rapport à ceux dont nous espérons quelque chose, en écrasant de notre insolente autorité ceux qui ont besoin de nous. Mais, Mesdames, il y a déjà bien du tems que nous sommes ici, & nous n'avons encore rien répété de nos leçons. *Lady Sensée*, dites-nous quelque chose de la province de Bretagne.

Lady Sensée.

Nous avons déjà dit que les Bretons, qui habitoient dans l'isle qu'on nomme aujourd'hui Grande-Bretagne, cherchant à fuir l'esclavage des Saxons, passèrent la mer, & vinrent se réfugier dans les Gaules, en un lieu qu'on appelloit l'Armorique. Ils étoient sous la conduite d'un prince, nommé *Conon*, qui apparamment s'accorda avec les Romains qui étoient encore en ce tems maîtres des Gaules. Ces nouveaux habitans de l'Armorique lui donnerent leur nom ; & lorsque les

François eurent conquis les Gaules, *Clovis* aimait mieux traiter avec eux, que d'essayer à les soumettre par force. Ils avoient en ce tems des princes qui portoient le nom de ducs, & qui promirent de rendre hommage au roi de France. Quelques-uns de ces ducs par la fuite, porterent le titre de rois; mais la France les força à reprendre celui de ducs. Dans le treizieme siecle, il y eut une grande guerre en Bretagne, parce que deux princes prétendoient à ce duché. La France soutenoit l'un, & l'Angleterre l'autre. Cette guerre n'est pas la seule que la Bretagne ait occasionnée à la France: elle servoit de retraite à tous les seigneurs françois qui étoient mécontents de leur roi. Enfin la Bretagne devint l'héritage d'une princesse, nommée *Anne*, qui épousa le roi *Charles*, & après sa mort *Louis XII*, dont elle n'eut qu'une fille nommée *Jeanne*, qui épousa depuis *François I*. Ce fut, je crois, en ce tems que la Bretagne fut réunie à la France pour n'en être plus séparée.

On partage la Bretagne en haute & en basse. La capitale de la haute est Rennes sur la riviere la Vilaine. Cette ville a un parlement, & il y a beaucoup de noblesse. La capitale de la basse est Vannes. On trouve dans cette province la ville de Saint-Malo qui est très-marchande & fort riche; Nantes sur sur la Loire, ville fameuse par son com-

merce & son université ; le port de Brest où se tiennent les vaisseaux du roi , & où est le principal arsenal de la marine ; le port de l'Orient où l'on tient les magasins de la compagnie des Indes.

La Bretagne a produit de grands hommes de guerre sur terre & sur mer , & entr'autres le fameux *Bertrand* du Guesclin , qui , né simple gentilhomme , parvint par son seul mérite , au grade de connétable des rois de France & de Castille. Il fut aimé & estimé de tous ceux qui le connurent , & même des Anglois quoiqu'il fût leur fléau.

Les Bretons sont braves , francs & fideles ; mais ils sont violens , un peu féroces , & aiment trop le vin.

Madem. Bonne.

Cela est répété on ne peut pas mieux , ma chere ; mais votre exactitude en parlant de la Bretagne , me fait souvenir que nous n'avons pas été si exactes par rapport à la Normandie qui se divise aussi en haute & en basse. La capitale de cette dernière est Caen , qui a une université comme à Oxford & Cambridge. Nous avons aussi oublié que Rouen a un parlement , & qu'il y a deux ports dans la haute Normandie , Dieppe & le Havre - de - Grace. La riviere de Seine a son embouchure proche ce dernier. La mer , ou plutôt le grand Océan , qui baigne les côtes de Normandie

& qui la sépare de l'Angleterre, se nomme la Manche, ou le canal Britannique.

Lady Louise.

En vérité, ma bonne, je suis émerveillée de la prodigieuse mémoire de *Lady Sensée*

Lady Lucie.

Et moi je suis toute honteuse & presque découragée. J'ai eu plusieurs années un maître de géographie, & toute ma science se borne à trouver les villes sur la carte.

Madem. Bonne.

C'est dans sa tête qu'il faut les arranger : d'ailleurs, Mesdames, il faut moins de mémoire que vous ne pensés pour retenir cela ; il n'est question que de l'apprendre avec ordre. Présentement, *Lady Charlotte*, répétez-nous une des histoires de la sainte Ecriture, & nous finirons par-là notre journée ; car il est tard.

Lady Charlotte.

Dans le tems où *Achab* regnoit en Israël, Dieu envoya un grand prophete : il se nommoit *Elie*. Il fut trouver le roi & lui dit : je t'annonce de la part du Dieu vivant, qu'il n'y aura ni pluie ni rosée qu'à ma parole. Ensuite *Elie* se retira par ordre de Dieu proche d'un torrent qui lui fournissoit de l'eau, & des corbeaux lui apportoit à manger deux fois par jour. Au bout de quelque tems, le torrent fut desséché, & Dieu dit à *Elie* : va-

t-en à Sarepta; j'ai commandé à une veuve qui demeure dans cette ville, de te nourrir tant que durera la famine. Comme *Elie* entroit dans la ville, il vit une pauvre femme qui ramassoit du bois. Il lui dit: je vous prie, apportez moi un peu d'eau, afin que je boive. Cette femme courut lui chercher de l'eau, & le prophete lui cria, apportez-moi aussi, je vous prie, une bouchée de pain. Cette femme lui répondit: l'Eternel ton Dieu est vivant, comme il est vrai que je n'ai plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile dans le fond d'une fiole: je venois ici amasser quelques morceaux de bois pour faire un gâteau que je veux manger avec mon fils avant de mourir. Le prophete lui dit: faites premierement un gâteau pour moi, ensuite vous en ferez un pour vous & votre fils. Car l'Eternel a dit: la farine ni l'huile ne finiront point jusqu'à ce qu'il y ait de la pluie dans Israël. Cette veuve crut fermement à la parole de Dieu, & elle ne fut point trompée; car ses petites provisions se multiplioient chaque jour.

Or il arriva que le fils de cette femme tomba malade, & mourut. Elle fut trouver le prophete, & lui dit: homme de Dieu, êtes-vous venu chez moi pour faire mourir mon fils? *Elie* prit cet enfant mort, & le coucha sur son lit, qui étoit dans une chambre haute.

Il s'étendit trois fois sur lui en criant : Seigneur, consolez cette pauvre veuve; faites que l'ame de cet enfant revienne dans son corps. Dieu exauça la priere d'*Elie*, & l'enfant étant ressuscité, il le rendit à sa mere.

Elie, après avoir demeuré trois ans chez cette veuve, pendant lesquels il n'avoit point plu, reçut ordre du Seigneur d'aller trouver *Achab*. Ce méchant homme avoit un maître d'hôtel qui craignoit Dieu, & dans le tems que sa femme *Jésabel* faisoit mourir les prophètes, ce maître d'hôtel, qui se nommoit *Abdias*, en cacha cent dans des cavernes, & les nourrit de pain & d'eau. *Abdias* étant sorti pour aller chercher de l'herbe pour ses bêtes, rencontra *Elie*, qui lui dit : allez dire au roi que je suis dans le pays. *Abdias* se prosterna, & dit à *Elie* : pourquoi voulez-vous me perdre? Vous savez que je crains Dieu. Si je dis à mon maître, qui vous fait chercher par-tout, que je vous ai trouvé, il enverra des gens pour vous prendre. Alors l'esprit du Seigneur vous enleva, on ne vous verra pas, & le roi, qui croira que je suis un menteur, me fera mourir. *Elie* lui répondit : n'ayez point de peur & obéissez; car pour sûr, je paroîtrai aujourd'hui devant *Achab*.

Lady Spirituelle.

On voit bien que les miracles ne coûtent

Tome I.

D

rien à Dieu , & il ne les épargnoit pas pour conserver les Israélites.

Madem. Bonne.

Non , ma chere , les miracles ne coûtent rien à Dieu. Sa volonté ne trouve point de résistance dans la nature ; si tôt qu'il parle , elle obéit à sa voix. Il dit : que le Ciel soit fermé ; & il ne tombe point de pluie. Il n'y a que les hommes dans la nature qui résistent au Seigneur , & si cela étoit en leur pouvoir , ils sortiroient tout-à-fait de son empire , & ne voudroient plus dépendre de sa volonté.

Lady Sensée.

Est-il possible qu'il y ait des hommes assez méchans , pour souhaiter de n'être plus sous la puissance de Dieu ?

Madem. Bonne.

Hélas ! ma chere , nous commettons ce crime toutes les fois que nous murmurons contre la Providence , lorsqu'il nous arrive des accidens fâcheux. Demandez à cette belle fille , dont le visage vient d'être défiguré par la petite vérole ? Demandez-lui , dis-je , si dans le fond de son cœur elle n'a pas murmuré contre la Providence , qui lui a enlevé sa beauté ? Demandez-lui si elle ne se fût pas soustraite en cette occasion aux ordres de Dieu , supposé que cela eût été en son pouvoir ? Si elle est sincere , elle vous avoue-

II. D I A L O G U E.

51

ra que oui. Faites la même question à cet avare, qui vient de perdre sa fortune? A cet ambitieux, qui a perdu l'amitié de son bienfaiteur? A cette mere qui vient de perdre son fils dont elle étoit idolâtre? Toutes ces personnes se sont révoltées contre Dieu; & si cela dépendoit d'elles, elles sortiroient de sa dépendance, c'est-à-dire, qu'elles en sortent par le cœur. Au lieu qu'un bon Chrétien, une personne raisonnable même, ne voudroit pas choisir, si Dieu lui en donnoit la permission.

Lady Charlotte.

Et pourquoi ne choisiroit-elle pas, si Dieu le vouloit bien?

Madem. Bonne.

Parce qu'elle auroit peur de choisir de travers. Je suppose, Mesdames, que Dieu me dit aujourd'hui : la Bonne, vous êtes pauvre, vous êtes malade : si vous voulez, vous pouvez être riche, & avoir une bonne santé; vous n'avez qu'à souhaiter.

Miss Sophie.

Je suppose que vous souhaiteriez bien vite les richesses & la santé, n'est-ce pas, ma Bonne? Car assurément, ces choses sont meilleures que la pauvreté & la maladie.

Madem. Bonne.

J'espère que je ne serois pas si sotte. Je dirois, ce me semble, au bon Dieu : Seigneur!

vous savez que je suis une pauvre aveugle, qui ne connois pas les choses qui me sont avantageuses. Peut-être la santé & les richesses me rendroient-elles plus méchante que je ne le suis à présent. Ayez donc la bonté de choisir pour moi ; car vous êtes la souveraine sagesse, & vous connoissez ce qui convient le mieux pour le salut de mon ame. Je serai contente de tout ce que vous me donnerez, parce que je fais que vous êtes très-bon, & que vous m'aimez véritablement. Souvenez-vous, Mesdames, de ce qui vous est arrivé par rapport aux diamans de Milady. Mais voici Lady *Sincere* ; point de complimens, Mesdames : asseyez-vous tout de suite, ma chère, & n'interrompons point la leçon ; lorsqu'elle sera finie, vous ferez connoissance avec ces Dames.

Lady Lucie.

Qu'est-ce qui est arrivé, ma Bonne, par rapport aux diamans de Milady ?

Madem. Bonne.

Lady *Mary*, racontez à ces Dames ce qui nous est arrivé il y a quelques années au sujet de ces diamans ; mais ne leur dites pas la conclusion de la petite tromperie que je leur fis.

Lady Mary.

Ma Bonne fut chercher les diamans de Milady, & nous avertit qu'il y en avoit de

vrais & de faux ; ensuite, elle nous donna permission d'en choisir chacune un. Permettez , ma Bonne, que je demande à ces Dames ce qu'elles eussent fait ?

Miss Sophie.

J'aurois d'abord beaucoup examiné ces diamans , pour les distinguer & connoître les vrais , & ensuite j'aurois choisi le plus beau.

Miss Champêtre.

J'ai entendu dire qu'il y a des diamans faux qui paroissent plus brillans que les diamans réels : nous ne nous y connoissons pas, Mesdames ; n'auroit-il pas été plus prudent de prier ma Bonne de choisir pour nous.

Madem. Bonne.

Voilà précisément ce que fit Lady Sensée ; elle me pria de choisir pour elle.

Lady Spirituelle.

Pour moi, Mesdames, je fus attrapée comme une sotte, & je choisiss tout de travers. Miss Champêtre a mille fois plus de bon sens que moi, quoiqu'elle ne fasse pas tant de bruit.

Madem. Bonne.

Oui, ma petite philosophe a parlé de bon sens : dites - moi, ma chere, avez - vous agi par le passé conséquemment à ce que vous pensez aujourd'hui ? Je veux faire l'anatomie de votre cœur. Etes - vous fort riche, ma chere enfant ?

Miss Champêtre.

Je crois que oui , ma Bonne ; j'aurai cinq mille pieces , & il peut arriver un événement qui me donneroit encore six mille pieces.

Miss Sophie.

En ce cas , vous ne seriez pas fort pauvre , mais pourtant vous ne seriez pas riche ; savez - vous bien , Mademoiselle , que cinq mille pieces ne font que deux cents livres de rente ; qu'est - ce qu'une Dame de qualité peut faire avec cela ?

Miss Champêtre.

Elle peut être nourrie , logée , vêtue ; que lui faut - il davantage ?

Lady Sincere.

Un carosse , de l'argent pour payer ses domestiques , pour faire des charités & satisfaire ses fantaisies.

Miss Champêtre.

Je vous prie , Madame , dites - moi : quand on a de bonnes jambes , a - t - on besoin d'un carrosse ; une seule femme ne suffit - elle pas pour me servir ; si je ne puis donner de l'argent aux pauvres , ne suis - je pas en état de leur rendre beaucoup de services ? Par rapport aux fantaisies , si je n'en ai pas , je n'aurai pas besoin de les satisfaire ; ainsi je m'attacherais à détruire les miennes.

Lady Sincere.

Peut - on vivre sans fantaisies ? je crois que

je m'ennuyerois à la mort si je n'en avois pas. Je vous avoue, Mesdames, que jusqu'à présent je n'ai pas été la maîtresse de les satisfaire; mais en recompense, je me suis amusée à en avoir dix mille, trente mille & plus encore.

Madem. Bonne.

Quel dommage que le tems ne nous permette pas de continuer cette conversation! Lady *Sincere* & Miss *Champêtre* sont précisément les antipodes l'une de l'autre: leur dispute nous amuseroit beaucoup; ce sera pour une autre fois.

Miss Belotte.

Avant de vous quitter, ma Bonne, donnez-moi, s'il vous plaît, l'explication de quelques mots que je ne comprends pas. Qu'est-ce que faire l'anatomie du cœur d'une personne? que veut dire cette expression, ces Dames sont les antipodes l'une de l'autre?

Madem. Bonne.

Faire l'anatomie est un mot qui signifie examiner toutes les parties d'un sujet avec grand soin. Les chirurgiens, par exemple, prennent un corps mort, ils l'ouvrent, examinent tout ce qui est dans ce corps, jusqu'aux recoins les plus cachés, & cela s'appelle faire l'anatomie d'un corps. Je veux de même anatomiser le cœur de mes écolières, chercher dans les coins les plus reculés pour

en connoître les maladies secrettes & pour y apporter des remedes. Le mot *antipodes* signifie deux choses éloignées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre.

Lady Mary.

Ma Bonne, pourquoi avez-vous appelé Mademoiselle *Champêtre*, votre petite philosophe ? je croyois qu'il n'y avoit que les hommes qui fussent philosophes.

Madem. Bonne.

C'est que vous n'entendez pas ce que veut dire ce mot, ma chere. Il y a deux sortes de philosophie, qu'il ne faut pas confondre. Autrefois on appelloit philosophes, les gens qui s'appliquoient à connoître le cours des astres, à pénétrer dans les secrets de la nature. Cette étude paroît plus propre aux hommes qu'aux personnes du sexe ; mais un homme de notre connoissance s'avisa de dire qu'il y avoit trop long-tems qu'elle demeueroit dans le ciel, & qu'il falloit la faire descendre sur la terre. Cet homme étoit *Socrate*, ce philosophe qui avoit une si méchante femme. Il enseigna donc une nouvelle philosophie, qui consistoit à savoir les moyens d'être heureux : il prouva par de bonnes raisons, que ces moyens consistoient à vaincre ses passions & à devenir raisonnable. Cette science, que *Socrate* enseignoit, s'appelle la *Philosophie Morale*, & vous voyez bien, mes enfans, qu'el-

le convient aux Dames aussi bien qu'aux hommes : or , la premiere disposition nécessaire pour apprendre la philosophie , est de beaucoup réfléchir. Ce n'est que faute de réflexions qu'on dit que les richesses & la santé valent mieux que la pauvreté & la maladie. J'ai donc eu raison d'appeller *Miss Champêtre*, ma petite philosophe , puisqu'elle avoit réfléchi sur le danger de choisir dans une chose qu'elle ne connoissoit pas. J'ai jugé qu'elle avoit la premiere disposition nécessaire pour apprendre la philosophie.

Lady Violente.

Nos goûts ne se ressemblent pas , ma Bonne : vous dites que la vieille philosophie ne convient pas aux Dames , & je l'aime beaucoup. J'ai lu un ouvrage de M. de *Fontenelle*, qui m'a donné un grand desir d'apprendre l'astronomie.

Madem. Bonne.

Eh ! bien , ma chere, nous l'étudierons ensemble , & ensuite nous ferons des almanachs ; cela sera fort curieux.

Lady Violente.

En vérité je crois que vous vous moquez de moi.

Madem. Bonne.

Non assurément , ma chere. Je respecte le desir de savoir , quel qu'il soit ; je suis même

persuadée que vous avez assez d'esprit pour réussir dans cette étude , mais. . .

Lady Violente.

On voit bien que vous êtes françoise ; car vous me flattez.

Madem. Bonne.

Je ne cherche point à vous faire un compliment , Madame ; croyez - vous que ce soit vous louer que de dire que vous avez beaucoup d'esprit ? je ne pense pas comme cela. Je fais si peu de cas de l'esprit , que si tout celui du monde étoit rassemblé dans un tas à mes pieds , je ne daignerois pas me baisser pour le ramasser , au lieu que je ferois mille lieues pour attraper un peu de bon sens. Je n'ai donc point prétendu vous louer pour votre esprit ; mais à présent je vais vous donner une louange dont je prétends bien que vous soyez flattée ; c'est que je suis persuadée que vous ferez un très - bon usage de votre esprit , & qu'après avoir beaucoup étudié & pratiqué la philosophie de *Socrate* , vous ferez en état d'apprendre celle des anciens qui avoient précédé notre philosophe. Oui , ma chere , vous êtes capable de tout , si vous parvenez une fois à vous vaincre vous - même , & le cœur me dit que vous y parviendrez. Je gagerois presque que vous ferez la meilleure & la plus savante femme du monde ; mais il faut commencer par devenir très - bonne , & en-

suite nous travaillerons ensemble à devenir très-savantes.

Lady Louise.

Il faut que je vous fasse la confession d'une très-grande sottise que j'ai faite il y a quatre jours. On me dit qu'une Dame de ma connoissance étoit allée entendre une leçon de philosophie ; je me moquai impitoyablement de cette Dame, je la tournai en ridicule. Je l'étois bien moi-même, de juger de ce que je ne connoissois que de nom. J'en suis bien honteuse, & loin de regarder l'étude de la philosophie comme un travers d'esprit, je veux m'y appliquer, si vous voulez bien avoir la bonté de m'aider dans cette étude.

Madem. Bonne.

Vous vous condamnez en fille de bon sens, & je vous dirai ce que je pense en cette occasion ; mais comme cela pourroit ennuyer nos jeunes Dames, & qu'il y a long-tems qu'elles sont ici ; je crois qu'il vaut mieux remettre cela à la première fois. Venez me voir demain matin, ma chère, nos enfans n'y feront pas, cela vaudra mieux.

Lady Mary.

Vous me défendez donc de venir.

Madem. Bonne.

Je ne vous le défends pas, ma chère, mais je vous conseille de rester chez vous ; vous

vous ennuyeriez sûrement ; cela est trop sérieux pour votre âge.

Lady Mary.

Ma bonne oublie toujours que j'ai bientôt huit ans , que je meurs d'envie d'apprendre aussi bien que toutes ces Dames.

Madem. Bonne.

Oh ! bien , mes enfans , je vous laisse les maîtresses de faire tout ce que vous voudrez , à condition que vous irez vous jouer au moment que cela ne vous amusera pas , car c'est une récréation au moins.

III. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

COMMENT donc , Mesdames , vous êtes toutes ici sans en excepter *Lady Violente* ? Dites - moi , ma chère , est - ce votre Maman qui vous a forcée de venir ce matin ?

Lady Violente.

Non , ma Bonne , mais c'est la curiosité d'entendre ce que vous voulez nous dire sur la philosophie , pour voir s'il n'y aura point un pauvre petit mot des astres.

Madem. Bonne.

Vous avez un furieux penchant pour les

astres ; je ne puis pourtant pas vous promettre de vous en parler, & cela pour une excellente raison ; c'est que je n'y entends rien absolument ; mais vous savez bien le marché que nous avons fait la dernière fois ; nous devons étudier ensemble cette philosophie, quand nous aurons bien pratiqué l'autre.

Lady Violente.

Vous êtes bien fine, ma Bonne : vous supposez que nous avons fait ce marché-là ; je me souviens fort bien que vous me l'avez proposé, mais je n'ai pas dit un mot pour marquer que j'y consentois.

Madem. Bonne.

Est-ce que j'ai besoin de votre consentement ? Ne fais-je pas bien qu'il est impossible qu'une fille d'esprit refuse un pareil marché. Allez mon cœur, je le tiens pour fait. Souvenez-vous, mes enfans, que j'exige absolument que vous fortirez au premier moment d'ennui. Comme nous aurons fini de bonne heure, Lady *Sensée* vous lira une petite fable qu'elle a composée dans son voyage.

Je vous ai promis, Lady *Louise*, de vous dire ce que je pensois du desir que vous aviez d'apprendre la philosophie, le voici.

Il est hors de doute qu'il faut de toute nécessité s'appliquer à la philosophie morale : c'est l'art de vivre heureux en vivant vertueu-

fement, & votre intérêt ne vous permet pas de négliger cette étude. Ce n'étoit assurément pas des lectures de philosophie morale que votre Dame étoit allée entendre; cependant elle ne méritoit pas votre raillerie. Il est certaines connoissances qui conduisent à celles que je veux vous donner, quoiqu'elles en paroissent assez éloignées; la géométrie, par exemple, c'est-à-dire la science de compter & de mesurer.

Lady Lucie.

Je vous avoue, Mademoiselle, que je ne puis concevoir le rapport qu'il peut y avoir entre la science de compter, & l'art de vivre vertueusement.

Madem. Bonne.

Un peu de réflexion, Madame, & vous comprendrez ce rapport. Répondez, s'il vous plaît à toutes les questions que je vais vous faire. Tous les hommes desirent-ils d'être heureux?

Lady Lucie.

Assurément, Mademoiselle, & c'est cette passion, à ce que je crois, qui met en mouvement toutes leurs autres passions.

Madem. Bonne.

C'est fort bien dit. L'avarice est le desir d'être heureux par les richesses; l'ambition, le desir d'être heureux par les honneurs; la volupté, le desir d'être heureux par les plaisirs

des sens. Je vous demande actuellement : tous les hommes qui ont un si violent desir d'être heureux, le font-ils ?

Lady Lucie.

Non assurément.

Madem. Bonne.

Les richesses, les honneurs & les plaisirs, ne peuvent donc pas faire le bonheur de l'homme ?

Lady Lucie.

Ils le feroient peut-être, s'il pouvoit posséder toutes ces choses au degré qu'il les souhaiteroit.

Madem. Bonne.

Et croyez-vous qu'il soit possible à l'homme de parvenir à ce degré où il n'auroit plus rien à souhaiter ?

Lady Lucie.

Si je juge du cœur des autres par le mien, je ne le crois pas. J'ai souhaité bien des choses depuis que je suis au monde ; je croyois qu'après les avoir obtenues, je ne souhaiterois plus rien, & que je serois contente. Hélas ! Mademoiselle, à peine ai-je eu ce que je souhaitois, que je ne m'en suis plus souciée, & que mon cœur s'est amusé à souhaiter d'autres choses qu'il méprisera sans doute, si-tôt qu'il les aura.

Lady Mary.

C'est tout comme moi, ma Bonne. J'ai sou-

haité passionnément d'avoir sept ans ; il me sembloit que je serois parfaitement contente dans ce tems - là , présentement je desiré être aussi grande que Lady *Sensée* ; peut - être en ce tems - là , voudrai - je être aussi grande que Lady *Lucie*. Est - ce que ces souhaits là ne finiront jamais ? Je suis bien sotte , je pense ; au lieu de m'amuser à être contente de ce que j'ai , je me tourmente à desirer ce que je n'ai pas.

Madem. Bonne.

Voilà justement de la philosophie : dites - moi , Lady *Lucie* , croyez - vous que si les hommes faisoient cette réflexion de Lady *Mary* , ils ne s'appliquassent pas , par amour - propre , à modérer leurs desirs , & à jouir du présent tel qu'il est ?

Lady Lucie.

Je le crois comme cela , ma Bonne ; mais tous les hommes , & moi toute la premiere , nous ne réfléchissons guere , & nous réfléchissons mal ; nous avons un très - grand nombre de fausses idées dans l'esprit , & c'est d'après ces fausses idées que nous réfléchissons.

Madem. Bonne.

Vous avez trouvé la vraie cause de tous les malheurs & de toutes les fautes des hommes ; ils agissent selon leurs lumieres , & leurs lumieres sont fausses. Un avare , par exemple , re-
garde

garde les richesses avec de fausses lumieres ; il les croit propres à satisfaire tous les penchans, & cela l'engage à tout sacrifier pour amasser de l'or. Je ne parle pas de ces gens qui n'en souhaitent que pour le ferrer dans leurs coffres ; mais de ceux-mêmes qui s'en servent pour des usages innocens & même utiles. Une personne, par exemple, se persuade qu'on n'est considéré dans le monde qu'à proportion de sa fortune ; comme elle aime ses enfans, elle s'efforce de leur gagner beaucoup de bien, & croit même en cela faire l'acquit de sa conscience, quoique les moyens qu'elle emploie pour faire fortune, soyent équivoques, pour ne rien dire de plus ; si cette personne mettoit d'un côté, la considération qu'on acquiert avec les richesses, & de l'autre, celle qui est le prix des vertus & des talens, il est certain qu'elle ne trouveroit de comparaison entre ces deux sortes de considérations, & qu'elle choisiroit la dernière ; c'est-à-dire, que par la réflexion, elle parviendroit à la connoissance de la vraie valeur de ces deux choses, & que ses lumieres, qui avoient été fausses jusqu'alors, deviendroient justes. Me comprenez-vous bien, Mesdames ?

Lady Sensée.

A merveille, ma Bonne ; elle peseroit ces deux sortes de considérations, & choisiroit celle qui lui paroîtroit la plus pesante.

Tome I.

E

Madem. Bonne.

C'est cela même, ma chere. Concevez-vous à présent, Lady *Lucie*, de quelle utilité la géométrie est en philosophie? Un géomètre marche toujours le poids & la regle à la main; il mesure tout, il calcule tout; il s'habitue à ne rien faire que par regle, à ne rien croire que ce qu'il a compté, mesuré, & il porte cette habitude de calcul & de regle dans toutes les autres sciences.

Lady Louise.

Me voilà toute découragée, ma Bonne; je hais les calculs à la mort; faudra-t-il donc apprendre la géométrie pour devenir philosophe?

Madem. Bonne.

Rassurez-vous, Madame; je ne vous apprendrai pas la géométrie que je ne fais pas; mais je ferai mes efforts pour vous donner un esprit géométrique. Cela ne se donne point, je m'explique mal; je ferai mes efforts pour vous engager à vous servir de la géométrie naturelle que Dieu a mise dans l'esprit de tous les hommes.

Il est encore d'autres sciences qui aident à la philosophie morale; nous en prendrons des notions à mesure que l'occasion s'en présentera.

Lady Mary.

Que veut dire ce mot, des notions?

Madem. Bonne.

C'est - à - dire , des idées générales , & telles qu'elles conviennent à des Dames. Au reste , mes enfans , ce que je vous en apprendrai sera bien peu de chose ; car je ne suis pas fort habile. J'irai chercher la vérité au fond de mon cœur & des vôtres ; elle ne se trouve que dans cette place , & elle s'y trouve sûrement , comme je vous le prouverai quelque jour.

Lady Lucie.

Cette preuve me fera plaisir ; mais c'est tout ; car je vous en croirai toujours sur votre parole , tant la confiance que j'ai en vous est grande.

Madem. Bonne.

Commencez , Mademoiselle , par corriger cette disposition ; elle est la plus contraire à l'étude de la philosophie.

Lady Louise.

Et pourquoi , ma Bonne , ne vous croirions - nous pas ; seriez - vous capable de nous tromper ?

Madem. Bonne.

Non pas à ce moment , Mesdames ; mais qui fait si quelque violente passion ne dérangera pas ma façon de penser , & si je ne deviendrai pas trompeuse ; d'ailleurs , ne puis - je pas me tromper moi - même avec la meilleure volonté du monde ? Je suis fort igno-

rante, & quand je ferois la plus favante de toutes les créatures, je ne ferois pourtant pas infaillible; il n'y a que Dieu qui le soit.

Miss Champêtre.

Ah ! que me voilà contente ! J'ai gagné mon procès.

Madem. Bonne.

Que voulez - vous dire, ma chere ?

Miss Champêtre.

Je vais vous l'expliquer, ma Bonne. J'ai lu quelque chose des écrits de M. Locke & de M. Clarke : il y a dans ces ouvrages des choses qui me paroissent vraies ; mais il y en a d'autres que je trouve contraires à mes idées. Maman dit que je suis bien orgueilleuse de préférer ma façon de penser à celle de ces grands hommes. Je pense moi que je suis en droit de penser aussi bien qu'eux, & que si Dieu avoit voulu que je me servisse de la raison de ces Messieurs, il ne m'auroit pas donné une raison à moi appartenante.

Madem. Bonne.

Et voilà ce que je prétendois vous dire, Mesdames. Il ne faut jamais croire aucune chose parce qu'on l'a entendu dire, mais parce qu'elle est conforme à notre raison. Dieu ne nous l'a donnée que pour en faire usage. Je prétends donc, Mesdames, que vous examiniez tout ce que je vous dirai, & que vous me contredissiez quand vous croirez avoir

de bonnes raisons pour le faire : vous me les direz ces raisons ; j'aurai aussi la liberté de vous représenter les miennes, & l'on croira celles dont les raisons auront été les meilleures.

Lady Tempête.

Ma Bonne, il m'est arrivé quelquefois, en disputant, de craindre voir la vérité, parce qu'il auroit fallu avouer que je m'étois trompée, & je hais cela comme la mort.

Madem. Bonne.

Cette disposition est la plus grande ennemie de la philosophie. Il faut chercher la vérité de bonne foi, & regarder comme nos meilleurs amis ceux qui nous la découvrent, même aux dépens de notre orgueil. Dites-moi, ma chère ; si nous marchions la nuit par un chemin que vous ne connoîtriez pas, & que dans le moment où vous seriez prête à tomber dans un précipice, ou au moins dans la boue, je vous présentasse une bougie, seriez-vous fâchée contre moi ?

Lady Tempête.

Tout au contraire, ma Bonne ; je vous serois obligée.

Madem. Bonne.

Et vous devez être obligée à ceux qui vous découvrent la vérité. Si vous vous trompez dans les choses de conséquence ; voilà le précipice ; si c'est dans des bagatelles, voilà le

bourbier. Il n'est pas si dangereux que le précipice ; mais je vous avertis qu'il y conduit : quand on s'accoutume à penser faux dans des bagatelles , on risque de prendre une mauvaise habitude pour les choses importantes. Et bien , ma chere *Mary* , je gage que vous avez bien du regret d'être venue ce matin , & que vous vous êtes bien ennuyée.

Lady Mary.

Ma Bonne n'est pas infailible ; car elle se trompe ; & elle verra que j'ai fort bien profité de la leçon , puisque je prends la liberté de la contredire.

Madem. Bonne.

Et comme vous me prouvez par une bonne raison que vous avez écouté ce que j'ai dit , puisque vous le répétez si bien , je cède à votre raison , & j'avoue de bonne foi que je me suis trompée. Je vais vous répéter en abrégé tout ce que nous avons dit ; ou plutôt , je veux voir si *Lady Sensée* m'a bien comprise. Voyons , ma chere , faites - nous un extrait de notre conversation.

Lady Sensée.

La philosophie morale est l'art de vivre heureux en vivant vertueusement.

Nos fautes viennent parce que nous avons de fausses idées des biens ou des maux de cette vie , & comme nos actions suivent nos lumières

res, les fausses lumieres nous empêchent de vivre vertueusement.

La géométrie accoutume l'esprit à la regle, au calcul; & les vérités géométriques sont toujours sûres, parce qu'on ne fait point de regle sans preuves. Nous devons donc travailler à nous faire un esprit géométrique.

Puisque Dieu nous a donné une raison, il faut nous en servir, & non pas de celle des autres. Ainsi la premiere disposition pour devenir philosophes, est de ne croire que les choses qui sont conformes à notre raison.

Comme notre raison peut être aveuglée par notre orgueil & nos autres passions, il faut tâcher que l'amour de la vérité l'emporte sur notre orgueil & nos autres passions.

Madem. Bonne.

Cela est très-bien répété, ma chere. Ah! ça, Mesdames, trouvez-vous dans tout ce que nous venons de dire, quelque chose qui répugne à vos lumieres naturelles?

Lady Lucie.

Je vous assure, ma Bonne, que tout cela étoit dans le fond de mon cœur.

Lady Louise.

Etil me semble que j'ai su cela toute ma vie, tant je le trouve conforme à ce que j'ai toujours pensé sans le savoir que confusément.

Madem. Bonne.

Voilà une des premières preuves qu'on a trouvé la vérité ; elle se trouve tout d'un coup d'accord avec ce qui est dans notre cœur, pourvu que nous n'ayons point de préjugés.

Lady Charlotte.

Qu'est-ce qu'un préjugé, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

C'est une idée qu'on a reçue sans une bonne raison.

Lady Lucie.

Je n'ai donc jamais eu que des préjugés ; car , en vérité, je n'ai jamais cherché les raisons de tout ce que je crois.

Madem. Bonne.

Vous n'êtes pas la seule, ma chère : nous sommes si paresseuses, si dissipées, que nous prenons la raison des autres, plutôt que de nous donner la peine de nous servir de la nôtre. Or les préjugés qu'on prend dans l'enfance tiennent comme la peau, & sont un grand obstacle à la découverte de la vérité.

Avant de finir cet article, j'ai une chose à vous recommander, Mesdames. Une des vertus de la société, est de se prêter aux préjugés des autres, quand ils ne sont que ridicules : or, un des préjugés le plus établi, est que les femmes doivent être ignorantes. Il faut bien se garder de suivre ce préjugé en par-

ticulier , c'est - à - dire , de rester dans l'ignorance ; mais il ne faut pas contredire ceux qui l'ont adopté. Ainsi il faut cacher les petites études que nous faisons ensemble , & vous comporter avec les ignorans , comme si vous Pétiez vous - mêmes. Il y auroit de la cruauté , de vouloir humilier les autres parce que vous savez quelques bagatelles qu'elles ignorent. Ne cherchez donc jamais à faire étalage d'esprit & de savoir ; c'est un si grand défaut , que je lui préfère l'ignorance.

Je vous ai promis une fable de *Lady Sensée* ; il faut vous dire à quelle occasion elle a été faite.

Nous logions à Paris dans un hôtel garni qui étoit empesté de souris. Une Dame allemande l'occupa pendant que nous étions allées à Versailles , & elle leur donna une telle chasse , qu'il n'y en avoit pas une seule quand nous y rentrâmes ; ce fut ce qui donna occasion à *Lady Sensée* de faire la bagatelle qu'elle va vous dire.

L A S O U R I S.

F A B L E.

Les sottises des peres sont perdues pour leurs enfans.

Une souris parvenue jusqu'à la plus longue

vieillesse, se voyant à son dernier moment, rassembla sa nombreuse famille & lui parla en ces termes.

Mes chers enfans : si quelque chose pouvoit m'engager à regretter la vie, ce seroit, sans doute, l'idée des périls où je vous laisse exposés : mais j'aime à me flatter, dans mes derniers moments, de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez parvenir, comme moi, à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéissance, je veux vous faire l'histoire de ma vie.

Je suis née dans la maison que nous habitons aujourd'hui ; j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naissance, elle étoit habitée par une jeune Dame angloise extrêmement riche. Oh ! mes enfans, la maison de cette Dame étoit un pays de cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres fouris. Elle tenoit table ouverte & avoit quarante domestiques. Vous sentez qu'ayant un si grand nombre de gens pour la servir, elle ne se donnoit pas la peine de veiller sur sa maison. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuisinier, étoient chargés d'acheter & de ménager les provisions, & Dieu fait comme ils s'en acquittoient. Ces trois personnes tiroient un revenu des marchands qui fournissoient la maison, & elles étoient par conséquent intéressées à augmenter la dépense. On mangeoit

beaucoup , on perdoit davantage ; ce qui nous procuroit l'abondance & la sûreté : nous dédaignions les restes de la seconde table , parce que nous pouvions nous nourrir des morceaux les plus délicats qu'on laissoit traîner. Deux gros chats , gardiens de la cuisine , nous laissoient en pleine liberté , & passaient dans un doux sommeil les intervalles de leurs abondans repas. Je pourrois vous raconter mille anecdotes curieuses dont je fus témoin dans mon enfance : la chambre de la femme de charge avoit été mon berceau , & c'étoit dans ce palais souterrain , qu'elle recevoit les hommages de ses subalternes , le plus souvent avec une hauteur désespérante ; d'autres fois elle daignoit s'humaniser , & payoit d'un coup d'œil gracieux leurs adorations ; mais elle les récompensoit presque toujours : c'étoit bien la meilleure créature du monde à cela près de son impertinence. Elle vouloit que le visage des domestiques annonçât l'opulence de leur maîtresse , & se prêtoit avec humanité à leurs petits besoins : les servantes de cuisine étoient réduites le matin au triste bouillon de gruau , & ne devoient point avoir de thé ; mais Madame prenoit le sien si fort , & le renouvelloit si souvent , que ces pauvres filles pouvoient encore en tirer une décoction honnête. L'endroit où elle serroit le sucre n'étoit pas inaccessible ; & quand elle s'apercevoit qu'on en

avoit volé, elle disoit en riant : il faut bien que tout le monde vive. Elle pouffoit sa complaisance, jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec la crème : il est vrai qu'on n'osoit en mettre une si grande quantité sur le mémoire, de crainte que quelque jour il ne prît fantaisie à Milady de le lire ; mais on comptoit huit quarts de lait au lieu de quatre, & par ce moyen, tout se trouvoit compensé. Je ne finirois pas, si je voulois faire le récit du dégât prodigieux qui se faisoit par cette femme ou par ses complaisances ; mais par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems passé, je me bornerai à ce que je vous en ai dit. Ce fut donc sous le gouvernement de cette bonne femme, que je passai les premières années de ma vie ; mais par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuse situation disparut comme un beau songe dont il ne reste qu'un fâcheux souvenir. La maîtresse de la maison, qui n'avoit pas mesuré sa dépense sur ses revenus, se trouva ruinée ; il fallut se résoudre à aller vivre à la campagne, & la maison qu'elle avoit habitée jusqu'alors eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avois encore aucune expérience, je regardai ce changement d'un œil sec, & comme une chose qui m'importoit peu ; je fus bientôt instruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtresse avoit un train aussi nombreux que

la première; cependant sa maison étoit aussi rangée que si elle n'en eût eu que deux: cette femme, par un renversement de tout ordre, veilloit elle-même sur ses affaires, & ne se fioit qu'à elle des détails économiques. Sucre, confitures, & autres choses pareilles, étoient renfermées dans un cabinet dont elle-même gardoit la clef. Elle savoit à point nommé ce qui devoit se consommer de provisions, & il n'eût pas été possible de la tromper même dans des bagatelles. Elle vouloit que tout eût un air d'aisance, de magnificence, sans vouloir le moindre dégât: bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tomboient de la table des domestiques: pas un petit morceau de fromage, pas un bout de chandelle; tout étoit ramassé, mis à profit. Maudite femme! m'écriois-je dans ma douleur: qui croiroit, en voyant les profusions des mets qui paroissent sur ta table, qu'il y eût famine chez toi pour un animal à qui il faut si peu de chose pour le nourrir? Je me flattois quelquefois que tout cela ne dureroit pas: je perdis bientôt cette espérance, elle ne dura pas longtemps. Les deux pacifiques chats, dont j'ai parlé, n'avoient point abandonné la maison, & faisoient une mine assez triste. Je fus curieuse de savoir ce qu'ils pensoient de tout cela, & un soir qu'ils eurent ensemble une con-

versation assez sérieuse, je me mis à l'entrée de mon trou pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maison qui vous a vu naître, disoit le plus jeune des chats à son ancien. Et le moyen d'y rester, répondit l'autre d'un air de chagrin ? ne voyez-vous pas que depuis un mois le jeûne forcé qu'on m'a fait observer, ne m'a laissé que la peau & les os ? Mais, reprit le plus jeune, ne nous reste-t-il pas une ressource ? Quelle que soit la vigilance du cuisinier, je me sens assez d'adresse & de courage pour vivre d'industrie : d'ailleurs notre maîtresse est décrépite ; sa mort, qui ne peut tarder d'arriver, changera notre situation. Vain espoir ! s'écria le vieux chat : apprends que notre malheur a conduit ici une Dame allemande, & que par conséquent il est sans remède. Les Dames de cette nation se croient chargées du soin de leurs maisons ; elles choisissent & étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre ; & le cuisinier de celle-ci, instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol ; la moindre friponnerie coûteroit la vie au plus respectable de tous les chats : d'ailleurs l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Les maudites Allemandes ont la manie d'élever leurs filles dans cet es-

prit d'économie où on les a élevées elles-mêmes. Ces Demoiselles, quelque riches qu'elles foyent, ne croient point se déshonorer en descendant dans les détails du ménage : on leur siffle sans cesse aux oreilles, que pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues ; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien & de ne rien perdre, & mille autres maximes gothiques, dont elles reviennent rarement.

Un laquais, qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats, qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion aux discours de l'ancien qu'à ceux du plus jeune ; & ne pouvant supporter ma situation, je résolus de mettre en œuvre toute mon industrie, pour l'adoucir : je trouvai, après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où Madame ferroit ses provisions, & je me dédommageai par une chère exquise, de la rude abstinence que je faisois depuis quelque tems : le plaisir de la bonne chère fut quelquefois troublé par des réflexions ; je jouois gros jeu, & je tremblois que mon vol ne fût apperçu. Je me rassurai pourtant, le passé sembloit me répondre du futur ; j'avois volé cent fois la femme de chambre dont j'ai parlé, sans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précau-

tions. Insensée que j'étois, j'ignorois la grande différence qu'il y a entre l'œil de la servante & celui de la maîtresse; j'en fus instruite à mes dépens. Enhardie par mes premiers succès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale, & le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée, dans laquelle il y avoit un morceau de lard rôti. Attirée par l'odeur, j'entre, je saisis ma proie; mais, oh malheur, que plusieurs années n'ont pu effacer de ma mémoire! A peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale se ferma sur moi avec un bruit épouvantable, & m'ôta tout espoir de salut. Combien de fois ne maudis-je pas ma gourmandise? Quelles résolutions ne pris-je pas pour l'avenir, si j'avois le bonheur d'échapper à ce danger? Je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions: le bruit qu'avoit fait la fourciere en tombant, attira la maîtresse, & j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort. Je fus condamnée à être noyée, & une femme de chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans; rien ne peut plus, ce semble, m'empêcher de périr? Je me sauvai pourtant par la mal-adresse de celle à qui ma maîtresse avoit remis le soin de sa vengeance. Ce fut alors que devenue sage par mon expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avoit
pensé

pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus sans les plus grandes précautions, & mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale à laquelle je me voyois réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avois vu de si près; mais l'habitude adoucit ma situation: je m'aperçus même que l'abstinence fortifioit mon tempérament, & je parvins à remercier la fortune, de la nécessité où elle m'avoit mise de modérer mon appétit & ma sensualité. J'ai vu renouveler trois fois le peuple fouricier avec lequel j'habitois: peu de souris ont rempli la carrière qui leur étoit destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échappé à la vigilance du chat & aux pièges des maîtres. Mais je sens que je m'affoiblis; Adieu, mes chers enfans, redoutez le funeste cabinet où la mort est cachée sous des douceurs perfides; je meurs contente, vous ferez dociles à mes conseils.

A peine cette sage souris eut-elle rendu les derniers soupirs, que sa jeune & semillante famille se félicita d'être débarrassée de la contrainte où cette vieille radoteuse l'avoit assujettie: on se moqua de ses conseils; on traita sa sobriété d'avarice, sa circonspection de lâcheté. On trouva le chemin du cabinet; trois murailles de papier placées pour la sûreté d'un pot de confiture, furent rompues;

on se félicitoit déjà d'avoir échappé aux périls dont on avoit été menacé ; la joie fut courte : un chat , deux fourcieres furent placées dans le cabinet , & avant la fin de la semaine , il ne resta pas une souris de celles qui avoient méprisé l'expérience & les conseils de leur bifayeule. Nous pouvons conclure de cet exemple.

Les sottises des peres sont perdues pour leurs enfans.

Lady Spirituelle.

Je vous assure , ma bonne amie , que voilà la plus jolie petite fable que j'aye jamais entendue , & je donnerois tout au monde pour avoir l'esprit d'en faire autant.

Lady Lucie.

Je la trouve fort jolie : je vous avoue pourtant , ma Bonne , que j'en trouve la morale un peu sévère. J'ai une vraie antipathie pour les détails économiques , & je me trouverois la plus malheureuse personne du monde , s'il falloit m'y assujettir.

Lady Louise.

Il me semble aussi , ma Bonne , qu'ils ne conviennent guere à une femme de qualité qui est riche. Quelle misere ! s'il falloit veiller de si près sur des bagatelles ; s'il falloit descen-

dre jusqu'à interroger une laitier pour savoir si elle a livré de la crème au lieu de lait. Toutes ces petites choses, j'en suis sûre, ne vont pas à une vingtaine de guinées par an, & est-ce la peine pour une telle misère, de se donner la réputation d'une tracassière & d'une avare parmi les domestiques?

Madem. Bonne.

Je suis sûre, Madame, qu'il n'y a point d'année où cela ne monte à plus de cent guinées; mais je suppose que cela ne fût qu'à vingt, à dix même; font-elles à vous ces dix guinées, pour souffrir qu'elles foyent dépensées mal-à-propos? Ne comptez-vous pour rien le péché que font vos domestiques en vous trompant, & qu'ils auroient évité si vous aviez eu plus de vigilance? Faites y réflexion, Mesdames: vous approchez toutes l'âge où vous serez mariées. L'économie est un des devoirs d'une femme qui est responsable à son mari, à ses enfans & aux pauvres du bien de sa maison, & qui est aussi responsable de tout le mal qui s'y fait, si elle peut le prévenir par sa vigilance.

Miss Sophie.

C'est donc pour être une servante & une esclave qu'une fille se marie?

Madem. Bonne.

Non, ma chère; c'est pour être la compagne de l'époux qu'elle prend, l'impératrice

de sa maison, la mere de sa famille : voilà de beaux noms, n'est-ce pas ? mais ils imposent quelques devoirs. Par exemple, quand on prend un compagnon, un associé, c'est pour partager ensemble le profit & le travail du commerce. Que diriez-vous d'un marchand qui voudroit avoir la moitié du profit de la marchandise, & qui se promeneroit depuis le matin jusqu'au soir, pendant que son associé auroit seul la peine d'acheter, de vendre, de plier les marchandises, &c. ? Vous trouveriez cet homme bien injuste : quand on s'est associé avec quelqu'un, tous les intérêts, la peine & le profit doivent être communs.

Lady Lucie.

Je conçois que cela est juste ; mais voici ce que je ne conçois pas. C'est qu'une fille qui peut être si heureuse dans son état, ait le courage de se marier. Comment peut-elle se résoudre à changer son repos, sa tranquillité, contre les soins, les sollicitudes & les embarras du mariage quand on veut en remplir les devoirs ? Comment peut-elle s'exposer à passer sa vie avec un homme qu'elle ne connoît guere & quelquefois point du tout, qui a peut-être quelque grand défaut qu'il lui cache, qui au moins en aura de petits qu'il faudra supporter ? Ajoutez à cela les peines que lui donneront ses enfans par leurs maladies, leurs défauts, le soin de pourvoir à

leur établissement. Comment se peut-il faire qu'une fille au moment où elle s'expose à tous ces dangers en se mariant, soit si gaye, si tranquille ? Voilà encore une fois ce que je ne conçois pas.

Lady Louise.

Et moi, je le conçois fort bien, Mademoiselle ; j'ai vu plusieurs de mes amies se marier. Eh ! bien, elles étoient toutes occupées de leurs habits, de leurs diamans, de leur équipage. Il ne leur est pas même venu une seule fois dans l'esprit, que le mariage eût des suites de devoirs & de dangers d'une si grande conséquence. J'en ai connu une à laquelle on les représentoit, qui disoit très-tranquillement : je ne saurois avoir peur ; si mon mari est de mauvaise humeur, tant pis pour lui, je sortirai du matin jusqu'au soir, & il pourra gronder tout seul. S'il dépense son bien, qu'il ait des maîtresses ou qu'il me maltraite, je lui donnerai tant de chagrin qu'il sera contraint d'en venir à une séparation qui me débarrassera de sa figure. Si j'ai une grande maison, j'aurai une femme de charge bien entendue. Quand j'aurai des enfans, je leur donnerai une gouvernante.

Madem. Bonne.

Voilà de jolies dispositions ; & cette Dame a-t-elle exécuté ce qu'elle avoit projeté ?

Lady Louise.

Oh ! ma Bonne, elle a été bien au-delà, & elle est actuellement séparée de son mari comme elle l'avoit prévu, sans réputation, sans amis, sans fortune ; car elle est devenue joueuse, & perd toujours d'avance la pension que son mari lui fait, enforte que ses créanciers la reçoivent.

Madem. Bonne.

J'aurois gagé qu'elle en seroit venue là. Nous parlerons une autrefois de ceci, Mesdames, & assurément, il y a beaucoup de choses à dire sur cet important article. Aujourd'hui il est trop tard ; à tantôt mes enfans. Venez de bonne heure, nous avons beaucoup à travailler cet après-midi.

IV. D I A L O G U E.

Madem. Bonne.

ALLONS, ma chere *Mary*, dites - nous votre histoire.

Lady Mary.

Achab ayant su l'arrivée d'*Elie* vint au devant de lui : n'est-ce pas vous qui troublez le royaume d'Israël, en empêchant la pluie ? *Elie* lui répondit ; ce n'est pas moi qui trou-

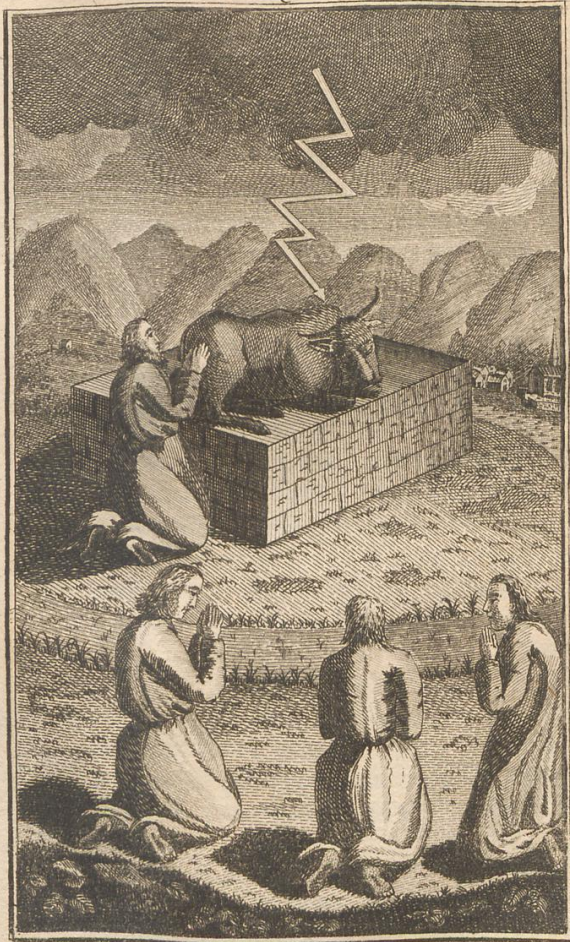
ble le royaume ; mais c'est vous & la maison de votre pere ; car vous adorez *Bahal* : faites donc assembler les quatre cents prêtres de *Bahal* que *Jésabel* nourrit à sa table. Ces faux prophètes se trouverent avec *Elie* sur la montagne du Carmel , & s'adressant aux Israélites , il leur dit : jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés , c'est-à-dire , servirez-vous deux Dieux ? Si *Bahal* est le vrai Dieu , il faut le servir tout seul. Que si c'est l'Eternel que je vous annonce qui est le vrai Dieu , il faut lui sacrifier *Bahal*. Maintenant, pour voir qui des deux est le vrai Dieu , il faut faire une épreuve. Je suis resté seul des prophètes de l'Eternel , & *Bahal* a quatre cents cinquante prêtres. Donnez-nous à chacun une victime , nous la mettrons sur l'autel ; mais nous n'y mettrons point de feu : la victime qui sera consumée par le feu du Ciel , aura été offerte au vrai Dieu. On donna donc une victime aux prêtres de *Bahal* , & depuis le matin jusqu'au soir , ils crièrent à leur Dieu pour qu'il fit tomber le feu du ciel sur la victime ; ils se découpoient même la chair avec des canifs pour le toucher. *Elie* voyant cela , se moquoit d'eux & leur disoit : criez plus haut , peut-être que votre Dieu dort , ou qu'il a quelque pensée dans la tête qui l'empêche de vous entendre. A midi , *Elie* fit un autel avec douze pierres , selon le

nombre des tribus ; il fit ensuite un fossé autour de l'autel sur lequel il avoit placé sa victime ; il la fit arroser d'eau jusqu'à sept fois , en sorte qu'elle en étoit toute trempée , & l'eau remplissoit le fossé : alors *Elie* élevant sa voix pria l'Eternel , & aussi-tôt un grand feu consuma la victime , l'autel , & même l'eau qui étoit dans le fossé.

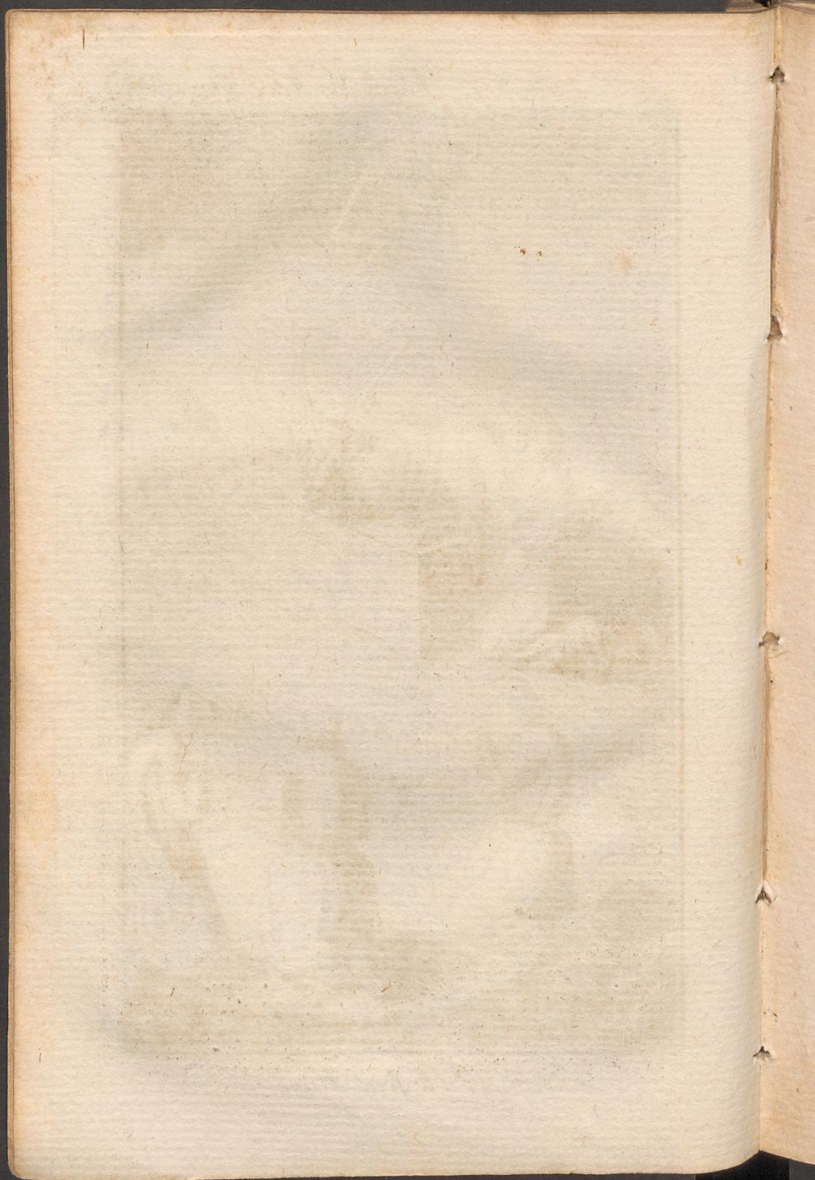
Le peuple d'Israël voyant ce prodige , tomba la face contre terre , en disant : l'Eternel est le seul Dieu. Si vous croyez que cela soit ainsi , dit *Elie* , prenez tous ces prêtres de *Bahal* qui vous trompent , & allez les immoler. Le peuple obéit à *Elie* , & ainsi tous les prêtres de *Bahal* périrent en ce jour.

Cependant *Elie* appuyant la tête sur ses genoux , pria Dieu de donner de la pluie , & envoya son valet jusqu'à sept fois pour voir s'il ne découvroit rien. A la septième fois ce valet lui dit : je vois un petit nuage qui s'élève de la mer. Alors *Elie* dit à *Achab* : montez promptement dans votre chariot pour retourner en votre ville ; car nous allons avoir une très-grande pluie ; & la chose arriva comme le prophète l'avoit prédite.

Jésabel ayant appris le traitement qu'*Elie* avoit fait faire à ses prêtres , lui fit dire : avant qu'il soit vingt-quatre heures , je te traiterai comme tu as traité ceux que je protégeois. *Elie* à ces paroles se sauva dans le désert , où



L'Eternel est le seul Dieu.



il marcha un jour entier ; après quoi s'étant assis sous un arbre , son ame s'abandonna à la tristesse , & il pria Dieu de le retirer du monde. Il s'endormit ensuite , & un Ange l'ayant poussé , lui dit : mangez un morceau. *Elie* vit la nourriture auprès de lui , & ayant mangé , il se rendormit. L'Ange le réveilla une seconde fois , en lui disant : mangez encore ; car il vous reste un grand chemin à faire. *Elie* obéit à l'Ange , & cette nourriture le fortifia tellement qu'il marcha pendant quarante jours & quarante nuits , jusqu'à ce qu'il fût arrivé jusqu'à la montagne de Dieu en Horeb.

Lady Sensée.

Mon Dieu ! ma Bonne , que l'histoire de la Sainte Ecriture est belle ! Quoique vous me l'ayez fait apprendre par cœur , je l'écoute avec autant de plaisir que si je ne l'avois jamais entendue ; cela m'inspire un grand respect pour la majesté & la puissance du Seigneur.

Lady Mary.

Et moi , ma Bonne , je l'aime mieux que les contes de fées ; croiriez - vous bien que je ne me soucie plus guere de ceux - là , parce que je pense que tout ce qu'il y a dans ces contes n'est pas vrai.

Madem. Bonne.

C'est que vous commencez à être une grande fille. Les contes sont bons à amuser les en-

fans , & quand on devient grande & raisonnable , on auroit honte de ne s'occuper que de choses fausses ; aussi ne vous en dirai-je plus guere , parce qu'outre les histoires de la Sainte Ecriture , j'en ai un très-grand nombre d'autres à vous raconter qui sont très-amusantes & qui sont vraies.

Lady Louise.

Il faut que je vous avoue , ma Bonne , qu'il y a certains contes que je lis avec plaisir. Par exemple , il me semble que la fable de *Lady Sensée* vaut une histoire ; on y trouve d'utiles leçons.

Lady Charlotte.

Et ma Bonne fait des contes exprès pour nous , Mesdames. Vous n'étiez pas à nos leçons il y a deux ans. Ma Bonne nous fit un conte d'une certaine *Elise* qui étoit mon portrait : elle n'auroit peut-être pas trouvé dans une histoire véritable , une personne qui me ressemblât si bien ; je vous assure que cela a beaucoup aidé à me corriger.

Madem. Bonne.

Et bien , ma chere , nous en aurons encore quelquefois de pareils , puisque vous en profitez si bien. Faisons maintenant quelques réflexions sur l'histoire que nous venons d'entendre.

S'il venoit un prophete dans la ville de Londres , ne pourroit-il pas nous dire comme

Elie aux Israélites : Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés ? Si l'Eternel est le vrai Dieu, il faut lui sacrifier les autres Dieux.

Miss Molly.

Mais, ma Bonne, est-ce que nous adorons les idoles ?

Madem. Bonne.

Hélas ! il n'est que trop vrai, ma chere. L'argent est l'idole des avares, & de bien d'autres gens qui ne croient pas l'être. L'ambition est le Dieu de ceux qui veulent commander ; la vanité, de celles qui veulent briller par leur beauté, leur esprit. La comédie, l'opéra, les assemblées, le bal, sont les idoles de celles qui ne pensent qu'à se divertir. La bonne chere est l'idole des gourmands. Je ne finirois pas, si je voulois vous nommer toutes les idoles que nous adorons, c'est-à-dire, auxquelles nous sacrifions ce que nous devons à Dieu.

Lady Charlotte.

Est-ce que le bal, la comédie, & toutes ces autres choses sont des péchés ?

Madem. Bonne.

Comment vous répondre, ma chere amie ? Si je vous dis la vérité, je passerai pour une folle, une extravagante, une méthodiste. Et si je ne vous la dis pas, je manquerai à mon devoir ; ma réputation & la crainte qu'on ne se moque de moi, seront l'idole à laquelle je

sacrifierai ce que je dois à la vérité & à vous. Avant de vous répondre, voyons un peu : êtes-vous Chrétienne ?

Lady Charlotte.

Affurément nous le sommes toutes, je pense.

Madem. Bonne.

Mais me diriez-vous bien ce que c'est qu'une Chrétienne ? Qu'en pensez-vous, Lady Lucie ? vous êtes la plus âgée de la compagnie, & par conséquent celle qui doit être la mieux instruite.

Lady Lucie.

Affurément ces Dames le sont toutes plus que moi ; cependant je crois que je le suis assez pour répondre à votre question. Une Chrétienne est une personne qui croit en Jésus-Christ.

Madem. Bonne.

C'est quelque chose, Mademoiselle ; mais ce n'est pas assez. Pour être Chrétienne, il faut non-seulement croire en Jésus-Christ, mais encore être animée de son esprit, croire à ses maximes, les adopter, aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï & proscrire. Lorsque nous répéterons la vie de Jésus-Christ dans l'Evangile, nous examinerons quel a été l'esprit de ce Dieu homme, qui est non-seulement notre Sauveur, mais encore notre modele ; & ce sera d'après lui que je vous

répondrai. Tout ce que je puis vous dire en attendant, c'est qu'il y a parmi les choses que nous avons nommées plusieurs divertissemens contraires à l'esprit du christianisme; comme les comédies, telles que sont celles qu'on représente aujourd'hui sur votre théâtre, & plusieurs de celles qui se jouent sur les nôtres. Par rapport aux assemblées, au bal, & aux autres plaisirs, on pourroit dire qu'ils ne sont pas péché par eux-mêmes, mais qu'ils le deviennent presque indubitablement par les circonstances qui les accompagnent, & parce qu'on s'y livre sans modération & aux dépens de ses devoirs. Ceci vous paroîtra bien sévère, Mesdames; mais ce n'est pas moi qui suis l'auteur de cette doctrine, comme je vous l'ai dit, & je vous le prouverai bientôt. Continuez l'histoire d'*Elie*, *Miss Molly*.

Miss Molly.

Elie entra dans une caverne pour y passer la nuit, & le Seigneur lui commanda d'aller sur la montagne pour l'attendre, parce qu'il devoit s'y trouver d'une manière particulière. Alors il passa un vent impétueux qui renversoit les arbres & brisoit les rochers, & *Elie* connût que le Seigneur n'étoit pas avec ce terrible vent. Il vint ensuite un tremblement de terre; & le Seigneur n'étoit pas dans ce tremblement. Il vint ensuite un grand

feu, & *Elie* sentit que le Seigneur n'étoit pas dans ce feu. Après cela, il vint un vent doux comme un zéphire: alors *Elie* s'enveloppa dans son manteau, & se prosterna la face contre terre; il reconnut que ce vent doux annonçoit la présence du Seigneur, & il entendit une voix qui lui dit: *Elie*, quelle affaire as-tu ici? Seigneur, répondit-il, le zele de votre gloire m'a dévoré, la jalousie s'est emparée de mon ame & de mon cœur, parce que les Israélites vous ont abandonné pour des idoles. Dieu lui dit alors: va-t'en par le chemin qui mène à Damas, & tu oindras *Hazaël* pour roi de Syrie. Tu oindras aussi *Jehu* pour roi d'Israël: prends aussi *Elisée*, tu l'oindras aussi prophete en ta place: les deux rois que tu vas sacrer, me vengeront de l'infidélité & de l'ingratitude des Israélites; car celui qui échappera de l'épée de *Jehu*, tombera sous celle d'*Hazaël*; mais je conserverai sept mille hommes, qui n'ont point fléchi les genoux devant *Baal*.

Elie descendit de la montagne, & ayant trouvé *Elisée* qui labouroit la terre, il jeta son manteau sur lui. *Elisée* prit deux bœufs qu'il sacrifia au Seigneur, & ayant pris congé de son pere & de sa mere, après en avoir demandé la permission à *Elie*, il le suivit.

Cependant celui qui étoit alors roi de Syrie, vint pour faire la guerre aux Israélites,

& Dieu leur donna une grande victoire qui avoit été annoncée par des prophètes ; mais cela ne rendit pas *Achab* plus obéissant aux ordres de Dieu ; au contraire, il fit alliance avec le roi de Syrie, & lui pardonna, quoique le Seigneur le lui eût fait défendre expressément. Il commit encore un autre crime, en la personne d'un homme nommé *Naboth*. Cet homme avoit une petite vigne proche du palais d'*Achab*, & le roi lui dit : donne-moi ta vigne pour en faire un jardin ; je t'en donnerai une meilleure, ou l'argent que tu en voudras. *Naboth* lui répondit : je ne veux point vendre l'héritage de mes pères. *Achab* outré de colère, revint chez lui & ne voulut pas manger : sa femme *Jésabel*, ayant appris le sujet de sa tristesse, se moqua de lui, & lui dit : n'êtes-vous pas roi & maître ? Ne pouvez-vous pas faire ce qu'il vous plaira ? Mangez, & je vous ferai avoir cette vigne. Alors *Jésabel* fit accuser *Naboth* d'avoir blasphémé le saint nom de Dieu, & il fut lapidé, c'est-à-dire, tué à coups de pierres, comme la loi le commandoit. *Achab*, ayant appris sa mort, fut prendre possession de son héritage ; mais Dieu lui envoya *Elie* qui lui dit : comme les chiens ont léché le sang de *Naboth*, de même ils lécheront ton sang ; car tu t'es vendu pour commettre toutes sortes de cri-

mes, & tu t'es fait esclave du péché & de *Jésabel*; Dieu à cause de cela, raclera ta maison de dessus la terre, & punira ta méchante femme. *Achab* ayant entendu ces paroles, s'humilia devant Dieu, qui dit à *Elie*: parce qu'*Achab* s'est humilié, les malheurs dont je l'ai menacé n'arriveront que sous le regne de son fils.

Madem. Bonne.

Cette histoire me fournit une réflexion bien importante sur la justice & la providence de Dieu. Il annonce une grande mortalité contre les enfans d'Israël; il les abandonne à l'épée de *Jéhu* & d'*Hazaël*; mais, ajoute-t-il, je sauverai sept mille hommes, parce qu'ils n'ont pas fléchi les genoux devant *Baal*. C'est comme s'il eût dit: n'allez pas croire que je permette que l'innocent soit tué avec le coupable; non, je veillerai sur ceux qui me sont restés fideles. Les hommes croiront que c'est par hasard que quelques-uns seront tués & que les autres se sauveront; mais ils se tromperont: il n'y a point de hazard, c'est moi qui gouverne tout. Je défendrai à l'épée de ces princes de toucher à mes serviteurs. *Jéhu* & *Hazaël* ne les connoissent pas; mais je les connois moi, & ils seront en sûreté sous ma protection.

Remarquez aussi, mes enfans, que Dieu ne se communique point au prophete *Elie* dans

dans un grand vent, dans un feu violent, mais dans un zéphire doux & paisible. Cela veut dire que Dieu ne se communique pas dans le tumulte du grand monde ; ce n'est pas là où l'on le trouve, & où il donne les pensées saintes & les bons mouvemens : il parle au cœur des gens de bien dans la retraite. Si vous vous tenez tranquillement dans votre maison, occupées à y remplir vos devoirs, c'est là que Dieu vous parlera, & vous inspirera ce que vous devez faire.

Lady Charlotte.

Est-ce que nous avons besoin que Dieu nous inspire ? nous ne sommes pas destinées à être prophète comme *Elie*.

Madem. Bonne.

Pauvre enfant, quelle question me faites-vous ? Apprenez, ma chère, que toutes tant que nous sommes, nous avons en nous les dispositions à commettre toutes sortes de crimes. Oui, Mesdames, nous sommes incapables d'avoir une bonne pensée, ou de faire une bonne action morale digne des regards de Dieu, sans le secours particulier du Seigneur. Nous sommes sur le bord d'un précipice suspendues à un fil, c'est-à-dire, prêtes à tomber à tout moment dans l'abîme du crime, sans élever notre ame à Dieu ; mais ce qui doit nous rassurer, c'est que le fil qui nous soutient est dans la main du

Tome I.

Tout-Puissant, de l'infiniment bon, qui ne nous laissera jamais tomber, à moins que nous ne le voulions absolument. Il nous présente à tout moment ses graces pour nous soutenir; il nous offre dans tous les instans de notre vie ses secours, ses inspirations, ses bonnes pensées. Nous ne pouvons rien sans lui, nous pouvons tout avec lui, & il ne nous manque jamais.

Je voudrois, mes chers enfans, vous répéter cela en mille manieres. Voilà le fondement du christianisme & le fondement de toutes les vertus; une grande défiance de nous-mêmes, une élévation constante à Dieu, & une confiance sans bornes dans son secours.

Lady Mary.

Comment, ma Bonne, toutes les bonnes actions que j'ai faites dans ma vie, je n'aurois pas pu les faire sans un secours particulier de Dieu?

Madem. Bonne.

Non, ma chere, & toutes les mauvaises actions que vous avez faites, vous auriez pu les éviter avec le secours de Dieu; il vous l'a présenté au moment de faire ces mauvaises actions, il a crié bien haut à l'oreille de votre ame: prends garde à toi, tu vas m'offenser, tu vas devenir méchante.

Lady Mary.

Je vous jure, ma Bonne, que bien souvent je ne l'ai pas entendu.

Madem. Bonne.

Ce n'est pas la faute de cette voix, ma chere; vous étiez si dissipée, vos passions faisoient tant de bruit, la multitude vous étourdissoit, de maniere que vous ne pouviez pas l'entendre; & voilà pourquoi je vous disois tout-à-l'heure qu'il faut aimer la retraite, le silence, qu'on ne trouve point dans le grand monde.

Lady Tempête.

Voilà une doctrine bien sévere, ma Bonne; si ce que vous dites est vrai, il ne faudroit jamais se divertir ni sortir.

Madem. Bonne.

Il faudroit moins sortir, & cela n'empêcheroit pas d'avoir du plaisir. Croyez-vous donc, Mesdames, qu'il n'y ait de plaisir que dans le grand monde? Croyez-vous que le petit nombre des Dames qui s'occupent uniquement à remplir leurs devoirs ne soient pas heureuses? Vous seriez bien dans l'erreur. J'en ai connu qui, pour se livrer à l'éducation de leur famille qui étoit nombreuse, avoient renoncé absolument aux spectacles, au jeu, au bal, & à tous les amusemens pareils; je vous assure, qu'elles n'auroient pas changé leur état contre celui

de ces femmes dissipées, qui courent d'amusement en amusement sans pouvoir y rencontrer le bonheur. D'ailleurs, mes enfans, j'en reviendrai toujours à vous dire, ce n'est pas moi qui suis sévère, c'est l'incompatibilité du monde avec la douceur de la vie évangélique qui vous le fait paroître. La première fois, *Lady Sensée* vous répétera le portrait que le Saint-Esprit fait de la femme forte, vous me trouverez bien douce en comparaison. Vous avez l'air consterné, Mesdames.

Lady Lucie.

Oui, en vérité, ma Bonne. Je vais vous dire ce que je pense. Je vois bien que tout ce que vous dites est vrai; je suis Chrétienne, je ne veux pas aller en enfer: ainsi s'il faut se déterminer à vivre comme vous nous le dites, j'y suis résolue; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il est bien dur pour des Dames de notre âge, de renoncer à tous les plaisirs.

Madem. Bonne.

Eh! qui vous dit, ma chère, qu'il faut renoncer aux plaisirs pour être Chrétienne & aller au Ciel? Ne m'avez-vous pas entendue, lorsque je vous ai dit que celles qui le font se trouvent mille fois plus heureuses que les autres? Je vous exhorte à renoncer à de faux plaisirs pour vous en procurer de plus grands. Les plaisirs que j'attaque

sont de vrais chagrins habillés en plaisirs ; je veux leur ôter leur masque , & vous les montrer tels qu'ils sont. Ne vous ai-je pas dit que la philosophie étoit l'art de vivre heureux en vivant vertueusement ? Dites-moi , Mademoiselle , vous courez après le bonheur , n'est-ce pas ? Et bien , si je trouve moyen de vous y conduire par le chemin le plus court & le plus aisé , seriez-vous satisfaite ?

Lady Lucie.

Hélas ! oui , ma Bonne ; je ne demande que cela.

Madem. Bonne.

Fiez-vous à ma parole , je vous rendrai heureuse. Je veux même faire plus. Je n'exige point que vous me croyiez sans preuve. Je m'offre à vous faire comprendre qu'il n'y a point d'autre chemin pour aller au bonheur , que celui dans lequel je prétends vous faire entrer.

Lady Louise.

Je suis bien curieuse de cette preuve ; car je vous avoue que j'ai un furieux penchant à être heureuse.

Madem. Bonne.

C'est le penchant de tous les hommes , ma chere ; nous sommes faites pour le bonheur , nous le cherchons tout le tems de notre vie , & nous ne nous avisons jamais

de demander où il loge. Nous l'examinerons la première matinée où nous nous assemblerons pour parler de philosophie, à présent nous dirons un petit mot de géographie avant de nous quitter.

Lady Sensée.

Nous en sommes, je crois, aux provinces qu'on trouve à l'ouest de la France. Nous avons parlé de la Bretagne, elle a au sud le Poitou.

La capitale de cette province est Poitiers sur la rivière du Clain. C'est une très-grande ville, mais mal bâtie. On trouve encore dans cette province la ville de Chatelleraud où l'on fait de fort beaux couteaux & de faux diamans. Outre la rivière du Clain, la Vienne, la Serve & la Charante passent aussi dans cette province. Elle avoit autrefois le titre de comté. *Eléonor* de Guyenne l'apporta en mariage à *Henri II*, roi d'Angleterre.

V. DIALOGUE.

*Leçon du matin.**Lady Louise.*

JE vous assure, ma Bonne, que je n'ai point dormi de toute la nuit; j'ai réfléchi sur tout ce que vous nous avez dit la dernière fois, sur-tout sur ces paroles: tout le monde cherche le bonheur; on passe sa vie dans cette recherche, & on meurt souvent sans s'être informée de l'endroit où il loge. J'ai dix-sept ans; depuis que je suis au monde je cherche à être heureuse, j'ai couru à droit à gauche pour la devenir, j'ai cru l'être, & ce n'est que depuis quelques jours que je m'apperois que je ne la suis pas.

Madem. Bonne.

Courage, ma chere; quand on commence à réfléchir, on n'est pas loin de trouver ce que l'on cherche. Je vous ai dit la dernière fois que tous les hommes étoient faits pour être heureux; mais je vous l'ai dit sans preuve, & vous savez que nous sommes convenues que vous ne deviez jamais me croire, ni moi ni personne sur notre parole.

Y a-t-il quelqu'une de vous qui puisse me trouver cette preuve que je demande ?

Lady Spirituelle.

C'est que Dieu étant infiniment bon , il ne peut nous avoir créées que pour nous rendre heureuses.

Madem. Bonne.

Voilà une excellente preuve , ma chere. La comprenez-vous bien , Lady Mary ?

Lady Mary.

Oui , ma Bonne. Par exemple , je fais que vous êtes la meilleure personne du monde , & que vous m'aimez ; ainsi je croirai toujours que vous ferez tout votre possible pour me faire du bien ; si vous ne le faisiez pas , je dirois que vous cesseriez d'être bonne. Or le bon Dieu qui est meilleur que vous , ne peut pas avoir eu l'intention de me rendre malheureuse ; il ne seroit plus bon , s'il avoit eu cette intention.

Madem. Bonne.

A merveille , ma chere ; mais je suis une pauvre ignorante ; & il pourroit fort bien arriver que je vous fisse du mal , en souhaitant de vous faire du bien.

Miss Molly.

Cela ne peut pas arriver au bon Dieu , ma Bonne ; car vous savez bien qu'il connoît tout , & qu'il ne peut se tromper ; ainsi puisqu'il est si bon & si sage , il nous

à faites pour être heureuses du meilleur bonheur qu'on puisse imaginer.

Madem. Bonne.

Il n'y a rien à redire à cela, ma chère; mais supposons que je connusse tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuses, peut-être ne fera-t-il pas en mon pouvoir de vous le donner.

Lady Charlotte.

Cela ne peut pas arriver par rapport à Dieu, ma Bonne; il est tout-puissant, & peut nous donner tout ce qui est de mieux.

Madem. Bonne.

Vous parlez comme des docteurs, mes enfans; je vais reprendre votre raisonnement. Nous savons qu'il y a un Dieu qui est infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant. Ainsi nous devons être sûres qu'il a été en son pouvoir de nous donner les moyens nécessaires pour parvenir au bonheur pour lequel il nous a créées, parce qu'il est bon. Voici encore une autre preuve que nous sommes faites pour le bonheur; c'est que Dieu nous a donné un desir infini d'être heureuses, & qu'il est trop sage pour avoir rien mis d'inutile en nous; il est assez puissant pour nous donner les moyens de satisfaire à tous nos besoins, & trop bon pour nous avoir donné un desir auquel nous ne pourrions pas satisfaire.

Que diriez-vous, Lady *Sensée*, si Dieu en vous donnant le besoin de manger, ne vous eût pas donné une bouche ou quelque autre chose de pareil pour satisfaire à ce besoin ?

Lady Sensée.

Je dirois, ou que Dieu m'auroit donné le besoin de manger pour me tourmenter, ce qui seroit contraire à sa bonté, ou qu'il me l'a donné par hasard & sans y songer, ce qui seroit contraire à sa sagesse, ou qu'après m'avoir donné ce besoin de manger, il n'auroit pas eu le pouvoir de me donner tout ce qui seroit nécessaire pour le satisfaire, ce qui seroit contraire à sa toute-puissance.

Lady Louise.

J'admire comment cette vérité, l'homme est fait pour le bonheur, est attachée avec la vérité d'un Dieu, de manière qu'on ne pourroit détruire l'une sans l'autre.

Madem. Bonne.

C'est que cette première vérité est la conséquence de l'autre. Or toutes les fois qu'une vérité, un principe est absolument vrai, sa conséquence est aussi absolument vraie, & on ne peut toucher à l'une sans détruire l'autre.

Lady Spirituelle.

Je n'entends pas bien ce que veulent dire ces mots, *conséquence, principe.*

Madem. Bonne.

Il faut vous les expliquer. N'est-il pas vrai que, pour vivre, vous avez besoin de respirer l'air? Croyez-vous que cela soit bien sûr?

Lady Spirituelle.

Affurément, je ne puis pas vivre sans air; c'est une chose extrêmement sûre.

Madem. Bonne.

C'est donc une vérité, un principe. Si je vous disois à présent: je vais vous boucher exactement la bouche & le nez par lesquels vous respirez, & demain matin je les déboucherai, que me représenteriez-vous?

Lady Spirituelle.

Je vous représenterois que si j'avois la bouche & le nez bouchés seulement un quart-d'heure, il faudroit que je meure.

Madem. Bonne.

Pourquoi cela?

Lady Spirituelle.

Vous me dites ce pourquoi sans raison, ma Bonne; ne sommes-nous pas convenues que l'air étoit absolument nécessaire à la vie? par conséquent si je manquois d'air, il faudroit bien que je meure.

Madem. Bonne.

Et supposez qu'après avoir eu la bouche & le nez bouchés pendant vingt-quatre heu-

res vous fussiez encore en vie , que penseriez - vous ?

Lady Spirituelle.

Je penserois que l'air n'est pas absolument nécessaire à la vie , & que par conséquent je m'étois trompée quand j'avois dit le contraire.

Madem. Bonne.

L'air est absolument nécessaire à la vie , voilà le principe : Donc , je ne puis pas vivre sans air , voilà la conséquence. Vous voyez bien qu'on ne pourroit détruire la conséquence sans détruire absolument le principe.

Je vous disois il y a quelques jours , que je voulois rendre vos esprits géométriques ; c'est en raisonnant toujours ainsi qu'ils le deviennent. Ceci est de la dernière conséquence , mes enfans. Je connois dans la ville de Londres des personnes qui ont beaucoup d'esprit , qui , faute de s'être habituées à cette méthode , déraisonnent pitoyablement. Elles reçoivent un principe , le soutiennent hardiment , & avec la même hardiesse elles soutiennent que la conséquence est fausse.

Lady Lucie.

Et n'avez - vous pas eu la charité de leur prouver comme à nous , que cela étoit impossible & ridicule ?

Madem. Bonne.

Non , ma chere , c'étoit des personnes

à qui je devois du respect ; que je n'étois point chargée d'enseigner , & qui n'auroient point trouvé bon que je les reprisse.

Lady Charlotte.

Est-ce qu'il y a dans le monde des personnes assez sottes , pour être fâchées qu'on leur fasse connoître la vérité ?

Miss Belotte.

Oui , Madame ; je suis une de ces sottes-là. Quand j'ai mis une chose dans la tête , je suis au désespoir qu'on ne me fasse voir que je me suis trompée.

Madem. Bonne.

Je vous avoue , ma chere , qu'en mille ans je ne me serois point doutée de cela ; car vous avez beaucoup d'esprit : savez-vous bien à quoi vous serviroit cet esprit , si vous ne vous corrigiez pas ? A déraisonner plus fort qu'une autre , & ainsi vous perdriez tout l'avantage de votre esprit , & on vous prendroit vraiment pour une sotte.

Miss Belotte.

Je me corrigerai , ma Bonne : ce n'est pas que je craigne de passer pour une sotte dans l'esprit des autres ; car je ne m'embarrasse guere de ce qu'on pense de moi , à moins que ce ne soit des personnes que j'aime. Pour les autres je me moque de leur raisonnement à mon égard.

Madem. Bonne.

Ecoutez, ma chere; voilà une disposition qui peut produire les plus mauvais & les meilleurs effets du monde; nous en parlerons une autre fois, il ne faut pas interrompre trop notre leçon.

Nous avons dit, nous avons prouvé que l'homme étoit fait pour être heureux; voyons présentement ce que c'est que le bonheur, & où il faut le chercher pour le trouver sûrement.

Lady Sensée.

Si vous vouliez me permettre de dire à ces dames l'histoire que nous avons lue l'autre jour dans les petites lettres, il me semble qu'elle viendrait ici bien à propos.

Madem. Bonne.

Je le veux bien, ma chere; mais peut-être ces Dames l'ont-elles lue aussi; ces lettres ont été fort connues à Londres.

Lady Sensée.

J'en ai parlé à beaucoup de personnes qui ne les connoissent pas. Si ces Dames les ont lues, elles me le diront & je ne continuerai pas.

Histoire de la Marquise D....

Il y avoit une Dame de qualité, qui étoit fort riche. Elle avoit un fort bon caractère naturellement; mais elle l'avoit gâté par

un défaut: elle étoit scrupuleuse, c'est-à-dire, qu'elle croyoit toujours qu'il y avoit du péché dans les choses les plus innocentes: elle faisoit tourner la tête à tous ses domestiques. Les divertissemens les plus simples, étoient des crimes; on n'osoit ni rire ni chanter en sa présence. Elle n'avoit qu'une fille unique, nommée *Marianne*, qu'elle aimoit beaucoup, & elle la tourmentoit à mesure qu'elle l'aimoit. La pauvre enfant étoit obligée de cacher perpétuellement ses goûts; car sa mere se croyoit obligée en conscience de la contrarier depuis le matin jusqu'au soir. Elle ne lui permettoit aucun amusement, & *Marianne*, pour se désennuyer, s'amusoit à les souhaiter avec fureur. Lorsqu'elle eut quinze ans, sa mere lui déclara qu'elle alloit la marier à un homme fort riche: il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas jeune; mais c'est un homme d'une piété éminente; à votre âge on a besoin d'un guide plutôt que d'un mari, & le marquis auquel je vous ai promise vivant dans la retraite, aura tout le tems de vous prémunir contre les dangers du grand monde. *Marianne*, accoutumée à obéir sans réplique, fit une profonde révérence, & le lendemain on lui présenta son époux, qui, à la vérité, n'avoit que soixante ans, mais qui avoit plus de gouttes, de rhumes & de mauvaise humeur, que s'il eût eu cent ans pas-

sés. A peine eut-elle épousé ce beau mari, qu'il la conduisit au fond d'une province, & l'enferma avec lui dans un triste château qui devoit avoir été bâti du tems de *Clovis*, tant il étoit antique. Tous les amusemens de la marquise, dans ce charmant séjour, se bornoient à être la garde de son mari, à écouter les longs discours qu'il lui faisoit sur la corruption du siècle, & qui n'étoient interrompus que par des accès de toux, qui duroient trois heures. *Marianne* perdit sa mere la premiere année de son mariage, & cette mere lui laissa de grands biens : son mari lui avoit donné tous les siens par son contrat de mariage : ainsi elle devoit être un jour prodigieusement riche. Ce jour arriva lorsqu'elle n'avoit que dix-huit ans ; & notre marquise passa l'année de son veuvage à imaginer ce qu'elle pourroit faire pour réparer tout le tems perdu. Elle avoit senti le besoin d'être heureuse avec beaucoup plus de vivacité que le reste des hommes, & elle vint à Paris dans la résolution de chercher le bonheur qu'elle mouroit d'envie de rencontrer ; mais elle fit une grande faute, parce qu'elle n'avoit pas une *Bonne* pour la conduire : c'est qu'elle ne pensa pas à demander ce que c'étoit que le bonheur, & où il falloit le chercher. Elle voyoit que tous ceux qu'elle connoissoit vouloient être heureux,

reux, & que pour le devenir ils se livroient au jeu, aux spectacles, aux grandes compagnies, aux festins. Elle crut bonnement que le bonheur consistoit en toutes ces choses, puisque tant de gens d'esprit le cherchoient là. Elle se livra de bon cœur à suivre leur exemple. Les premiers jours, elle ne se sentoît pas d'aise, elle dévorait les plaisirs avec fureur. Au bout de quelque tems, elle s'y accoutuma, & ils commencerent à l'ennuyer. Le bal lui paroissoit un amusement puérile, qui n'étoit propre qu'à détruire la santé, aussi bien que les festins. Les conversations étoient sottes, ou malhonnêtes, ou médisantes. Le jeu, selon elle, étoit une fureur contraire à l'humanité, puisqu'on ne pouvoit s'y réjouir que des pertes des autres. Est-ce donc là le bonheur que j'ai tant souhaité, disoit-elle! mon cœur est-il content? Non sans doute: il est fatigué de tout ceci; il en fera bientôt tout-à-fait dégoûté. La marquise avoit deviné; les plaisirs lui devinrent insupportables, parce qu'ils ne lui donnoient pas le bonheur après lequel elle couroit. Un jour qu'elle étoit dans une assemblée où elle s'ennuyoit beaucoup, elle vit entrer un cavalier extrêmement aimable. Le cœur lui battoit sans savoir pourquoi, lorsqu'elle vit ce cavalier; elle demanda avec em-

pressément à la maîtresse de la maison , qui il étoit. Cette Dame lui apprit que c'étoit un cadet d'une grande maison , qui , n'ayant pas de fortune , s'étoit fait chevalier de Malthe , où il devoit aller bientôt pour faire ses vœux. Ce seroit bien dommage , dit la marquise en elle-même , la fortune est bien aveugle d'avoir maltraité un homme si aimable. *Marianne* n'avoit pas la plus petite idée de l'amour , & elle crut que ce n'étoit qu'une compassion généreuse qui l'intéressoit pour lui. Le chevalier de son côté avoit été frappé à la vue de la marquise. On joua , & il fit si bien qu'il fut de sa partie : il étoit trop occupé de ses charmes , pour faire attention à son jeu ; il fit les plus grandes fautes , perdit tout ce qu'il joua. Il montra tant d'indifférence pour sa perte , que la marquise en conçut bonne opinion de son caractère ; car on dit que c'est au jeu qu'on connoît les hommes : d'ailleurs elle s'apperçut fort bien que c'étoit elle qui causoit ses distractions , & elle en sentoît un plaisir qu'elle ne savoit à quoi attribuer. Lorsqu'elle fut retirée chez elle , & qu'elle examina son cœur , elle s'apperçut qu'il étoit tout changé ; l'idée du chevalier en avoit banni l'ennui , & il n'étoit agité que du desir de le revoir. Ne seroit-ce pas que je l'aimerois , dit-elle ? Je crois que oui , & je suis fort trompée , ou je lui

ai inspiré les mêmes sentimens pour moi , que ceux que je sens pour lui.

La marquise ne fut pas long-tems dans l'incertitude ; le chevalier lui avoit demandé la permission de la voir , il se présenta chez elle aussi-tôt que la bienséance le lui permit , & quoiqu'il n'osât lui dire qu'il l'aimoit , il le lui montra si bien qu'elle en fut assurée. Cette découverte donna beaucoup de joie à la marquise ; le chevalier étoit un homme de grande qualité , & comme elle avoit assez de bien pour elle & pour lui , elle se faisoit un plaisir délicat de faire sa fortune. Cependant quoiqu'elle sentit qu'elle l'aimoit beaucoup , elle résolut de ne rien précipiter : on se marie pour toute sa vie , disoit-elle ; ainsi il est de la dernière conséquence de bien connoître la personne qu'on épouse. Le chevalier est aimable , mais cela ne suffit pas : il a peut-être des défauts dans le caractère ; il faut me donner le tems de l'examiner. Elle exécuta cette sage résolution , & pendant six mois elle vit tous les jours son amant , sans pouvoir lui découvrir un seul défaut : ce fut alors qu'elle crut avoir trouvé le bonheur ; elle avoit déclaré au chevalier qu'elle étoit résolue de l'épouser ; les transports de joie avec lesquels il reçut l'assurance d'un tel bonheur , lui prouverent qu'il l'aimoit passionnément , & la marquise ne pouvoit se persuader

qu'il pût jamais manquer quelque chose à sa félicité lorsqu'elle seroit l'épouse d'un homme si parfait. Elle avoit pris la résolution de ne l'épouser qu'après l'avoir examiné une année entière, & jamais elle ne voulut entendre parler de se marier plutôt. Il y avoit déjà neuf mois de passés, lorsqu'elle crut apercevoir quelque refroidissement dans le cœur de son amant : il lui disoit pourtant les mêmes choses que dans le commencement de sa passion ; mais ce n'étoit plus avec le même feu. Alors la pauvre marquise éprouva les tourmens de la jalousie, de la délicatesse. Est-ce donc là le bonheur, se demandoit-elle quelquefois ? que deviendrois-je, si le chevalier cessoit de m'aimer, & pourrai-je être heureuse tant que j'aurai cette crainte ? Elle confia ses inquiétudes à une Dame de ses amies, & elle lui fit part du projet qu'elle avoit formé pour éclaircir ses doutes.

Elle feignit que des affaires indispensables l'obligeoient à faire un voyage à Lyon, & promit au chevalier de l'épouser lorsqu'elle seroit de retour. Il parut si inconsolable lorsqu'il la quitta, qu'elle se reprocha les soupçons qu'elle avoit eu de sa constance, & fut sur le point de les lui avouer : son amie l'en empêcha ; elle se détermina par ses conseils à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'elle vou-

loit faire. La marquise avoit une femme de chambre qui avoit de l'esprit, & qui lui étoit affectionnée; elle l'envoya à Lyon & lui commanda de faire réponse aux lettres du chevalier qui pouvoit être aisément trompé, parce qu'il n'avoit jamais vu l'écriture de sa maîtresse. Ensuite elle fut s'enfermer chez son amie, qui obligea son domestique de veiller sur toutes les démarches du chevalier: c'étoit dans le commencement du carnaval, & ces Dames pensoient que le chevalier iroit au bal de l'opéra qu'il aimoit beaucoup. Elles ne se tromperent pas, & se masquerent toutes deux en grifettes, c'est-à-dire, en femmes du commun. Comme le masque déguise le son de la voix, & que d'ailleurs le chevalier avoit reçu de Lyon une lettre de la marquise, il n'eut garde de la reconnoître: elle commença avec lui une conversation fort animée, il fut charmé de son esprit. Il la pria de se trouver au premier bal dans le même déguisement, & elle le lui promit pour tout le reste du carnaval. Dès le troisième bal, il lui fit une déclaration d'amour & la conjura de se démasquer. Elle refusa de le faire, dans la crainte que son peu de beauté ne détruisît les sentimens qu'elle lui avoit inspirés; d'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne veux plus vous revoir, vous me jurez que vous m'adorez & vous êtes prêt d'en épouser une

autre. Madame, lui répondit le chevalier, je ne veux pas vous tromper. Ce mariage fait ma fortune qui est dans une telle situation que je ne puis vous l'offrir ; souffrez donc que je l'acheve, & soyez persuadée que cette fortune ne me touchera, qu'autant que je pourrai la partager avec vous. Ecoutez, lui dit la marquise : je suis plus tendre qu'intéressée ; qui me répondra que vous ne deviendrez pas amoureux de votre épouse ? on la dit fort aimable. Le danger en est passé, lui dit le chevalier ; je veux bien vous avouer que j'ai été fort amoureux de celle que j'épouse, mais il y a long-tems que cet amour est fini, & que je n'ai plus pour elle que de la reconnoissance. Je ne manquerai jamais aux égards qu'un galant homme doit à son épouse, c'est, à ce que je crois, tout ce qu'elle aura droit d'exiger. La marquise eut toutes les peines du monde à se contenir : elle avoit reçu ce même jour une lettre de son perfide, dans laquelle il lui juroit un amour éternel. La connoissance de sa trahison la guérit radicalement de la passion qu'il lui avoit inspirée ; & il ne lui resta plus qu'un grand desir de se venger & de le confondre. Pour y parvenir, elle feignit de céder aux instances qu'il lui faisoit de se démasquer, & elle lui promit de le faire, s'il vouloit la reconduire ; il y consentit & monta

avec elle dans le carrosse de son amie qui les accompagna. Le chevalier parut surpris de la magnificence des appartemens qu'on lui fit traverser; car il avoit pris ces deux femmes pour des aventurieres, & comme les hommes sont toujours portés à se flatter, il crut qu'il avoit eu le bonheur de plaire à une femme de qualité, & redoubla ses prieres pour la presser d'ôter son masque. Un coup de foudre l'auroit moins étonné que l'apparition de la marquise; il resta immobile. Les éclats de rire qu'elle fit, lui firent comprendre qu'elle n'avoit plus d'amour, puisqu'elle n'avoit point de colere, & sans avoir la hardiesse de dire un seul mot, il fit une profonde révérence, & se retira la rage dans le cœur.

Voilà donc la marquise rendue à elle-même, & par conséquent convaincue que le bonheur ne pouvoit se trouver nulle part, puisqu'elle ne l'avoit point rencontré malgré ses recherches. Elle passa plusieurs mois dans un ennui insupportable, parce qu'elle n'avoit rien mis dans son cœur à la place de cette passion tumultueuse qui l'avoit occupé, remué, secoué. Un jour qu'elle alloit à l'église, elle vit à la porte une vieille femme qui avoit deux enfans, & qui demandoit l'aumône: la beauté de ces enfans frappa la marquise; elle demanda à cette femme s'ils étoient à elle? Non, Madame, lui répondit-elle; ils étoient

nés pour être mes maîtres. Cette réponse excita la curiosité de la marquise, qui, ayant donné son adresse à cette femme, la pria de venir chez elle l'après-dîner, & de lui apporter ces beaux enfans. Lorsqu'elle fut arrivée, la marquise la pria de lui expliquer ce qu'elle lui avoit dit le matin, & cette femme lui parla en ces termes :

Il y a trente ans que j'entrai au service d'un honnête homme, & après sa mort, je restai chez son fils, qui est le pere de ces deux enfans ; mon maître sans être riche étoit à son aise ; un malheureux procès qu'il a perdu l'a ruiné absolument il y a six mois : il me devoit presque tous mes gages qu'il n'étoit pas en état de me payer ; il me demanda pardon en pleurant, de l'injustice qu'il étoit forcé de me faire, & m'exhorta à chercher une condition, en me promettant de me payer, si cela étoit jamais en son pouvoir. Je vous avoue, continua cette femme, que je n'eus pas le courage d'abandonner mes maîtres dans une situation si triste ; je leur donnai de grand cœur ce qu'ils me devoient, & je m'offris à rester pour aider à sa femme à blanchir du linge ; nous avons subsisté quelque tems de notre travail avec beaucoup de difficulté, parce que mon pauvre maître étoit devenu paralytique, & qu'il falloit qu'une de nous deux lui ser-

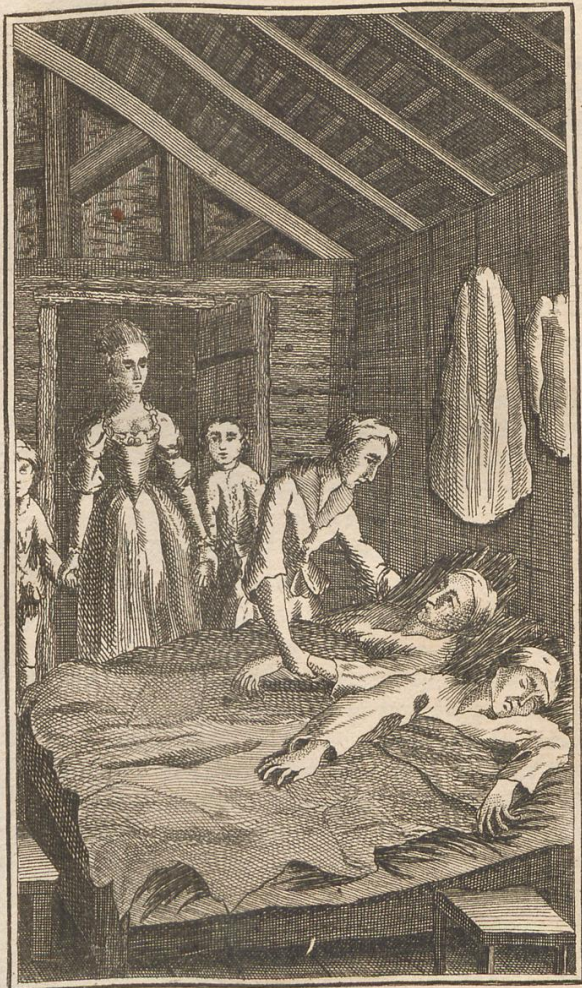
vit de garde. Il y a quatre jours que ma maîtresse, accablée de fatigue, est tombée malade ; & ne sachant comment m'y prendre pour les empêcher de mourir de faim, je me suis déterminée à demander l'aumône pour eux : la Providence a béni mes intentions, je me vois en état chaque jour de leur procurer le nécessaire, & j'espère les voir en santé dans peu de jours, car ils sont déjà beaucoup mieux.

Pendant ce récit que cette digne femme n'avoit pu faire sans répandre des larmes, celles de la marquise avoient coulé avec abondance : que je vous plains, lui dit-elle, quand elle eut fini de parler ! avec un cœur si excellent & si noble, vous ne méritiez pas d'être si malheureuse. En vérité, reprit cette femme, je ne suis pas malheureuse, & tant qu'il plaira au bon Dieu de me donner le moyen de secourir mes maîtres & de nourrir ces pauvres enfans, je me croirai fort heureuse. Y a-t-il un plus grand bonheur dans le monde que de faire du bien & de pratiquer la vertu ?

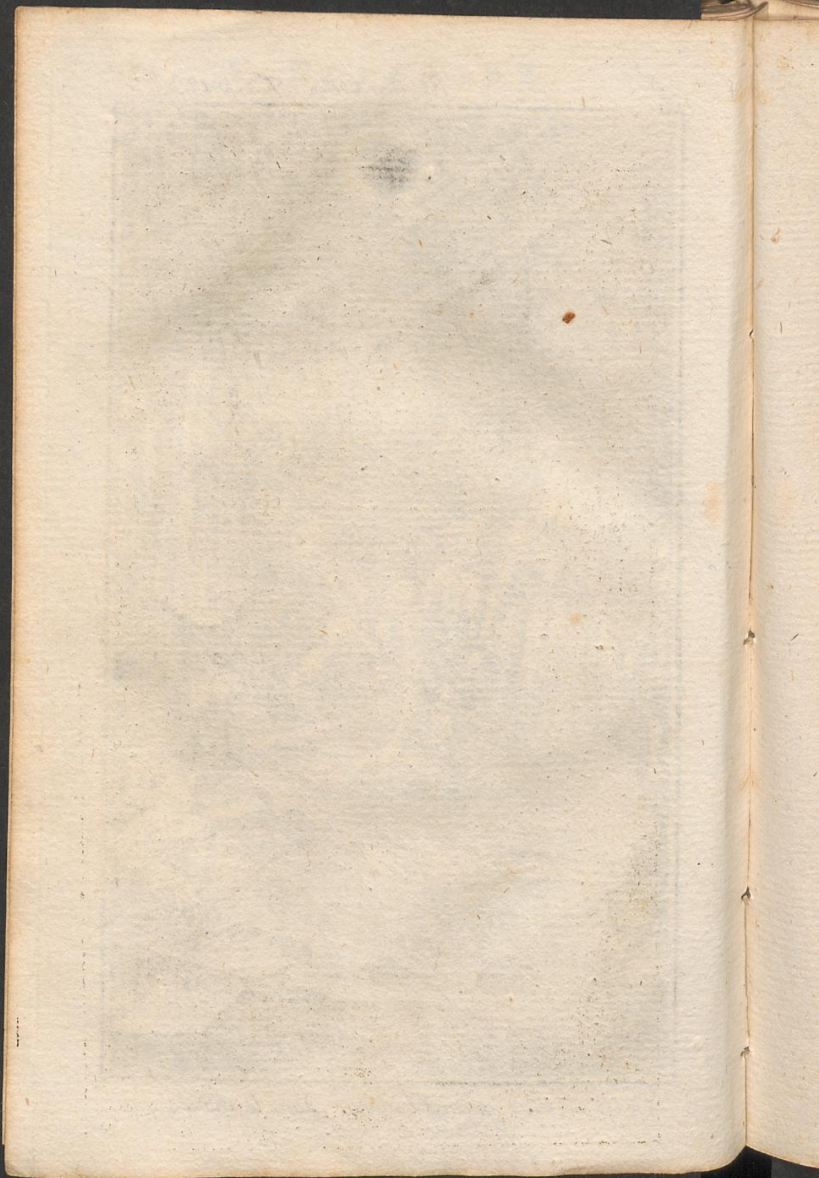
Cette réponse fut un trait de lumière pour la marquise ; cette femme venoit de lui apprendre où elle pourroit enfin trouver le bonheur qu'elle avoit cherché si inutilement. Elle voulut donc essayer de le rencontrer dans cette nouvelle route qui lui étoit of-

ferte. Elle fit monter cette femme & ces enfans dans son carrosse, & se fit conduire au grenier qu'occupoient le pere & la mere : son cœur fut saisi en y entrant ; un peu de paille étoit leur lit, & à peine y avoit-il dans ce grenier assez d'espace pour s'y tenir debout. La marquise ne voulut pas permettre qu'ils y passassent la nuit, & ayant envoyé chercher une litiere, elle les fit transporter dans sa maison & voulut elle-même les coucher & pourvoir aux choses qui leur étoient nécessaires. La reconnoissance de ces bonnes gens étoit plus puissante que leur foiblesse ; ils demandoient perpétuellement au Seigneur, qu'il daignât la récompenser de sa charité.

Il étoit plus de minuit, lorsque la marquise se retira dans son appartement à demi-morte de la fatigue qu'elle s'étoit donnée, & qu'elle n'avoit pas senti jusques-là. Elle se jeta dans son fauteuil, & jetant les yeux sur elle-même, elle se trouva dans une situation si douce, si tranquille, qu'elle n'en avoit jamais éprouvé une semblable ; il lui sembloit que le bonheur de toutes ces personnes qu'elle venoit de rendre heureuses, étoit le sien. Tous les plaisirs dont elle avoit joui jusqu'alors, avoient été mêlés de troubles, d'amertumes, de craintes, & quelquefois de remords ; rien de pareil dans ce qu'elle



*Y a-t'il un plus grand bonheur dans le monde que
de faire du bien ?*



éprouvoit alors. Sa satisfaction étoit pure & sans mélange ; elle augmenta par l'heureux succès de ses soins envers les infortunés qu'elle avoit secourus. Leur santé se rétablit aussi bien que leur fortune dans un emploi honnête qu'elle leur procura. Elle s'étoit trop bien trouvée de cet essai , pour s'en tenir là ; elle multiplia ses bonnes - œuvres ; bientôt ses grandes richesses lui parurent médiocres , eu égard à la nouvelle passion qu'elle avoit conçue. Pour s'y livrer davantage , elle retrancha tout l'argent qu'elle donnoit au faste , c'est-à-dire , qu'elle se priva de ses diamans , de son équipage ; qu'elle renonça au jeu , au spectacle , & ne s'accorda plus que les dépenses purement nécessaires. Jusques-là , le desir d'être heureuse avoit été son unique motif ; sa charité n'avoit point eu Dieu pour motif , & voici ce qui en arriva. Tous ceux qu'elle assista ne furent pas reconnoissans ; leur ingratitude blessa son cœur , & comme elle se trouva désagréablement trompée , elle craignit de n'avoir pas trouvé le bonheur réel. Elle lui avoit pourtant tout sacrifié , & s'étoit détachée de tout ; son cœur vuide étoit donc débarrassé de tous les obstacles à la grande piété ; il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour y parvenir , & ce pas consistoit à faire tout ce qu'elle faisoit alors en vue de Dieu. Elle le comprit enfin , &

ce fut alors qu'elle jouit d'un bonheur inaltérable qui dura autant que sa vie, & qui l'accompagna au delà du tombeau.

Lady Lucie.

Nous avons bien de l'obligation à Lady *Sensée* ; voilà une des plus belles histoires que j'aye jamais entendue. Je suis bien résolue de devenir heureuse, puisqu'il me paroît à présent en quoi consiste le bonheur.

Lady Louise.

Comment, ma chère, vous voudriez, comme cette marquise, n'avoir ni diamans ni équipage, & renoncer absolument à tout pour faire du bien ?

Lady Lucie.

Eh ! mais, Madame, je veux être heureuse ; suis-je blâmable de souhaiter de l'être tout autant que je le pourrai ?

Lady Louise.

Ma Bonne, n'y a-t-il point un autre chemin pour arriver au bonheur ? faut-il absolument imiter cette dame que j'admire sans avoir le courage de renoncer à tout comme elle ?

Lady Charlotte.

Si je dis ce que je pense, je crois qu'elle étoit un peu extravagante. A la bonne heure qu'elle eût donné une partie de son bien aux pauvres ; mais je voudrois qu'elle eût gardé l'autre pour vivre comme une femme

de qualité; cela me paroîtroit plus raisonnable. Vous riez, ma Bonne?

Madem. Bonne.

Oui, ma chere, vous plaidez votre cause avec feu; je ris aussi de Lady Lucie, que je vais contredire: elle a oublié qu'un philosophe ne doit rien croire sans preuve; cependant elle donne une foi aveugle à l'histoire de Lady Sensée. Qui vous a dit, ma chere, que cette histoire n'est pas inventée à plaisir? Qui vous a dit que cette dame ne s'est pas trompée en croyant être heureuse? peut-être n'étoit-elle qu'extravagante, comme le dit Lady Charlotte.

Lady Charlotte.

Ah! que je suis contente! ma Bonne dit que j'ai raison.

Madem. Bonne.

Prenez garde, ma chere: j'ai dit peut-être; je n'ai rien décidé, parce que je veux examiner auparavant. Voyons d'abord ce que c'est qu'un cœur heureux & content?

Lady Mary.

C'est un cœur qui est tout-à-fait bien aise.

Madem. Bonne.

Oui, ma chere; mais que faut-il faire pour que le cœur soit tout-à-fait bien aise? Qu'en pensez-vous, Lady Lucie?

Lady Lucie.

En vérité, ma Bonne, je m'en tiens à

ce que j'ai dit d'abord ; je crois que mon cœur sera parfaitement content, quand j'aurai fait tout le bien qui dépendra de moi.

Madem. Bonne.

Et après cela, vous ne desirerez plus rien ?

Lady Lucie.

Non, ma Bonne ; je le crois du moins.

Madem. Bonne.

Et si dans cette situation on vous disoit : vous pouvez devenir tout-à-l'heure une grande reine, votre cœur ne souhaiteroit-il pas de la devenir ?

Lady Lucie.

Voilà une furieuse tentation, ma Bonne ; car enfin, si j'étois reine, je pourrais faire plus de bien qu'à présent..... Attendez pourtant, si j'eusse dû faire plus de bien dans une autre situation que dans la mienne, le bon Dieu m'y auroit placée ; car je pense qu'il fait toujours tout pour le mieux : cela ne lui eût rien coûté de me faire reine, si j'eusse pu être meilleure sur le trône que dans l'état où je suis ; puisqu'il ne l'a pas fait, il faut croire que cela n'auroit pas été si bien. Allons, ma Bonne, voilà qui est décidé ; je ne voudrais pas être reine, je ne souhaiterai plus rien quand je ferai tout le bien que je pourrai faire dans la situation où Dieu m'a mise.

Madem. Bonne.

Voilà qui est décidé, vous ne voudriez pas

être reine : mais , craignez - vous de la devenir , si cela arrivoit sans que vous vous en mêliez ?

Lady Lucie.

Je ne fais pas trop , ma Bonne ; je crois pourtant que non ; car si je ne m'en mêlois pas , ce seroit Dieu qui s'en mêleroit , & qui auroit sans doute ses raisons pour le faire : ainsi toute réflexion faite , je ne desirerois rien , & je ne craindrois rien.

Madem. Bonne.

Et alors votre cœur seroit absolument heureux & content ; car voilà la vraie définition du bonheur. C'est un état dans lequel on se trouve si bien qu'on ne voudroit pas choisir de le changer contre un autre.

Miss Champêtre.

Si on est si content de son état qu'on ne voudroit pas le changer pour un autre , on craindroit de le perdre ; or vous nous avez dit qu'un cœur heureux ne craint rien.

Madem. Bonne.

Vous avez raison , ma chere ; ma définition ne vaut rien , il faut en donner une autre. Un cœur heureux , est un cœur qui ne souhaite rien , & qui ne craint rien. Nous examinerons une autre fois quelles sont les choses qui peuvent nous conduire à cette situation , il est tems à présent de nous quitter.

VI. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

JE vous ai promis de vous donner aujourd'hui le portrait de la femme forte, il faut vous tenir ma parole. *Lady Sensée* l'a appris par cœur dès l'âge de six ans ; ainsi elle va nous le répéter.

Lady Sensée.

Qui me trouvera une femme forte ? Elle est plus précieuse que les perles. Le cœur de son mari prendra confiance en elle avec raison ; car par ses soins il ne manquera de rien ; elle lui fera du bien tous les jours de sa vie, & elle ne lui fera jamais du mal.

La femme forte prend de la laine & du fil de lin, elle fait tous les ouvrages qu'elle veut avec ses doigts ; elle est comme le navire d'un marchand qui apporte son pain de loin.

La femme forte se leve de grand matin, & même devant le jour, pour préparer les provisions nécessaires à sa maison, & pour distribuer le travail des servantes : le travail-la rend forte, elle ne dédaigne point de prendre le fuseau & la quenouille.

Elle examine un champ & l'achete, & elle plante

plante la vigne du fruit de ses mains ; elle est toujours gaye & contente , parce qu'elle éprouve que ses occupations sont bonnes , & que l'ordre , qui est établi dans sa maison la réjouit. La lampe ne s'éteint point pendant la nuit , parce qu'elle a soin de veiller elle-même à ce que les servantes y mettent de l'huile.

Elle étend sa main pour soulager le pauvre ; elle assiste le malheureux,

Elle ne craint point la neige pour sa famille , car tous ceux qui sont sous sa conduite ont un double vêtement.

Elle se fait des tours de lits & toutes sortes de meubles ; elle s'habille d'écarlate.

Quand son mari est assis à la porte de la ville avec les anciens , tout le monde lui fait honneur à cause de sa femme , tous conviennent qu'il est heureux.

Elle fait du linge & le vend ; elle fait des ceintures qu'elle donne aux marchands. La force & l'honneur composent sa ceinture , & elle ne craint point la mort. Elle n'ouvre jamais la bouche qu'avec sagesse , la charité & la douceur sont sur ses levres : elle ne mange pas le pain de paresse.

Ses enfans la nomment bienheureuse , & bénissent le bonheur qu'ils ont eu de naître d'une telle mere. Son mari lui dit aussi : plusieurs filles se sont bien comportées , mais tu les surpasses toutes.

La grace trompe , la beauté s'évanouit ; mais la femme qui craint le Seigneur sera louée , même après que sa grace & sa beauté auront disparu. Qu'elle recueille le fruit de ses mains , c'est - à - dire , de ses vertus ; & que ces mêmes actions la louent aux portes , c'est - à - dire , à la fin de sa vie , & au moment où elle doit paroître devant son juge.

Lady Spirituelle.

Quel portrait ! ma Bonne ; on se moqueroit d'une Dame qui feroit toutes ces choses ; par exemple , qui travailleroit , & qui feroit vendre son ouvrage par des marchands.

Madem. Bonne.

Pas tant que vous croyez , ma chere. La Dauphine de France avec ses Dames d'honneur , s'amuse quelquefois à filer de la soie ; on la vend & on donne aux pauvres l'argent qu'on en tire. J'ai connu plusieurs Dames de grande qualité qui travailloient toute l'année pour faire des charités aux pauvres ; j'en ai connu une entr'autres qui étoit belle comme un Ange , & fort délicate de son tempérament ; ses pauvres petits doigts étoient presque écorchés à force de travailler à de grosses toiles. Mais enfin , Mesdames, je suppose que le monde a changé depuis le tems où le Saint Esprit a dicté ces portraits ; c'est - à - dire , que ce n'est plus l'usage que les Dames fassent des ouvrages grossiers : pour cela elles ne doi-

vent pas manger le pain de paresse ; elles doivent en ce tems - ci , comme autrefois , s'occuper du gouvernement de leur maison , & ne pas s'en rapporter à des domestiques. Je connois à Londres des Dames qui vivent dans le grand monde , qui se trouvent même dans les assemblées quand la bienséance l'exige ; cependant elles ressembloient beaucoup à ce portrait , & ne s'embarraissent guere si les fots se moquent d'elles.

Lady Sensée.

Je gage que j'en nommerois bien une. Voulez - vous bien , ma Bonne , que je vous répète ce que j'ai oui dire à cette Dame au sujet d'un bal ?

Madem. Bonne.

Volontiers , ma chere ; mais ne la nommez pas.

Lady Sensée.

On prioit cette Dame d'aller au bal qui se donna pour célébrer la naissance du prince héritier de l'Empire des Russes ; & comme elle refusoit d'y aller , on lui demanda si elle croyoit que ce fût un péché ? Non , reprit cette Dame ; il y a des bals particuliers , qui ne sont que des assemblées d'honnêtes gens , & je crois qu'on peut y aller sans offenser Dieu ; mais on ne va au bal que pour s'y divertir , & je suis sûre que je ne m'y amuserois guere. Pourquoi , lui demanda - t - on ? Si j'al-

lois à ce bal, répondit-elle, je ne pourrois me dispenser d'aller aux autres quand on m'en prieroit, & pendant tout le tems que j'y ferois, au lieu de m'occuper de ce que je verois, je ne penserois qu'à mes affaires qui souffriroient le lendemain du tems qu'il faudroit donner au sommeil. Je trouve ma vie trop courte pour remplir mes devoirs, le soin de m'en acquitter fait mes délices; ne ferois-je pas extravagante de les sacrifier à des occupations frivoles qui me donneroient du dégoût & de l'ennui, & peut-être des remords?

Lady Spirituelle.

Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir du plaisir à renoncer à tout, pour s'ensevelir dans sa maison & s'y occuper du soin de son ménage.

Madem. Bonne.

Osez-vous bien douter du plaisir que l'on trouve à remplir ses devoirs, après ce que le saint Esprit vient de vous dire de la femme forte? Voyons ce qu'il prononce par rapport aux femmes dissipées qu'on regarde pourtant comme de très-honnêtes personnes.

La sagesse délivrera l'homme de bien de la femme qui est affectée & qui fait la belle parleur; elle a oublié l'éducation de sa jeunesse & l'alliance de son Dieu. Sa maison tourne à la mort, & pas un de ceux qui s'attachent à

elle n'en reviennent ni ne reprennent le chemin de la vie.

La femme folle se montre à la fenêtre, pour tâcher de plaire aux jeunes gens; elle se pâre pour leur donner de l'amour; elle aime le bruit, les assemblées & les places publiques. Elle est sotte & vit dans une grande ignorance; on la voit toujours dans les lieux les plus fréquentés de la ville.

Une belle femme qui vit ainsi, est comme une bague d'or au grouin d'une truie. La femme folle est toujours prête à rire, à s'amuser avec les hommes; mais ceux qu'elle amuse n'ont point de sens.

Une femme babillarde est pour son mari comme une montagne pleine de cailloux à un vieillard qui marche nuds pieds. Une femme querelleuse est comme une paire de bœufs qui tirent chacun de leur côté. Celle qui fème le vin & les liqueurs, fera pour son mari un crève cœur. Il n'y a rien de bon à attendre d'une femme qui a perdu la honte, & qui ne se soucie pas de faire parler d'elle: elle doit être regardée comme une truie, une chienne. La femme querelleuse feroit bonne à envoyer contre une armée, car elle feroit fuir tous les hommes qui la composent.

Rassemblez, mes enfans, tous les caractères de la femme folle. Elle est affectée dans son parler, elle a oublié son éducation, elle

se montre à la fenêtre & dans les assemblées ; elle se pâre pour paroître belle & pour plaire, elle est toujours prête à rire ; elle est babillarde, querelleuse ; elle aime le vin & les liqueurs, elle a perdu la honte, & dit : je ne m'embarasse pas de ce que le monde dit de moi. Choisissez maintenant, Mesdames, à laquelle de ces deux femmes vous voulez ressembler, & souvenez-vous, s'il vous plaît, que ce n'est pas moi qui ai fait ces portraits.

Lady Louise.

En vérité cela fait trembler ; je me suis reconnue à quelques traits de la femme folle, & point du tout à ceux de la femme forte.

Madem. Bonne.

Il faut apprendre ces deux portraits par cœur, mes enfans, & vous demander tous les soirs : à laquelle de ces femmes ai-je ressemblé aujourd'hui ? Commençons présentement nos histoires.

Lady Mary.

Permettez-moi auparavant, ma Bonne, de vous faire une question. Avant d'aller en France vous nous aviez promis de nous expliquer ce que c'est que les métaux, & vous n'avez pas pensé à vous acquitter de votre parole. Il y eut un gentilhomme qui dîna chez nous, il a parlé de végétaux, de métaux, & de beaucoup d'autres choses que je n'entendois pas. Cela m'a donné du chagrin,

car Papa a dit que cet homme avoit raconté de belles choses, & j'ai perdu tout cela.

Madem. Bonne.

Lady *Sensée*, ménagez ma poitrine, & expliquez cela à ces Dames.

Lady Sensée.

Je crois que l'on partage tout ce qui est sur la terre & sous la terre, en trois classes ou trois familles, qu'on nomme les animaux, les végétaux & les minéraux.

Lady Spirituelle.

Et les hommes, est-ce qu'on les compte pour rien ?

Madem. Bonne.

Ils sont dans la classe des animaux avec tout ce qui respire : l'homme, quant à son corps, n'est qu'un animal comme la puce, la mouche, & une grande quantité d'animaux beaucoup plus grands & plus petits que lui. Or les animaux ont la vie & le mouvement.

Lady Violente.

Vos leçons commencent à ne me plus tant ennuyer, ma Bonne ; j'aime à la folie tout ce qui regarde la physique : dites-moi donc, s'il vous plaît, ce que l'on appelle la famille des végétaux ?

Madem. Bonne.

Allons, Madame, courage ; je gagnerai ma gageure. Je vais répondre à votre question. Les végétaux sont toutes les choses qui

ont la vie, & qui n'ont point de mouvement local.

Lady Violente.

Voilà qui est singulier. J'avois toujours cru que tout ce qui avoit la vie, avoit le mouvement.

Madem. Bonne.

Les arbres, les plantes, les racines & les fleurs ont la vie, & n'ont point de mouvement local; c'est-à-dire, ils ne changent pas de place de leur propre mouvement. Les minéraux qui sont dans la troisième famille, n'ont ni la vie ni le mouvement local, comme l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le mercure, l'étain, &c.

Miss Sophie.

Je connois tous ces métaux, excepté le mercure.

Madem. Bonne.

J'en ai justement une petite bouteille dans ma poche; c'est un minéral qui vous ressemble, ma chère; il remue toujours, il ne peut se tenir en place.

Lady Mary.

Pour cela on le nomme vif argent: ah! ma Bonne, que cela est lourd.

Madem. Bonne.

Je vais le répandre sur la table à thé, qui a des rebords; car sans cela, il s'enfueroit.

Lady Charlotte.

Comme cela remue ! Et à quoi cela sert-il ,
ma Bonne ?

Madem. Bonne.

A mille choses , mes enfans. On s'en sert
pour la médecine , on en met derriere les gla-
ces ; les écoliers en font des malices , on en
met dans les baromètres , &c.

Lady Mary.

Je ne vois pas de vif argent ou de mercure
à ce miroir , où est-il ? Comment fait-on
pour l'empêcher de s'enfuir ?

Madem. Bonne.

Il est derriere le miroir , & c'est lui qui ar-
rête votre vue , qui , sans cela , passeroit tout
au travers ; & on l'arrête , on le fixe par une
feuille d'étain qui est fort mince.

Miss Belotte.

Vous nous avez dit qu'on se servoit du vif
argent pour faire des malices ; comment cela ,
ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Si on en jetoit , par exemple , dans un
pot où l'on auroit mis cuire des pois , cela
les feroit sauter hors du pot , les uns après
les autres ; mais c'est assez parlé du vif ar-
gent , revenons aux animaux. Il y en a de
différentes especes : les raisonnables , & ce
sont les hommes : les volatiles , & ce sont
tous les oiseaux qui vivent dans l'air : les ter-

restres , & ce sont ceux qui vivent sur la terre ou dans la terre : les aquatiques , ce sont ceux qui vivent dans l'eau ; & enfin les amphibies. Ces derniers vivent dans l'air , sur la terre & dans l'eau , comme les canards , les cygnes & quantité d'autres.

Lady Tempête.

J'ai souvent entendu dire , en parlant des personnes qui n'ont point un caractère décidé : c'est un amphibie , qui n'est ni chair ni poisson ; je ne pouvois pas concevoir ce que cela vouloit dire , je l'entends à présent.

Miss Belotte.

Je suis bien fâchée de ne vous avoir pas connue plutôt , Mademoiselle ; je sens que je suis d'une telle ignorance que j'en suis toute honteuse. Je veux réparer le tems perdu , & m'instruire de mille choses toutes simples que je n'entends pas.

Madem. Bonne.

Outre qu'il est honteux d'être ignorantes , comme vous le dites fort bien , il y a encore une grande raison qui doit vous faire chercher à être instruites. Vous serez toutes mariées , Mesdames , & vous épouserez des hommes qui auront beaucoup étudié , voyagé , & qui devront être savans. Si vous ne savez parler que de vos coëffures , & que vous ayez un mari qui ait profité de son éducation , il s'ennuyera avec vous , il cherchera d'autre

compagnie , parce qu'il ne connoîtra rien à votre conversation ; au lieu que si vous êtes instruites , vous lui ferez aimer sa maison , & il sera charmé de s'entretenir avec vous. A présent *Lady Charlotte* , dites - nous votre histoire.

Lady Charlotte.

Achab , voulant faire la guerre , consulta ses faux prophetes qui lui prédirent la victoire. Or le roi de Juda , qui étoit un prince qui craignoit Dieu , avoit mené des troupes à *Achab*. Ce prince , qui se nommoit *Josaphat* , dit au roi d'Israël : n'y a - t - il point quelque prophete du Seigneur ? *Achab* lui répondit : il y en a un nommé *Michée* ; mais il ne me prédit jamais que du malheur. Envoyez - le chercher , je vous prie , lui dit *Josaphat*. Ceux qui furent chercher *Michée* , lui dirent : vous voyez que tous les prophetes ont prédit la victoire au roi , n'allez pas lui dire autre chose. *Michée* répondit : je ne m'embarrasse point de ce que les autres ont dit ; pour moi je dirai les paroles que le Seigneur me mettra dans la bouche. *Michée* dit donc à *Achab* : tu seras tué dans cette bataille. Je vous l'avois bien dit , répondit *Achab* , qu'il ne me prédiroit que du mal : c'est pourquoi j'ordonne qu'on le mette en prison , & quand je serai revenu victorieux , je le ferai mourir. J'y consens de bon cœur , dit *Michée* ; si tu reviens

dis que je suis un imposteur. *Achab* fut tué dans cette bataille, & comme on lavoit son corps, les chiens lécherent son sang. Son fils, qui regna en sa place, ne fut pas meilleur que lui. Etant tombé malade, il envoya un de ses serviteurs consulter les faux Dieux. *Elie* l'arrêta, & lui dit : n'y a-t-il point de Dieu en Israël, que votre maître envoie consulter les idoles ? Dites-lui de la part de Dieu que pour punir ce péché, il ne relevera jamais du lit sur lequel il est couché. Le roi, ayant appris que c'étoit *Elie* qui lui annonçoit la mort, envoya un de ses capitaines avec cinquante hommes pour le prendre ; mais le feu du Ciel étant descendu sur eux les brûla. La même chose arriva à une seconde troupe qui avoit été envoyée contre *Elie*, ce qui n'empêcha pas ce prince impie & endurci d'en envoyer une troisième. Ces derniers étoient d'honnêtes gens, & leur capitaine se prosterna aux pieds d'*Elie*, au lieu de le menacer, & il ne leur arriva aucun mal.

Alors *Elie* par ordre de Dieu suivit ce capitaine, & étant entré chez le roi, il lui réitéra ses menaces qui s'accomplirent. Ensuite le prophète dit à *Elisée* : je te prie, laisse-moi. *Elisée* lui répondit : vive le Seigneur, je ne vous quitterai point ; car il savoit que Dieu devoit en ce jour enlever son maître. Il y avoit aussi beaucoup de fils de prophètes qui

les suivoient de loin. Ils arriverent au bord du Jourdain, & le prophete ayant frappé les eaux avec son manteau, elles s'ouvrirent en deux parties pour leur donner passage. *Elie* dit à son disciple : que veux-tu que je te laisse en te quittant ? *Elisée* lui répondit : laissez-moi votre double esprit. Tu feras exaucé si tu me vois enlever, dit le prophete. Ils se promenoient en parlant ; mais tout-à-coup Dieu enleva *Elie* dans un char de feu. *Elisée* s'écrioit après lui & disoit : Oh mon Pere ! le chariot, le conducteur d'Israël. Tout-à-coup il ne le vit plus, mais seulement son manteau qui étoit tombé, & qui fut ramassé par *Elisée*.

Madem. Bonne.

Remarquez dans cette histoire, Mesdames, le caractère des rois & des grands. Ils veulent bien quelquefois consulter les prophetes, c'est-à-dire, demander des conseils ; mais si on s'avise de leur répondre autrement qu'ils ne le souhaitent, on devient leur ennemi : aussi ne sont-ils environnés que de lâches flatteurs, & la vérité ne parvient jamais jusqu'à eux. Il faut faire beaucoup d'attention à ceci, mes enfans : quoique vous ne soyez pas nées princesses, vous êtes riches & de grande qualité ; en voilà assez pour vous attirer des flatteurs : & si vous êtes assez malheureuses pour les écouter, vous vous perdrez.

Lady Charlotte.

Il faut que je vous dise, ma Bonne, ce qui m'est arrivé. Notre femme de charge est une flatteuse; elle ne vous a jamais pardonné la pénitence que vous m'avez donnée de servir ma servante: quand elle a su que vous étiez revenue, elle a tenu mille mauvais discours, & les autres domestiques ont suivi son exemple. Elle dit que vous êtes fort ridicule; que Maman a grand tort de vous laisser la liberté de me maltraiter, & que les enfans qui sont sous votre conduite sont très-à plaindre.

Madem. Bonne.

Et que lui avez-vous répondu, ma chère?

Lady Charlotte.

Je lui ai dit qu'elle parloit comme une sotte; que vous étiez douce comme un mouton, & que vous ne nous repreniez jamais que pour notre bien.

Madem. Bonne.

Je vous suis bien obligée, ma chère, d'avoir pris ma défense; mais vous pouviez le faire sans parler durement à cette femme qui n'en fait pas plus long que ce qu'elle dit. Pour vous remercier de la bonne volonté que vous avez eue pour moi dans cette occasion, je vous condamne à demander excuse à cette femme de l'avoir appelée sotte; vous deviez respecter son âge, & lui parler honnêtement.

Miss Sophie.

Voilà une singulière récompense que vous donnez à Lady *Charlotte* ; je m'imagine qu'elle se passeroit d'un tel remerciement.

Lady Charlotte.

Non, sur ma conscience, ma chère ; j'ai pris la résolution d'être toujours bonne fille : comment pourrois-je l'exécuter, si ma Bonne n'avoit pas la bonté de me reprendre ?

Madem. Bonne.

Je pleure de joye ; ma chère *Charlotte* ; avec de tels sentimens, vous ferez bientôt parfaite : que ne donneroie-je pas pour voir toutes ces Dames dans les mêmes dispositions ! il faut espérer que cela viendra.

Miss Sophie.

Tenez, ma Bonne, je ne suis pas une sotte ; je fais fort bien que vous êtes très-contente de toutes ces Dames ; c'est par politesse que vous les avez nommées, & je pense que cela ne regardoit que moi.

Lady Violente.

Je pourrois fort bien y avoir une bonne part, Madame ; je suis fort honnêtement dragon, & j'avoue que je fais quelquefois tourner la tête à ma pauvre gouvernante.

Madem. Bonne.

Eh ! bien, Mesdames, je veux bien que vous croyiez que je vous avois un peu en vue en disant cela. Vous sentez votre mal, c'est déjà quel-

que chose ; c'est le commencement de la guérison ; elles s'achevera , s'il plaît à Dieu : dites votre histoire , *Miss Belotte.*

Miss Belotte.

Elisée étant revenu sur le bord du Jourdain avec le manteau d'*Elie* , dont il avoit hérité , frappa les eaux avec ce manteau , & elles s'ouvrirent une seconde fois pour lui donner passage. Il fut ensuite dans un endroit , & les habitans lui représenterent que leurs terres étoient fort bonnes , mais que la mauvaise qualité des eaux qui les arrosoient les empêchoit de produire. *Elisée* se fit donner un vase plein d'eau , il y mit du sel , & l'ayant jeté à la source de ces eaux , elles devinrent saines.

Le prophete monta ensuite à *Béthel* , & des petits garçons qui sortoient de la ville se moquerent de lui , parce qu'il n'avoit plus de cheveux , & l'appellerent tête-pelée ; *Elisée* les maudit , & en même tems il sortit deux ours de la forêt voisine , qui mirent en pieces quarante-deux de ces méchans enfans.

Le roi d'Israël , voulant faire la guerre aux Moabites , appella à son secours *Josaphat* , roi de Juda , & le roi d'Edom. Ces trois princes étant arrivés dans un lieu où il n'y avoit point d'eau , *Josaphat* demanda s'il n'y avoit point en ce lieu quelque prophete du Seigneur ; & comme on lui eut nommé *Elisée* , il dit : faites
le

le venir ; car je fais que l'esprit du Seigneur habite en lui. Lorsqu'*Elisée* fut venu , il dit au roi d'Israël : qu'y a-t-il entre vous & moi ? Que ne demandez-vous du secours au Dieu de votre pere & de votre mere ? Si vous étiez seul je ne daignerois pas seulement vous regarder ; mais à cause de *Josaphat* , le Seigneur vous donnera non-seulement de l'eau , mais encore la victoire sur vos ennemis. Faites dans cette plaine quantité de grandes fosses , & elles s'empliront d'eau , quoiqu'il ne vienne ni vent ni pluie. Le Seigneur exécuta ce que son prophete avoit promis de sa part : les fosses se remplirent d'eau , & le lendemain quand le soleil donna sur ces fosses , elles parurent pleines de sang aux yeux des Moabites. Alors ils crurent que les trois rois leurs ennemis avoient pris querelle ensemble , & s'étoient entretués. Ils se hâtèrent donc d'accourir pour piller leur camp , & ils se précipiterent comme d'eux-mêmes dans l'épée des Israélites. Ils furent défaits , leurs villes & leurs champs détruits ; ce qui mit leur roi dans une si grande rage , qu'il amena sur les murailles le fils qui devoit lui succéder , & l'offrit en holocauste à ses Dieux devant tout Israël.

Madem. Bonne.

Je disois à *Lady Charlotte* , il n'y a qu'un moment , qu'il falloit respecter les vieilles

gens : voyez, Mesdames, le terrible châti-
ment que Dieu fait à ces méchans petits gar-
çons qui s'étoient moqués du prophete.

Miss Molly.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai le dé-
faut de rire des vieilles gens. La nourrice de
Maman vient nous voir quelquefois ; comme
cette bonne femme n'a plus de dents, cela la
fait parler d'une maniere si singuliere, que je
ris comme une folle quand elle est partie ; je
suis venue à bout de la contrefaire si bien, que
cela fait rire aussi tous les domestiques de la
maison.

Madem. Bonne.

Le bel emploi pour une fille de qualité, de
faire le singe devant des servantes & des va-
lets ! Comment voulez - vous qu'ils vous res-
pectent, après vous avoir vu faire de telles
basseses ? Apprenez, ma chere, qu'il n'y a
rien de si bas que de se moquer des vieilles
gens, ou de ceux que Dieu a affligés de quel-
que défaut naturel. Les premiers méritent du
respect ; les seconds, de la compassion. Je
vous avoue, ma chere, que je ferois bien
fâchée si vous ne vous corrigiez pas de ce dé-
faut ; il annonce ordinairement un cœur mé-
chant & malin. Lady Spirituelle, dites à ces
Dames comment on en agissoit à Sparte avec
les vieillards.

Lady Spirituelle.

La république de Sparte passoit pour avoir les meilleures & les plus sages loix : je ne pense pas comme cela, Mesdames ; car je trouve la plus grande partie de ces loix ridicules & mauvaises ; mais j'aime beaucoup celles que les Spartiates suivoient à l'égard des vieillards : il n'étoit pas permis aux jeunes gens de s'asseoir en leur présence, & quand ils venoient dans les assemblées publiques, on leur cédoit les meilleures places. Les Athéniens n'avoient pas les mêmes attentions. Un jour qu'il y avoit à Athenes des ambassadeurs de Sparte, ils furent scandalisés de voir dans la foule de pauvres vieillards qui étoient poussés, sans pouvoir trouver une bonne place pour voir le spectacle. Les ambassadeurs qu'on avoit mis dans la place d'honneur, ne purent souffrir cela ; & s'étant levés, ils forcerent ces vieillards à s'asseoir en leur place, & donnerent par-là une bonne leçon aux Athéniens.

Lady Violente.

Je suis bien fâchée, quand j'entends raconter quelque sottise des Athéniens ; je suis comme *Lady Spirituelle*, je les aime beaucoup plus que les Lacédémoniens dont je trouve les loix barbares.

Madem. Bonne.

Vous êtes bien hardies, Mesdames, d'oser blâmer les loix des Lacédémoniens que les

plus grands hommes admirent. Il me prend envie de vous demander pourquoi vous aimez les Athéniens, & pourquoi vous haïssez les Lacédémoniens; car il ne faut jamais aimer ou haïr par caprice, & sans pouvoir donner de bonnes raisons de son amour ou de sa haine.

Lady Violente.

Mon amour & ma haine sont fondés sur de bonnes raisons. Je hais les Lacédémoniens, parce qu'ils étoient cruels, qu'ils vouloient toujours rester ignorans, & que leurs femmes n'avoient point de modestie. J'aime les Athéniens, parce qu'ils étoient savans, qu'ils punissoient l'oisiveté & l'ingratitude. Il est vrai qu'ils avoient de grands défauts; mais pourtant, j'aime mieux les défauts des Athéniens, que les vertus des Lacédémoniens. Permettez-moi de dire à ces Dames comment on traitoit les enfans à Sparte.

Madem. Bonne.

J'y consens de bon cœur; mais souvenez-vous qu'en nous faisant remarquer les défauts des Lacédémoniens, la justice demande que vous disiez quelque chose de leurs vertus.

Lady Spirituelle.

Je ne leur trouve pas de vertus, je vous assure.

Madem. Bonne.

Comment pouvez-vous dire cela, ma che-

re ; la grande obéissance qu'ils avoient pour les loix, n'étoit-elle pas une vertu ?

Lady Spirituelle.

Non en vérité, ma chere Bonne ; je vous demande pardon de n'être pas de votre sentiment ; mais vous voulez que nous vous disions toujours la vérité, & je mentirois si je disois que je trouve cela une vertu. Tenez, ma Bonne, je dois vous obéir ; mais si vous me disiez de tuer *Lady Mary*, mon obéissance seroit-elle une vertu ? Obéir à de mauvaises loix, n'est-ce pas être bien méchant ?

Lady Violente.

Voilà justement ce que je pense ; par exemple, une des loix de Sparte étoit d'accoutumer les enfans à mépriser la douleur : cela est fort bien ; mais pour leur faire bonne habitude, il y avoit certains jours de fêtes où on les menoit dans les temples, pour les fouetter jusqu'au sang, sans qu'ils eussent fait aucune faute : encore il ne falloit pas pleurer. Un enfant qui auroit pleuré, auroit perdu sa réputation ; aussi est-il arrivé plusieurs fois que ces malheureux enfans sont morts sous les coups sans jeter une larme ; & ce qu'il y a de plus abominable, c'est que les peres & les meres étoient là ; ils voyoient tranquillement déchirer leurs pauvres enfans, & les exhortoient à souffrir sans se plaindre.

Madem. Bonne.

Voilà une raison sans réplique , & un motif légitime pour les jeunes Dames de haïr les Lacédémoniens. J'avoue aussi que je n'ai rien à répliquer à Lady *Spirituelle*. Pour que l'obéissance aux loix soit une vertu , il faut que ces loix soyent bonnes ; si elles sont mauvaises , plus on est exact à les observer , plus on est méchant ; vous avez raisonné géométriquement , ma chere.

Miss Belotte.

Pour moi je n'y fais pas tant de façons : d'abord que les choses me plaisent , je les crois bonnes ; si elles me déplaisent je dis d'abord qu'elles ne valent rien.

Madem. Bonne.

C'est le moyen de juger tout de travers. J'espère que vous n'agirez pas ainsi à l'avenir. Vous avez beaucoup d'esprit , ma chere , & même un génie supérieur ; il n'est question que de mettre de la justesse dans cet esprit - là , & si vous voulez m'aider , nous y travaillerons : je suis sûre que nous y réussirons. Lady *Violente* , vous m'avez dit que les Athéniens punissoient l'ingratitude ; il me semble que je vous ai donné , il y a deux ans , une fort jolie histoire à ce sujet , voudriez - vous nous la raconter ?

Lady Violente.

Oui , ma Bonne , je m'en souviens fort

bien. Il y avoit dans la ville d'Athenes [des juges qui étoient chargés de punir les ingrats; mais c'étoit une chose si rare qu'ils n'avoient rien à faire. Ils s'ennuyèrent d'aller tous les jours à leur tribunal, sans y trouver personne, & mirent une cloche à la porte de leur maison, afin qu'on la pût sonner quand on auroit besoin d'eux. On fut si long-tems à sonner cette cloche, que l'herbe qui croissoit à la muraille, s'entortilla avec la corde. Dans ce tems-là, il y avoit dans la ville un homme qui, voyant que son cheval étoit devenu si vieux qu'il ne pouvoit plus travailler, ne voulut pas le nourrir à rien faire, & le mit hors de son écurie; ce pauvre cheval marchoit tristement dans la rue, comme s'il eût deviné qu'il étoit en danger de mourir de faim. Il passa par hazard proche de la maison des juges dont j'ai parlé, & voyant de l'herbe à la muraille, il s'éleva sur le bout de ses pieds pour tâcher de l'attraper; il eut beau faire, il ne prit que la corde, ce qui fit sonner la cloche plusieurs fois. Les juges vinrent aussi-tôt voir ce qu'on leur vouloit, & voyant que c'étoit un cheval qui sonnoit la cloche, ils demanderent à qui il appartenoit. Quelques-uns des voisins leur dirent qu'il n'appartenoit plus à personne, & que son maître lui avoit donné son congé, parce qu'il ne pouvoit plus travailler. Vraiment, dirent les juges, cette

affaire nous regarde; c'est une véritable ingratitude à cet homme, de jeter dehors un pauvre animal domestique, qui a usé sa vie à son service; nous ne pouvons souffrir cela. Effectivement, ils firent venir le maître de ce cheval, & l'obligerent à donner une somme pour nourrir cet animal le reste de ses jours.

Lady Spirituelle.

Avouez, Mesdames, que c'étoit une belle chose qu'une ville où il n'y avoit pas d'ingrats, & où l'on punissoit l'ingratitude même envers les bêtes. Ce n'est pas là tout. A Londres & dans tous les autres endroits du monde, on punit les gens qui font de mauvaises actions: à Athenes, on punissoit aussi ceux qui manquoient à en faire de bonnes.

Madem. Bonne.

Nous dirons cela la première fois, ma chère, il est tard; il nous reste encore une histoire de la Sainte Ecriture à écouter, & nous devons aussi dire un mot de la géographie.

Miss Molly.

La femme d'un prophète, qui étoit veuve, vint un jour trouver *Elisée*, & lui dit: Seigneur, vous savez que mon mari étoit serviteur de Dieu; il est mort avant de pouvoir payer ses dettes, & présentement ses créanciers veulent prendre mes deux fils pour être esclaves. Qu'avez-vous dans votre maison,

lui demanda *Elisée*? Je n'ai rien qu'un pot d'huile, lui répondit la veuve. Allez, dit le prophete, empruntez de vos voisins une grande quantité de cruches vuides; ensuite vous fermerez la porte de votre maison, vous verserez votre huile dans ces cruches. Cette veuve obéit, & elle avoit beau verser, l'huile de sa cruche couloit toujours comme si elle n'eût pas eu de fond. Elle dit à son fils: apportez-moi encore une cruche. Elles sont toutes pleines, lui répondit-il; alors l'huile cessa de couler, & cette femme, par ordre d'*Elisée*, vendit cette huile & paya ses créanciers.

Un jour le prophete passant par Sunem, une femme riche le pria d'entrer chez elle pour manger un morceau; toutes les fois qu'il passoit par là, elle lui faisoit la même priere. Elle dit même à son mari: je connois qu'*Elisée* est un homme de Dieu; permettez-moi donc de lui faire un lit dans notre maison en une chambre haute, afin qu'il puisse s'arrêter ici quand il le jugera à propos. *Elisée* fut sensible à la charité de cette femme, & souhaitoit de lui en marquer sa reconnoissance. Son serviteur lui dit: Seigneur, cette femme n'a point d'enfans. Le prophete, l'ayant fait appeller, lui dit: dans un an vous aurez un fils, & cela arriva en effet. Quelques années après, cet enfant étant allé aux champs, avec ceux qui alloient porter le dîner à son pere, fut pris

d'un si violent mal de tête, qu'il fallut le reporter à la maison, & sa mere l'ayant pris sur ses genoux, lui vit rendre le dernier soupir. Cette femme alors pleine de foi, porta l'enfant sur le lit d'*Elisée*, & étant montée sur un âne, elle fut à la montagne & se jeta aux genoux du prophete. Le domestique d'*Elisée* vouloit l'empêcher; mais il lui dit: laissez-la faire; son ame est accablée de douleur, & le Seigneur ne m'en a pas déclaré le sujet. La Sunamite lui apprit alors ce qui lui étoit arrivé; & *Elisée* dit à son domestique: allez chez cette femme, & mettez mon bâton sur le corps mort de son enfant. Mais la Sunamite lui dit: je ne vous quitterai pas, que vous ne veniez avec moi. Le prophete la suivit donc, & s'étant enfermé dans sa chambre, il pria Dieu avec tant d'ardeur, qu'il en obtint la resurrection de l'enfant de cette charitable Sunamite.

Madem. Bonne.

Vous voyez, mes enfans, qu'une oeuvre de charité n'est jamais perdue: remarquez aussi que, quoiqu'il faille faire la charité à tous les pauvres, il faut sur-tout avoir soin d'assister ceux qui ont la crainte du Seigneur: il a beaucoup d'égard aux prieres des pauvres, ils sollicitent sa miséricorde pour leurs bienfaiteurs. Admirez aussi la grandeur de la libéralité de Dieu envers les gens de bien; il

semble qu'il se soit imposé la loi d'obéir à leurs demandes. Il y a bien du plaisir à servir un maître si bon & si généreux. Où en sommes-nous de la géographie, Lady Sensée?

Lady Sensée.

Nous avons parlé la dernière fois du Poitou; mais nous n'avons rien dit du pays d'Aunis qui est au sud-ouest du Poitou. On y voit la Rochelle. Cette ville avoit été donnée comme un lieu de sûreté aux protestans de France; elle fut assiégée par Louis XIII, qui la prit après treize mois de siège, les habitans ayant mangé des choses qui font seulement horreur à penser.

On trouve aussi dans le pays d'Aunis, la ville de Rochefort, qui est un des départemens de la marine de France sur l'Océan.

La Saintonge est au sud du Poitou. Sa capitale est Saintes sur la Charente. La Garonne coule dans cette province.

Madem. Bonne.

Nous en resterons là aujourd'hui, Mesdames.

VII. DIALOGUE.

Lady LOUISE, Lady LUCIE, Madem. BONNE.

Madem. Bonne.

Vous voilà de bonne heure, Mesdames ; nos enfans ne viendront qu'à midi, il n'est que neuf heures : dites - moi, je vous prie, ce qui vous amene si matin ?

Lady Louise.

Nous aurions quelque chose à vous dire en particulier, ma Bonne, & nous avons espéré que vous voudriez bien nous accorder une heure de votre tems.

Madem. Bonne.

Parlez à cœur ouvert, Mesdames, & comptez sur moi, comme sur la plus sincère de vos amies.

Lady Lucie.

Nous avons compté sur votre bonté & votre amitié pour nous, ma Bonne, & c'est ce qui nous fait prendre la liberté de vous consulter. Ce que nous avons entendu depuis que nous venons ici, nous fait trembler : pour moi je vous avoue que je n'ai pas eu un moment de repos depuis ce tems - là. Ah ! ma Bonne,

je connois que je ne vis pas & que je ne pense pas comme une Chrétienne. Je vois avec frayeur que les paroles du prophete s'adressent à moi : jusqu'à quand boiterez - vous des deux côtés , entre Dieu & le monde ? voilà ma situation , ma Bonne ; ou plutôt toute occupée du monde & de ses plaisirs , à peine ai - je pensé à Dieu , à mon ame , à mon salut & à l'éternité.

Lady Louise.

Je suis dans le même cas , ma Bonne ; cependant , j'entends tous les jours louer ma piété , & peu s'en est fallu que je ne m'en sois fait compliment à moi - même. Parce que je n'ai pas occasion de faire de grandes fautes , j'ai bonnement cru que j'étois vertueuse , & en m'examinant bien , je suis forcée de dire comme Madame , que je n'avois pas même l'idée de ce que c'est qu'être Chrétienne. J'ai fait plus , j'ai jusqu'à présent tourné en ridicule ceux qui pensoient mieux que moi à cet égard. Ce sont des méthodistes ; voilà mon éternelle réponse , lorsqu'on me parle des gens qui sont uniquement occupés de leur salut.

Madem. Bonne.

Je suis bien édifiée , Mesdames , de votre docilité à répondre aux bons mouvemens que le Saint Esprit excite dans vos cœurs. Le plus juste sans doute doit opérer son salut avec crainte & tremblement ; mais prenez bien

garde que cette crainte , si elle vient de Dieu, ne diminue pas la confiance, la paix & la joye spirituelle dans le cœur des justes.

Lady Louise.

Vous avez raison, ma Bonne; mais sommes-nous du nombre des justes? N'avons-nous point sujet de craindre d'être du nombre de ces idolâtres dont vous nous parliez l'autre jour?

Madem. Bonne.

Ecoutez, Mesdames, j'ai deux choses à observer par rapport à vous, & à vous faire observer à vous-mêmes. Vous êtes entre deux écueils qu'il faut éviter avec un soin égal. Le premier est le relâchement; le second est le scrupule. Il faut marcher d'un pas ferme au milieu de ces deux chemins, sans s'écarter ni à droit ni à gauche. Mes lumières sont bien bornées; mais Dieu les proportionne à nos emplois, & me donnera, par rapport à vous, des vues que je n'aurois pas par rapport à moi-même. C'est dans cette confiance que je consens à vous écouter & à vous répondre; mais pour vous bien conseiller, il faut que je vous connoisse à fond; j'ai donc besoin que vous me parliez avec confiance. Dites-moi, Lady *Lucie*, quelle est votre idole?

Lady Lucie.

Moi-même. Je vais vous faire mon portrait d'après nature, & vous verrez que mes frayeurs sont bien fondées.

Madem. Bonne.

Souvenez-vous au moins, que vous me devez l'aveu de vos bonnes qualités, aussi bien que de vos défauts.

Lady Lucie.

Mes bonnes qualités ! je vous assure que je n'en connois aucune ; il y auroit une grande vanité chez moi, si je me croyois des vertus : il y a quelque chose qui y ressemble peut-être ; mais, ma Bonne, ces vertus-là sont de la fausse monnoie.

Madem. Bonne.

Vous devez vous rendre à vous-même la justice que vous rendriez aux autres. Je suppose que vous possédiez toutes les vertus ; il n'y auroit pas là sujet d'avoir de la vanité ; car enfin, ma chere, ou ces vertus seroient naturelles, ou vous les auriez acquises. Dans le premier cas, vous n'avez pas sujet de vous glorifier de ce qui est en vous sans que vous l'y ayez mis. Le seul sentiment raisonnable que puisse exciter chez nous la connoissance de nos bonnes qualités naturelles, est un senti-

ment de reconnoissance envers Dieu qui nous les a données. Que si vous les avez acquises, vous savez bien que ce n'est pas par vos propres forces, mais par un secours continuél du Seigneur. Je vous le disois l'autre jour : tout ce qui en vous est mauvais vous appartient ; ne le perdez pas de vue, pour apprendre à vous rendre justice, c'est-à-dire, à vous mépriser. Tout ce qu'il y a de bon en vous vient de Dieu ; ressouvenez-vous en sans cesse, pour en bénir aussi sans cesse l'auteur & vous exciter à l'aimer. Je ne vous prie pas de me dire ce que vous êtes naturellement, mais ce que vous êtes devenue par la miséricorde du Seigneur.

Lady Lucie.

Je vais vous parler bien sincèrement, ma Bonne ; vous venez de me tirer d'un grand embarras, & de me guérir d'un scrupule insupportable. Je suis née avec d'assez bonnes dispositions, si mon amour-propre ne les gâtoit pas. J'ai été élevée dans une famille très-chrétienne, où je n'ai vu que de bons exemples. J'ai acquis par là machinalement d'assez bonnes habitudes. Quand elles se présentent à mon esprit, je refuse d'y réfléchir, comme si c'étoit de mauvaises pensées ; j'ai toujours peur d'être dans le cas du superbe Pharisien.

Lady

Lady Louise.

Et moi je suis tombée dans un autre excès. Je vois fort bien que je ne suis pas aussi bonne que je devrois l'être; mais je pense aussi que je suis meilleure que beaucoup d'autres: je m'occupe de cette pensée avec complaisance, comme si c'étoit à moi que j'eusse l'obligation de ces bonnes qualités.

Madem. Bonne.

Ces deux excès sont condamnables; il faut les éviter. Voyons donc, *Lady Lucie*, le bien & le mal que vous avez à dire de vous même?

Lady Lucie.

Pour vous faire le portrait fidele de ce qui m'est arrivé, je n'ai qu'à vous rappeler l'histoire de cette dame qui cherchoit le bonheur: je m'étois flattée de le trouver dans le monde & dans les plaisirs qu'il présente; je n'y ai éprouvé que des dégoûts; mon cœur se refuse à tout, & cherche avec avidité ce qu'il ne trouve nulle part.

Lady Louise.

Voilà en quoi je differe de *Lady Lucie*. Le monde me promet des plaisirs, & il m'en donne; je m'amuse au bal, à la comédie & dans quelques assemblées: je ne voudrois pas m'occuper de ces choses depuis le matin jusqu'au soir; mais je les regarde comme permises à mon âge & fort innocentes. J'aime à m'ajuster, à avoir de beaux habits; & j'ai

Tome I.

L

toujours pensé que cela étoit sans crime ; pourvu que je ne blesse point la modestie : en un mot, ma Bonne, je vous dirai que je veux faire mon salut & aller dans le Ciel ; mais mon ambition est bornée de ce côté-là. Je n'aspire pas à la première place ; je souhaiterois auparavant goûter de tous les plaisirs que l'on peut prendre sans offenser Dieu.

Madem. Bonne.

Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de demander à Lady Lucie, ce qui l'empêche de goûter les plaisirs qu'elle recherche : dites-moi, ma chère, sont-ce ces plaisirs en eux-mêmes qui vous dégouttent, ou y a-t-il quelque chose qui vous empêche de vous y livrer ?

Lady Lucie.

Je vais vous expliquer cela, ma Bonne. Je suppose qu'on me prie d'aller à un bal. Je l'accepte, dans l'espérance de m'y amuser ; j'y vais avec empressement ; j'écarte tout ce qui pourroit m'empêcher de m'y divertir comme les autres. Tout au beau milieu du bal, il me vient une pensée si forte, que je ne puis l'éloigner : il me semble que j'entends une voix qui dit : est-ce pour cela que Dieu t'a mise au monde ? Si on doit rendre compte des paroles inutiles, puis-je croire que Dieu ne me demandera pas compte des momens que je perds ici ? Vous pensez bien qu'avec

de telles pensées il ne m'est plus possible de goûter la satisfaction que je m'étois promise. Je me rappelle le premier bal où j'ai été; je l'avois désiré passionnément; je fus plus de trois jours sans pouvoir dormir, dans l'impatience de voir arriver le moment d'y aller. Je fus éblouie en y entrant; toute la cour y étoit, & je n'avois pas assez d'yeux pour voir. Tout d'un coup il me vient dans l'esprit: combien de ceux que je vois ici mourront cette année! Ils n'y pensent pas; auroient-ils le courage de s'y divertir, s'ils savoient que leur fin est si proche? Mais qui me dit que je ne suis pas une de celles qui doivent mourir en peu? cependant, loin de m'occuper de cet événement, qui est d'une si grande conséquence pour moi, il y a huit jours que je ne pense qu'à mes habits & à de pareilles bagatelles; j'en ai des distractions étonnantes dans mes prières; je n'ai pensé ni à Dieu ni à mon salut.

Voilà, ma Bonne, ce qui m'occupait tout le bal: il y a toujours quelque pensée de cette espèce cachée au fond de mon cœur, qui attend pour se montrer, le moment que j'ai choisi pour me divertir.

Madem. Bonne.

Je vous prie, Lady Louise, de me dire ce que vous pensez de la situation de son ame.

Lady Louise.

Je pense qu'elle est trop scrupuleuse. Il faudroit s'enterrer toute vivante, selon elle. Dieu nous défend-il les plaisirs innocens? Parlez-moi sincèrement, ma Bonne; si vous croyez qu'il faille les sacrifier pour aller au Ciel, je le ferai; mais cela me donnera beaucoup de chagrin; car, je vous le répète, j'aime le plaisir.

Madem. Bonne.

Cela est naturel à votre âge, Madame; je n'ai garde de vous en faire un crime; mais je ne veux pas non plus vous flatter. La dissimulation en cette occasion me rendroit indigne de la confiance que vous me témoignez.

Je vous dis que ce n'est point un crime, à votre âge, de chercher à vous divertir; cela mérite quelques éclaircissémens. Pour le faire sans blesser votre ame, il faut:

Premièrement, que les plaisirs que vous recherchez ne soyent point mauvais en eux-mêmes.

Secondement, qu'ils ne soyent point dangereux pour vous en particulier.

Troisièmement, il ne faut pas qu'ils nuisent à vos devoirs essentiels.

Quatrièmement, il faut que vous vous y prêtiez sans vous y livrer; c'est-à-dire, qu'il ne faut point vous y abandonner si absolument, que votre cœur en soit possédé.

Cinquièmement, il ne faut y employer que quelques momens, & les moins propres à vos devoirs. S'amuser pendant les heures les plus propres au travail, c'est montrer une ame légère, frivole & ennemie de ses devoirs.

Sixièmement, il faut purifier votre intention, en cherchant à vous amuser; c'est-à-dire encore, ne chercher qu'à vous délasser de vos devoirs & de vos occupations journalieres, pour les reprendre ensuite avec plus de vivacité.

En dernier lieu, je vais vous donner une regle pour connoître si vos amusemens sont innocens: avant de les prendre, voyez si vous aurez la hardiesse de dire: mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que je vais prendre ce divertissement. Si vous n'osez pas le dire, votre amusement est criminel.

Lady Lucie.

Est-ce qu'on peut offrir à Dieu les amusemens qu'on prend? j'aurois cru que ç'auroit été lui manquer de respect.

Madem. Bonne.

N'avez-vous pas remarqué ce que dit S. Paul: *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu?* Il ne dit pas: soit que vous priiez, soit que vous donniez l'aumône; il choisit de toutes les actions de la vie les plus animales, pour nous montrer qu'il n'en est aucune que nous

ne devons faire pour la gloire de Dieu. Voilà le vrai secret de la sainteté : (je suppose que vos actions ne foyent pas criminelles) ne faites que les actions ordinaires , & faites - les, non par contrainte , non pour vous satisfaire vous - mêmes , mais pour la gloire de Dieu.

Lady Louise.

Mais qu'est - ce que cela fait à Dieu , que je m'amuse ou non ?

Madem. Bonne.

Dieu, en unissant votre ame à votre corps , a chargé la premiere du soin de ce dernier. C'est donc obéir à Dieu , le glorifier par votre soumission à ses ordres , que d'avoir un soin raisonnable de votre corps. Le nourrir modérément , veiller à la conservation de sa santé , le délasser par des recreations honnêtes ; toutes ces choses sont pour vous des devoirs auxquels vous ne pourriez manquer sans pécher. Puisque Dieu vous commande ces choses , vous faites une action qui lui est agréable, en les exécutant , & vous pouvez lui offrir votre obéissance. Mais remarquez que pour oser le faire , il faut que vous vous en teniez précisément à ce qu'il vous a commandé. Par exemple , une personne qui mangeroit avec excès , auroit mauvaise grace de dire : mon Dieu , c'est pour vous obéir que je mange ainsi. Sa conscience lui diroit tout de suite : as - tu bien l'audace de croire obéir à

Dieu, en sacrifiant ta santé qu'il t'a obligée de conserver ? En observant les choses que je viens de vous prescrire, vous pouvez vous amuser autant que vous le jugerez à propos. Je veux vous donner ces regles par écrit : vous examinerez vous-mêmes si vos plaisirs jusqu'à présent y ont été conformes. Alors Lady *Lucie* goûtera sans scrupule, & pour l'amour de Dieu, ceux qui seront de la nature prescrite, & Lady *Louise* sacrifiera généreusement tous ceux qui ne pourront s'accorder avec ces regles.

Lady Lucie.

J'en ai plus appris aujourd'hui que dans tout le reste de ma vie ; & si vous vouliez nous accorder de tems en tems de pareilles conversations, je me croirois la plus heureuse personne du monde.

Madem. Bonne.

Je suis fort à votre service, Mesdames ; mais au moins gardez-moi le secret : la conversation que nous venons d'avoir paroîtroit bien ridicule aux gens du bel air.... Voici nos jeunes Dames qui arrivent pour la leçon de philosophie ; nous y trouverons des lumières propres à confirmer ce que nous avons commencé à expliquer, & que nous approfondirons la première fois.

Fin du premier volume.

MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU

DIALOGUES
D'UNE SAGE GOUVERNANTE
AVEC SES ÉLÈVES.

PAR

Mad. LE PRINCE DE BEAUMONT.

*Édition corrigée pour la première fois de
quelques inexactitudes, & ornée de gra-
vures représentant aux yeux les prin-
cipales vérités de la morale.*

TOME SECOND.



YVERDON.

M.DCC. LXXXI.

MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,

DIALOGUES
D'UNE SAGE GOVERNANTE
AVEC SES ELEVES.

PAR

Mme LE PRINCE DE LÉVANTIN.
Edition corrigée pour la première fois de
quelques inexactitudes, & ornée de gravures
représentant aux yeux les jeunes
cœurs réjouis de la morale.

TOME SECOND.



YVERDON.

MDCCLXXI.



MAGAZIN

DES

ADOLESCENTES.

VIII. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

LADY Sensée, rappelez - nous où nous en sommes restées la dernière fois.

Lady Sensée.

A la définition du bonheur. Vous nous avez dit qu'un cœur heureux étoit celui qui ne desiroit rien, & qui ne craignoit rien.

Madem. Bonne.

Et vous ai-je prouvé que cette définition étoit juste?

Lady Sensée.

Je ne crois pas, ma Bonne.

4 VIII. D I A L O G U E

Madem. Bonne.

En ce cas, Mesdames, il faut l'examiner, selon la méthode que nous nous sommes prescrites; car vous savez bien que nous ne devons croire aucune proposition, à moins que ce ne soit un axiome.

Lady Louise.

Permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un axiome; je n'entends pas bien ce mot.

Madem. Bonne.

Je dois commencer par vous l'expliquer, ainsi que plusieurs autres mots propres aux sciences; vous les trouverez en plusieurs endroits, & faute de les entendre, vous ne pourriez comprendre des choses fort amusantes: de plus, je veux égayer nos leçons, en y mêlant quelquefois un peu de physique; bien peu, mes enfans, car je n'en fais guere; mais je vous ferai part de ce que j'en fais, pour faire ma cour à Lady Violente.

Lady Violente.

Je vous suis bien obligée de votre complaisance; & moi je veux vous faire ma cour aussi, en vous disant que vous avez gagné plus d'à moitié votre gageure.

Madem. Bonne.

Comment, ma chere; vous ne me haïssez donc plus, ni moi, ni mes leçons?

VIII. D I A L O G U E.

5

Lady Violente.

Oh ! je suis bien plus avancée que cela ; car je commence à vous aimer beaucoup : mais je ne veux pas vous interrompre ; dites-nous ce que c'est qu'un axiome ?

Madem. Bonne.

C'est une vérité si claire, qu'on ne peut en douter sans renoncer aux lumieres du bon sens ; une vérité qu'un enfant de quatre ans pourroit comprendre. Voici un axiome : *On ne peut donner ce qu'on n'a pas.* Cela est bien clair. En voici un autre : *Le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.* Entendez-vous bien cela, Lady Mary ?

Lady Mary.

A merveille, ma Bonne ; ce gros mot, un *axiome*, m'avoit effrayée, & cependant je vois que cela est la chose du monde la plus facile à comprendre. S'il est vrai que vous soyez dans cette chambre, il n'est pas vrai que vous en soyez absente. Votre présence ici est une vérité, votre absence, qui est le contraire de cette vérité, est un mensonge.

Lady Louise.

Ma Bonne, n'est-ce pas aussi un axiome, que si un principe est vrai, sa conséquence ne peut être fausse ?

Madem. Bonne.

Oui, Madame ; nous l'avons expliqué l'au-

VIII. D I A L O G U E.

tre jour. Voici encore un axiome: *La partie n'est pas si grande que le tout.*

Miss Molly.

Je n'entends pas bien celui-là, ma Bonne.

Lady Charlotte.

Mon Dieu! que vous êtes stupide; ne voyez vous pas que ce morceau de bois qui fait le pied de cette table, en est une partie, & qu'il n'est pas si grand que la table entière; il ne faut Ah! ma Bonne, comme vous me regardez: j'ai fait une sottise, je le vois bien; j'ai brutalisé ma chere *Miss Molly*. Je vous demande excuse, ma chere amie, cela m'a échappé.

Miss Molly.

Il vous échappe toujours comme cela des brusqueries, & vous croyez en être quitte pour demander pardon aux gens.

Madem. Bonne.

Vous me scandalisez, ma chere; faut-il se piquer ainsi, entre bonnes amies? je vous croyois plus d'esprit.

Miss Molly.

Vous ne voyez pas tout, ma Bonne; cela lui arrive dix fois par jour, & à la fin j'en suis ennuyée.

Lady Charlotte.

En vérité, ma Bonne, elle a raison; cependant je pourrois jurer que je n'ai jamais

eu l'intention de la fâcher , c'est mauvaise habitude.

Madem. Bonne.

Vous vous en corrigerez , ma chere , & j'espere que Miss *Molly* se corrigera aussi d'avoir l'esprit mal fait. Venez embrasser votre compagne , ma bonne fille , & si vous êtes sage , vous ferez bien honteuse de ce qui vient de vous arriver ; car cela est très-laid.

Miss Molly.

Je fais bien que vous donnerez toujours raison à Madame , parce que vous l'aimez mieux que moi.

Madem. Bonne.

Venez ici , ma pauvre *Molly* : vous dites que j'aime mieux Lady *Charlotte* que vous , & vous avez raison ; dans ce moment je l'aime plus que vous , parce qu'elle est plus aimable , cela est tout naturel. Mettez-vous à ma place , & voyez si vous ne feriez pas la même chose ? Elle a fait une faute , à la vérité ; mais c'est une faute d'étourderie , elle n'y pensoit pas ; aussi-tôt que je l'en ai fait appercevoir en la regardant , elle en a été bien fâchée , elle vous a demandé pardon. Pesez à cette heure la faute que vous avez faite , & vous verrez qu'elle est bien plus grande que la sienne. Elle vous a dit que vous étiez stupide , il ne tenoit qu'à vous de lui montrer qu'elle se trompoit &

que vous aviez de l'esprit, puisque vous ne vous fâchiez pas de l'injure qu'elle vous disoit: au contraire, vous nous avez fait voir que réellement vous étiez une stupide; car il faut l'être, pour se fâcher mal-à-propos. Ensuite vous l'avez brusquée, vous lui avez répondu une plus grosse injure que celle qu'elle vous avoit dite, & au lieu d'imiter votre mauvais exemple, elle est convenue qu'elle avoit tort; & parce que je lui rends justice, vous me dites aussi des injures à moi; vous prétendez que je suis partiiale, que j'agis par caprice, par fantaisie; que je suis injuste, en un mot. Ne serois-je pas en droit de me fâcher à mon tour, de bouder comme vous, & de conserver de la mauvaise humeur contre vous? Cependant je vous pardonne; pourquoi ne voulez-vous pas pardonner à votre compagne?

Miss Molly.

Oui, ma Bonne, vous avez raison, je suis une impertinente; je vous demande bien pardon & à Lady Charlotte, & je vous prie de n'être pas fâchée contre moi.

Madem. Bonne.

Et pourquoi serois-je fâchée contre vous? Vous ne m'avez pas fait de mal à moi; mais vous vous en êtes fait beaucoup à vous-même: ainsi je suis fâchée à cause de vous,

ma chere enfant ; mais je me console , parce que vous avez reconnu votre faute. N'en parlons plus , & continuons notre leçon.

Vous concevez à présent ce que c'est qu'un axiome , & nous avons dit qu'il ne falloit rien croire que ce qui étoit axiome. Lady Louise a remarqué que la conséquence d'un principe vrai étoit un axiome , & qu'ainsi nous ne pouvions douter que l'homme ne fût créé pour être heureux , parce que cette vérité est une conséquence de celle-ci : *il y a un Dieu infiniment parfait*. Nous avons aussi défini ce que c'étoit que le bonheur , & nous avons dit que c'étoit un état où l'homme ne craignoit rien , & où il ne desiroit rien ; mais nous n'avons pas prouvé cela. Nous allons voir si nous pourrons le prouver..... Voyons, Lady Spirituelle, si vous n'avez pas été heureuse, ce qui vous a empêché de l'être ?

Lady Spirituelle.

Je ne suis pas fort malheureuse à présent, ma Bonne ; mais avant de vous connoître, je l'étois beaucoup, parce que je souhaitois passionnément d'être louée, estimée, & que je m'appercevois fort souvent que tout le monde me haïssoit & me méprisoit. A présent je souhaite encore un peu les louanges, mais pas beaucoup ; ainsi je n'ai que de petits chagrins, quand on ne me loue pas ; mais

j'ai quelqu'autre chose qui me tourmente beaucoup. C'est le desir d'être plus âgée, pour aller aux assemblées, au bal & à la comédie. Je pleure quelquefois toute seule, quand Maman parle d'une belle tragédie où elle a été, & je dis: quand est-ce que je ferai la maîtresse d'y aller tous les jours?

Madem. Bonne.

Vous étiez donc parfaitement contente l'autre semaine, où vous avez été à la comédie?

Lady Spirituelle.

Non, ma Bonne; j'étois contente à la vérité d'y être; mais je trouvois que la comédie étoit trop courte, & je m'affligeois de ce que je ne pourrois pas y aller le lendemain, & quand le lendemain fut venu, j'étois d'un ennui, d'une tristesse si grande, que tout ce que je faisois me déplaçoit.

Madem. Bonne.

Et si votre chere mere vous menoit tous les jours à la comédie, croyez-vous que vous seriez parfaitement contente?

Lady Spirituelle.

J'ai bien d'autres desirs, ma Bonne; je foudraierois encore d'aller au bal, à Waux-Hall; en un mot, j'ai tant de desirs, que quand l'un est satisfait, l'autre recommence à me tourmenter.

Madem. Bonne.

Etiez-vous comme Lady Spirituelle, à son âge, Lady Louise ?

Lady Louise.

Précisément, ma Bonne ; je croyois que je serois parfaitement heureuse, lorsque je suivrois Milady par-tout.

Madem. Bonne.

Et apparemment vous êtes très-heureuse à présent, que vos desirs sont accomplis ?

Lady Louise.

Il s'en faut de beaucoup, ma Bonne ; il arrive souvent que ces choses que j'ai tant souhaitées m'ennuyent ; & il en est d'autres que je ne puis avoir, que je desire beaucoup.

Madem. Bonne.

Me direz-vous bien, Madame, si vous êtes malheureuse de ce que vous n'êtes pas reine d'Angleterre ?

Lady Louise.

Non, ma Bonne ; car je n'ai jamais souhaité de la devenir.

Madem. Bonne.

Et ne vous trouvez-vous pas malheureuse, de n'avoir pas une robe toute brodée de diamans ?

Lady Louise.

Non, je n'en ai jamais tant désiré ; mais, je vous avoue que ma belle-sœur a une ai-

grette qui me plaît infiniment, & que cette malheureuse aigrette me trotte dans la tête & me cause un vrai chagrin, parce que je n'en puis avoir une pareille.

Madem. Bonne.

Remarquez bien, Mesdames, que ce ne sont point les choses qui sont dans le monde, qui causent vos chagrins, mais les desirs qui sont dans votre cœur. Vous n'avez pas plus besoin de l'aigrette de diamans de Madame votre belle-sœur, que de tous les diamans de la ville de Londres; pourquoi est-ce que celle-là vous donne de l'inquiétude, & que les autres vous laissent tranquille? c'est que vous vous êtes avisée de souhaiter la première, & que vous n'avez jamais pensé à desirer les seconds, non plus que la couronne d'Angleterre. Pour vous rendre contente, il ne s'agit pas de vous donner cette aigrette, dont vous n'avez pas besoin, & dont vous ne vous soucieriez guère quand vous l'auriez: il est question d'ôter ce desir de votre cœur, c'est lui seul qui le tourmente.

Lady Lucie.

Permettez-moi de faire une supposition, ma Bonne: si nos desirs nous tourmentent, parce que nous ne pouvons pas les accomplir, un homme feroit donc parfaitement heureux si, à mesure qu'il souhaite quelque

chose , il pouvoit l'obtenir. Le voilà maître de tout ce qui est au monde , que pourroit-il desirer davantage ?

Madem. Bonne.

Alexandre, qui étoit un prince fort ambitieux , comptoit conquérir le monde entier : vous croyez peut-être que cette espérance remplissoit ses desirs : oh ! que non , Mesdames ; il s'amusoit à s'affliger que le monde étoit trop petit , & souhaitoit qu'il y en eût d'autres , pour les conquérir ensuite. Je suppose pourtant que cet homme n'eût plus rien à souhaiter ; il s'ennuyeroit de l'oïfiveté de son cœur , & d'ailleurs il seroit tourmenté par la crainte de les perdre.

Lady Louise.

Voici une contradiction , ma Bonne. Vous dites que ce sont nos desirs qui sont nos malheurs. Vous dites aussi qu'un homme qui n'auroit pas de desirs , s'ennuyeroit de n'avoir rien à desirer : ainsi l'homme qui desire & l'homme qui ne desire pas , seront également malheureux. Il n'est donc pas vrai que l'homme soit créé pour le bonheur , & qu'il puisse devenir heureux.

Madem. Bonne.

Voilà ce qui s'appelle raisonner juste , Madame ; voyons si je pourrai me tirer de ce mauvais pas.

Il n'est pas question d'abord de douter

d'un axiome, cela seroit ridicule. Il est bien décidé que l'homme est fait pour être heureux ; cette vérité est la conséquence de celle-ci : *il y a un Dieu infiniment parfait*. Ce sont donc mes autres propositions qu'il faut examiner.

J'ai dit que ce sont nos desirs qui nous empêchoient d'être heureux, & je le répète, parce qu'il n'est pas possible que nous obtenions tous les objets de nos desirs.

Je dis encore que, quand nous pourrions remplir tous nos desirs, nous ne serions pas heureux, parce que notre cœur s'ennuyeroit de n'avoir rien à souhaiter. S'il s'ennuyoit de n'avoir rien à souhaiter, c'est parce qu'il lui manqueroit quelque chose qu'il voudroit connoître pour le souhaiter ensuite, parce qu'il n'est pas content de ce qu'il a.

Lady Lucie.

Cela est clair ; s'il étoit content de ce qu'il possède, il ne chercheroit pas à souhaiter quelque chose. Je commence à en deviner la raison, ma Bonne ; n'est-ce point que le cœur de l'homme est si grand que, quand on rassembleroit tous les biens du monde, il n'y en auroit pas assez pour le remplir. Il me semble que mon cœur est comme un enfant qui pleure pour avoir tout ce qu'il voit : on lui donne une chose, il la prend avec

avidité, la regarde, la tourne de tous côtés, ensuite la jette à terre avec dédain, & recommence à pleurer pour en avoir une autre, dont ensuite il ne fait pas plus de cas.

Madem. Bonne.

Cette comparaison est excellente, ma chere; voilà l'image de notre cœur.

Lady Louise.

Je ne vois que Dieu, qui soit plus grand que notre cœur, puisque notre cœur est plus grand que l'univers entier.

Madem. Bonne.

Aussi n'y a-t-il que Dieu, qui puisse nous rendre parfaitement heureuses dans l'éternité, & dont la possession puisse commencer notre bonheur dès cette vie.

Lady Tempête.

Mais comment peut-on posséder Dieu dans cette vie ?

Madem. Bonne.

Pour que Dieu puisse remplir votre cœur, il faut commencer par le vider de tout ce qui y est. Il faut en chasser l'ambition, l'orgueil, l'avarice & toutes les autres passions qui l'embarrassent, & qui empêchent Dieu de s'y placer; en chassant toutes les passions déréglées qui produisent tous les desirs déréglés, vous chasserez tous les obstacles au bonheur. De tout ceci il faut conclure que ma définition du bonheur n'étoit pas juste;

& ainsi il faut la réformer encore une fois,
& dire :

Le bonheur est un état dans lequel le cœur ne forme aucun desir qu'il ne soit en état de satisfaire, sans craindre le dégoût.

Lady Lucie.

J'aurois juré que l'autre définition du bonheur étoit la véritable, & cependant elle ne l'étoit pas. Je conçois actuellement combien il est nécessaire d'examiner les choses qui paroissent les plus sûres, & il n'y a rien qui me donne plus de plaisir que de penser que je pourrai être sûre de trouver la vérité.

Madem. Bonne.

La vérité est la nourriture de l'esprit, & les plaisirs qu'on trouve en la découvrant, surpassent infiniment ceux qu'on recherche dans les puériles amusemens du monde; vous en ferez l'expérience un jour, ma chere, & vous ferez bien surprise d'avoir pu perdre votre tems à des inutilités, pendant que vous aviez sous vos mains une récréation si digne d'une créature raisonnable. Mais notre leçon a été bien sérieuse, il faut l'égayer un peu. *Lady Tempête*, racontez-nous, je vous prie, ce que vous avez traduit hier de l'Adventurer.

Lady Tempête.

Mesdames, c'est un homme qui conte son histoire lui-même; ainsi je le ferai parler.

Jo

Je suis né dans une province d'Angleterre ; éloignée de cent cinquante milles de la capitale. Je restai maître à vingt ans d'une fortune honnête, & je pensai aussi-tôt à me marier : je trouvai une femme de ma condition, de mon caractère, & qui avoit une fortune égale à la mienne : elle m'a donné trois enfans que j'aime beaucoup, & au milieu de ma petite famille, je me trouvai plus heureux qu'un roi. J'avois une bonne bibliothèque, & je passois à lire tout le tems où je n'étois point avec ma femme & mes enfans. Quoique j'aye du goût pour toutes sortes de lectures en général, j'en avois un particulier pour la poésie, sur-tout pour la dramatique. Je me passionnois à la lecture des tragédies de *Shakespear*, je les relisois sans cesse, & je pensois quelquefois que les personnes qui vivoient à Londres étoient fort heureuses, parce qu'elles pouvoient aller quelquefois aux spectacles où l'on représentoit de si belles choses. Cette pensée, qui me revenoit fort souvent, devint un desir, & même un desir violent ; or toutes les fois qu'on a un desir violent qu'on ne peut satisfaire, on n'est plus en état de goûter les plaisirs qu'on a sous sa main ; tout devient insipide : je me trouvai fort misérable. Il est vrai que j'étois le maître d'aller à Londres, personne ne m'en eût empêché ; mais en vé-

rité, ma raison s'opposoit à ce voyage, & j'aurois été honteux de faire cent cinquante milles, seulement pour voir jouer la comédie. Je souffris mon mal pendant deux ans, & tout le monde me trouvoit méconnoissable, tant j'étois devenu mélancolique & rêveur. Au bout de ce tems, j'appris qu'une de mes tantes étoit morte à Londres, qu'elle m'avoit fait son héritier, & qu'il étoit nécessaire que j'y fîsse un voyage, pour arranger les affaires de cette succession. Je sentis une joie inexprimable, en recevant cette nouvelle, ce qui surprit tout le monde: on savoit que j'avois été désintéressé jusqu'alors, & on ne pouvoit comprendre pourquoi une augmentation de fortune pouvoit me transporter à un tel point. Je sentis un vrai chagrin d'être pris pour un avare: cependant je ne pus me résoudre à déclarer le vrai motif de ma joie; car, comme dit fort bien un auteur françois, nous sommes plus jaloux de notre esprit que de nos mœurs, & nous aimons mieux passer pour vicieux que pour ridicules. Cela m'arriva du moins dans cette occasion. Je laissai penser tout ce qu'on voulut; je ne m'occupai qu'à presser mon départ. A peine laissai-je à ma femme le loisir d'arranger quelques chemises dans un porte-manteau, & quoique j'aimasse tendrement ma famille, je ne m'aperçus pas

des pleurs qu'elle répandit en me voyant monter à cheval. Je courus jour & nuit, & je ne vis rien de tout ce qui étoit sur la route ; je n'étois occupé que du spectacle que j'allois voir , & tout en descendant de cheval, je demandai au maître de l'auberge , à quelle heure on ouvroit la salle de la comédie. A cinq heures, me répondit-il : il n'en est encore qu'onze, ainsi vous avez six heures à vous tranquilliser. Bourreau, dis-je en moi-même , cet animal-là parle de six heures comme de six minutes, & croit qu'on n'a d'autre affaire que de se tranquilliser. Je crois que j'aurois pu battre cet homme ; il me sembloit que c'étoit lui qui étoit la cause qu'on ouvroit cette porte si tard. Il fallut pourtant en revenir à suivre son conseil ; je dinai avec autant de précipitation que si l'on n'eût attendu que moi pour commencer. Mon impatience augmentoit, à mesure que le tems avançoit, & je dis des injures à un barbier que j'avois envoyé chercher pour me raser, lui répétant à tout moment qu'il me feroit manquer l'ouverture ; je regardois ma montre à chaque minute, ne pouvant me persuader que la lenteur avec laquelle elle alloit, fût naturelle. Enfin, je fis toutes les actions d'un extravagant, & je laissai tous les gens de la maison très-persuadés que j'avois le cerveau fêlé. Je me ren-

dis à la comédie à quatre heures justes, & comme elle ne s'ouvrit qu'à cinq, j'eus tout le tems de ronger mon frein, en me promenant en long & en large. Je pestois alors de bon cœur contre le portier, croyant fermement que c'étoit exprès qu'il venoit plus tard qu'à l'ordinaire. Cette porte s'ouvrit pourtant à la fin; j'entre, ou plutôt je me précipite; mais il fallut malgré moi ralentir ma marche; il n'y avoit point encore de lumière, & je courois risque de me casser le col; car on ne voit absolument rien, quand on passe du grand jour dans un lieu obscur. Au bout de quelques minutes, je recouvrai la vue, & je jetai des yeux avides sur le lieu où j'avois tant souhaité de me trouver. Je m'occupai, en attendant la piece, à chercher la place la plus favorable pour voir plus à mon aise. Je crois que j'en changeai bien vingt fois, je ne me fixai que par lassitude. Pendant ce tems, le public s'assembloit & paroissoit partager mon impatience. Les uns l'exprimoient par des cris, les autres en frappant les bancs avec leurs bâtons; quelques-uns siffoient; on piétinoit dans un autre lieu. En un mot, tous ensemble faisoient un bruit si étourdissant & si désagréable, que si je n'eusse eu qu'un desir médiocre de voir la piece, je me serois sauvé. Enfin le moment où elle devoit com-

mencer arrive, & dans l'instant qu'on leve la toile, ne voilà-t-il pas qu'un homme d'une taille démesurée vint se placer devant moi. Comme il me passoit de toute la tête, il ne me resta d'autre moyen de voir, que celui de me pencher de côté; c'étoit bien la peine de venir de si bonne heure, & d'avoir tant changé de place. Je ne sentis pourtant cette incommodité que bien peu; l'acteur venoit d'ouvrir la scene; mon ame étoit passée dans mes yeux & dans mes oreilles; toutes mes autres facultés étoient presqu'anéanties.

Je ne revins à moi qu'à la fin du premier acte. Ce fut alors que je me demandai compte du plaisir que j'avois goûté. Il étoit grand, à la vérité; mais il n'étoit pas comparable à celui que j'avois espéré. Ce mécompte produisit le dégoût, & ce dégoût me laissa assez de sang froid pour examiner la piece & en remarquer les défauts. Il y en avoit beaucoup, en sorte que je murmurai contre l'auteur, les acteurs, le décorateur & le tailleur; aucun n'avoit, ce me sembloit, atteint la perfection où il pouvoit aller pour rendre le spectacle accompli.

La petite piece amena d'autres désagréments. C'étoit une pantomime fort jolie, à la vérité, mais dont le sujet, à ce qu'on en pouvoit juger par les gestes des acteurs, étoit fort malhonnête. J'aurois pourtant voulu

y donner toute mon attention ; mais comme elle faisoit naître chez moi quantité de mauvaises pensées , & que je ne voulois pas me damner en m'y arrêtant , je n'étois occupé qu'à les rejeter ; en sorte que je ne vis pas la moitié de cette pantomime , où ma conscience me forçoit de fermer les yeux à tout moment. Elle finit , & je regagnai tristement mon auberge. Il m'étoit arrivé mille fois de me trouver seul sans ennui ; mais au sortir de cette cohue , ma chambre me parut un vrai désert que je trouvai insupportable. Au milieu de ma mauvaise humeur , je fis la réflexion suivante.

Mon histoire n'est-elle pas celle de la plupart des humains ? Une jeune personne , à l'âge de quatorze ou quinze ans , entend parler de la comédie du monde , elle brûle d'envie d'assister au spectacle , & tâche d'en avancer le moment. Elle arrive enfin dans les assemblées. Quelle attention ! quels soins , pour se procurer une bonne place , pour voir & être vue de la manière la plus propre à flatter sa vanité ! Mais lorsqu'elle croit avoir réussi à trouver une telle place , il arrive une personne plus grande qu'elle , c'est-à-dire , plus belle , mieux faite , plus spirituelle , qui possède plus de talens ; elle s'empare de tous les regards , fixe tous les yeux , la cache ; & pour être vue seulement de côté , dans les

lieux où se rencontre cette dangereuse rivale, il faut se donner la torture, & être dans la posture la plus gênée pour parvenir du moins à partager l'admiration & les regards. Quelque dure que soit la contrainte que s'impose une jeune personne dans une pareille occasion, elle s'en console & la supporte, par l'espoir du plaisir qu'elle attend. Quels sont sa surprise & son chagrin ! Ce plaisir ne répond pas à ce qu'elle attendoit ; elle n'en trouve pas la moitié, le quart de ce qu'elle s'étoit promis ; elle s'en afflige & commence à se dégoûter d'un monde qui exige tant, & qui donne si peu ; mais trop souvent ce dégoût ne produit point le goût de la retraite, & n'aboutit qu'à causer de la mauvaise humeur, par la connoissance des défauts de la piece & de ceux qui la jouent, c'est-à-dire, par les accidens de la vie, la mauvaise foi des personnes indifférentes, l'ingratitude des amis. On est trompé d'un côté, trompé de l'autre. On est forcé de partager la peine de celui-ci, de souffrir l'injustice de celui-là ; mais ce n'est pas encore tout. Cette comédie, ou pantomime du monde, qui n'est guere amusante, est scandaleuse : tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, porte au mal. Celui qui a la crainte du Seigneur, appréhende de se salir au milieu de ces ordures ; il faut toujours résister, combattre : ici il faut ser-

mer les oreilles, là les yeux, presque toujours retenir sa langue; quelle pitié ! Enfin la piece finit la nuit, c'est-à-dire, la vieilleffe arrive : que reste-t-il du spectacle ? Peu de plaisir, beaucoup d'ennui, des desirs inutiles, des remords cuisans. Heureux ceux, qui, comme moi, rebutés de la premiere représentation, prennent leur parti de bonne grace & suivent mon exemple ! Je ne fus pas tenté de retourner à la comédie, & ayant chargé quelqu'un de mes affaires, je repris dès le lendemain le chemin de chez moi, que je fis avec autant de promptitude, & où j'arrivai avec autant de joie, que j'en avois eu à en sortir.

Lady Lucie.

Ma Bonne, avouez que cette histoire est la mienne; j'ai grande envie de suivre l'exemple de cet homme, & de quitter à la premiere représentation.

Madem. Bonne.

Doucement, Mademoiselle. La paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde; ceci demande des réflexions; nous les ferons ensemble la premiere fois que nous nous verrons en particulier.

Miss Sophie.

Est-ce que vous voyez quelquefois ces Dames en particulier, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Pourquoi me faites-vous cette question, ma chere?

Miss Sophie.

C'est qu'il y a quelques jours que je meurs d'envie de vous parler toute seule, & je n'osois vous demander cette grace.

Madem. Bonne.

J'ai presque envie de me fâcher, ma chere. Oubliez-vous que je suis votre amie, & que vous devez en agir librement avec moi? Pourquoi vous servez-vous de ce mot, je n'ose, il ne convient point entre amies? Dites-moi toujours sans façon ce que vous souhaitez; & quand je ne pourrai pas le faire, je vous dirai sincèrement les raisons qui m'en empêcheront. Mettez-vous bien une fois dans l'esprit, Mesdames, que je n'ai pas de plus grand plaisir dans le monde que celui de vous obliger, quand vous êtes bonnes. Retenez bien cela, Miss Sophie, & venez de bonne heure la premiere fois; je vous écouterai de tout mon cœur.

IX. DIALOGUE.

*Madem. BONNE, Miss BELOTTE, Miss
SOPHIE.*

Miss Sophie.

Vous voulez bien permettre, ma Bonne, que ma sœur soit ici avec moi; elle fait les choses dont je veux vous parler?

Madem. Bonne.

Comme vous voudrez, mes chers enfans.

Miss Sophie.

Il s'agit de deux Dames de nos amies, qui n'ont pas le bonheur de vous connoître, & qui nous ont priées de vous consulter. L'ainée de ces Dames est la plus malheureuse personne du monde; tous les domestiques de la maison se sont mis dans la tête que sa mere l'aime plus que ses autres enfans, & à cause de cela, ils ne peuvent la souffrir, & lui font tout le mal qu'ils peuvent. Cela lui donne beaucoup de chagrin, & je crois qu'elle en mourroit, si sa sœur ne la consolait pas.

Miss Belotte.

Remarquez, ma Bonne, que cette sœur cadette est fort impatiente, & que quand elle voit que sa servante ou les autres domesti-

ques ne veulent pas entendre raison, elle les envoie promener & se moque d'eux. Elle dit souvent à sa sœur aînée, qu'elle est une stupide de s'affliger pour les discours de ces fortes de gens; mais elle a beau lui remontrer sur ce sujet, rien ne la console, & elle passe une partie de la nuit à pleurer.

Madem. Bonne.

Il faut que vous aimiez bien cette Dame, ma chere *Sophie*; car vous pleurez actuellement du chagrin qu'elle a... Voulez-vous me permettre de deviner le nom de ces deux Dames.

Miss Sophie.

Oui, ma Bonne.

Madem. Bonne.

Et bien, je devine qu'elles se nomment *Sophie* & *Belotte*; mais, dites-moi, Mesdames, pourquoi ne m'avez-vous pas dit d'abord que c'étoit de vous que vous parliez?

Miss Sophie.

J'étois honteuse que vous fussiez qu'on ne m'aime pas: il me semble que c'est le plus grand malheur du monde. Comment avez-vous pu deviner que c'étoit de nous que je vous parlois?

Madem. Bonne.

Ce n'étoit pas fort difficile; je connois si bien votre caractère, que je ne puis pas être trompée sur ce qui vous regarde.

Miss Belotte.

Ah ! mon Dieu, ma Bonne, que je souhaiterois de connoître mon caractère ! Je vous serois bien obligée, si vous vouliez me faire mon portrait.

Madem. Bonne.

Vous avez bien raison de souhaiter cela, mes enfans ; c'est la science la plus nécessaire ; sans cette science, comment pourrions-nous corriger des défauts que nous ne connoîtrions pas ? Je vais donc vous faire votre portrait, ma chere *Belotte*.

Miss Sophie.

Pourquoi ne pas commencer par moi, ma Bonne ; vous savez que je suis l'aînée ?

Madem. Bonne.

J'aurois gagé que vous m'auriez dit cela, ma chere ; à tout moment vous rappelez votre droit d'aînesse à vos sœurs ; vous faites sentir à votre gouvernante & aux autres, que vous vous croyez sûre du cœur de votre mere, & en droit de les gouverner. Comment voulez-vous qu'on vous aime, avec un tel caractère ?

Miss Sophie.

Vous parlez de mon caractère comme s'il étoit mauvais ; je vous assure, ma Bonne, que j'ai le cœur fort bon, & que j'aime beaucoup ceux-même qui me donnent tout

ce chagrin ; je ne suis malheureuse que parce qu'ils ne m'aiment pas.

Madem. Bonne.

Je suis obligée de vous dire la vérité, ma chere, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, & j'espère que vous serez assez raisonnable pour ne pas vous fâcher. Vous dites que vous aimez les autres ; & moi j'ai bien peur que vous n'aimiez que vous-même.

Miss Sophie.

Vous vous trompez, ma Bonne, & je vais vous faire voir que j'ai un bon cœur. Nous avons depuis deux ans une gouvernante qui me gronde depuis le matin jusqu'au soir ; malgré cela, je l'aime, & je pleure comme une sotte, quand je la crois fâchée contre moi.

Madem. Bonne.

Ce n'est pas une preuve que vous l'aimez beaucoup, ma chere ; cela signifie seulement que vous souhaitez d'être aimée ; & vous le voulez d'une maniere tyrannique. Vous souvenez-vous de cette coëffure que vous choisites l'autre jour, & que vous trouviez la plus jolie chose du monde. Vous fûtes de mauvaise humeur toute la journée, parce que je trouvai celle de votre sœur plus jolie ; pour vous rendre contente, il faudroit

toujours penser comme vous , aimer ce que vous aimez , haïr ce que vous haïssez.

Miss Sophie.

Je ne saurois croire que cela soit vrai ; je ne suis pas d'un si mauvais caractère.

Miss Belotte.

Prenez garde , ma sœur ; ma Bonne nous connoît mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes , & si je n'avois pas peur de fâcher

Miss Sophie.

Mais on ne vous demande rien , ma sœur ; quand ma Bonne parlera de votre caractère , je ne me mêlerai pas de dire mon avis.

Madem. Bonne , prenant un petit miroir de poche.

Vous voulez être aimée , ma chere ? Voyez si vous êtes aimable à ce moment : votre physionomie est toute changée . . . Vous détournez les yeux ; vous craignez de vous voir. Au lieu de penser à me remercier , vous vous fâchez contre moi. Si je vous ressemblois , je vous laisserois boudier tout à votre aise ; mais je vous aime trop pour cela. Venez m'embrasser tout à l'heure Vous me baisiez du bout des levres ; ce n'est pas là mon compte : je veux que vous m'embrassiez d'aussi bon cœur que vous avez coutume de faire quand vous êtes bonne fille ,

si-non..... prenez y garde au moins ; je vais vous faire une terrible menace.... Si-non , je ne vous aimerai plus Voilà qui est bien , cela. Regardez - vous à présent ; vous êtes redevenue jolie.

Miss Sophie.

Mon Dieu , ma Bonne , que je suis sotte ! Si j'avois suivi ma mauvaise humeur , je vous aurois battue , il n'y a qu'un moment , aussi bien que ma sœur.

Madem. Bonne.

Et si votre gouvernante vous en avoit dit autant , que seroit-il arrivé ?

Miss Sophie.

Je suis sûre que nous aurions eu à querreller pour toute une journée ; car assurément elle n'auroit pas eu autant de patience que vous , & auroit voulu me faire entendre raison , en me grondant bien fort. En vérité , ma Bonne , cette femme est insupportable.

Madem. Bonne.

Est-ce que vous croyez qu'elle ne vous aime pas ?

Miss Sophie.

Pardonnez-moi , ma Bonne , je crois qu'elle m'aime ; elle a beaucoup de soin de moi , quand je suis malade , & est fort inquiète à la moindre chose qui m'arrive ; je crois pourtant qu'elle aime ma sœur plus que moi.

Miss Belotte.

Vous savez, ma sœur, qu'elle me querelle aussi souvent que vous, quoiqu'il soit vrai qu'elle m'aime davantage. Que ne faites-vous comme moi ? Je commence par lui dire tranquillement mes raisons, & quand elle ne veut pas les écouter, je passe dans l'autre chambre, & je la laisse gronder toute seule, sans pour cela me fâcher contre elle ; car enfin, c'est son caractère, de gronder ; elle ne le fait pas pour nous faire de la peine, & elle croit fermement avoir raison.

Miss Sophie.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir prendre ainsi votre parti : pour moi, quand on me gronde, je ne puis m'empêcher de pleurer.

Miss Belotte.

Je ne vous dis pas que je n'aye quelquefois tout autant d'envie de le faire que vous ; mais je ne veux pas lui faire voir que je suis sensible à ce qu'elle dit ; c'est par vengeance, que je paroïs gaie ; j'étouffe toute la journée, à moins que je ne puisse pleurer toute seule dans un coin, sans qu'elle me voye.

Madem. Bonne.

C'est-à-dire que *Belotte* a beaucoup plus d'orgueil que sa sœur, mais qu'il est d'une autre espèce.

Miss

Miss Belotte.

Tout justement, ma Bonne. Je vais tâcher de vous expliquer mon orgueil : je le connois très-bien, & je le souhaite à ma sœur ; car le sien la rend très-malheureuse. Supposez qu'on nous donne à chacune une robe ; ma sœur montre la sienne à quelqu'un qui s'avise de ne pas la trouver jolie : la voilà au désespoir ; elle n'aime plus sa robe : elle la trouve vilaine, elle ne la porte pas de bon cœur. Vous voyez bien qu'elle ne peut jamais être contente une heure, puisque son bonheur dépend de la fantaisie des autres. Moi, au contraire, qui ai choisi ma robe, parce qu'elle me paroïssoit jolie, si quelqu'un me dit qu'elle ne l'est pas, je pense que ce n'est pas la faute de ma robe, & que ce quelqu'un a un mauvais goût.

Madem. Bonne.

Il n'y a rien à ajouter à ces deux portraits : vous vous connoissez très-bien, ma chere *Belotte* ; vous avez un orgueil bien solide ; celui de votre sœur n'est rien au prix. Mais, mes bons enfans, ce n'est pas assez de se connoître ; il faut se corriger.

Miss Belotte.

Comment faire, pour nous débarrasser de nos mauvais caracteres ?

Madem. Bonne.

Vous vous trompez, ma chere ; vos ca-

Tome II.

C

racteres ne sont ni bons ni mauvais ; s'il falloit décider cela , je dirois même qu'il y a plus de bon que de mauvais dans ces caracteres-là , & que si vous voulez les employer comme il faut , ils peuvent servir à vous rendre parfaites & heureuses.

Miss Sophie.

Cela seroit-il bien vrai , ma Bonne ? Ah ! que je vous aurois d'obligation , si vous vouliez m'apprendre à faire un bon usage de mon caractère ; car , pour vous dire la vérité , j'ai beau vouloir bien penser de moi , je connois souvent que je ne suis pas fort aimable , & je voudrois la devenir.

Madem. Bonne.

Cela ne sera pas fort difficile , ma chere. Vous me dites bonnement vos défauts ; je vais vous dire les miens. Quand j'étois jeune , j'avois comme vous le malheur d'être la favorite de mon pere ; je dis que c'est un malheur , ma chere , parce qu'il est très-aisé d'en abuser , & j'en abusois. Vous me faites souvenir de ce que j'étois à votre âge , ma bonne amie , j'étois vraiment un petit tyran. A la vérité , j'aimois mes freres & mes sœurs ; mais je voulois en être respectée , sans penser à me rendre respectable. Je croyois qu'ils faisoient une grande faute , quand ils prenoient la liberté de me contredire ; je voulois toujours avoir la préférence , & je di-

fois vingt fois par jour comme vous , je suis l'ainée. Qu'arriva-t-il de cela ? Tout le monde me détestoit. Les domestiques , par pitié pour mes freres & sœurs , prenoient leur parti dans toutes les occasions : alors je grondois les domestiques ; je les faisois quereller par mon pere , & cela augmentoit encore la haine qu'ils avoient pour moi. Fatiguée d'être haïe , je m'examinai & je me demandai à moi-même : pourquoi est-ce que personne ne peut me souffrir ? Est ce que je suis méchante ? Non assurément ; j'ai un fort bon cœur ; mais je suis impatiente. Si quelqu'un vouloit toujours l'emporter sur moi , l'aimerois-je ? Non ; pourquoi donc suis-je étonnée que les autres ne m'aient pas ? cela est tout naturel. Après avoir fait ces réflexions , je pris résolution de me corriger ; mais cela étoit bien difficile ; car je ne m'apercevois pas quand j'étois impertinente. Heureusement pour moi , je trouvai une bonne amie qui voulut bien avoir la charité de m'avertir toutes les fois que je serois impertinente , & que je serois le tyran. Je ne me fâchai point , quand elle le fit , quoique cela me fit beaucoup de peine dans le commencement. Enfin , au bout d'un an , je fus si bien corrigée , qu'on ne me reconnoissoit plus , & que mes sœurs , mes freres & tous les domestiques m'aimoient à la folie.

Miss Sophie.

Vous êtes bien fine, ma Bonne; vous avez trouvé le moyen de me dire de bonnes injures, sans que je puisse m'en fâcher; car sous prétexte de faire votre portrait, vous avez fait le mien.

Madem. Bonne.

Ce n'est point un prétexte ma chère; je vous jure que j'étois telle que vous êtes.

Miss Sophie.

Mais où trouverai-je cette bonne amie qui m'avertira quand je ferai des fautes?

Madem. Bonne.

Votre sœur vous rendra ce service, & vous ne vous fâcherez pas. Si vous pouvez gagner cela sur vous, vous deviendrez extrêmement aimable; car, pour vous rendre justice, vous avez un fort bon cœur & vous ne manquez pas d'esprit. J'ai connu que vous aviez le cœur bon, parce que vous êtes fort attachée à vos sœurs, quoique vous les maltraitez quelquefois: d'ailleurs ce desir de plaire & d'être aimée est une fort bonne disposition, & peut vous engager à vous corriger de tous vos défauts qui vous empêchent d'être aussi aimable que vous pourriez l'être. Commencez par me promettre que vous souffrirez que votre sœur vous avertisse de vos fautes, & si vous êtes fidele à garder votre pa-

role, je vous promets de vous enseigner les moyens de devenir extrêmement aimable.

Miss Belotte.

Et moi, ma Bonne, comment ferai-je pour corriger mon orgueil?

Madem. Bonne.

Nous parlerons de cela un autre jour, ma chere; ces Dames sont arrivées, je les entends dans la chambre de Lady *Sensée*; il ne faut pas les faire attendre.

X. D I A L O G U E.

Madem. Bonne.

Nous avons hier lu une histoire qui nous a fait pleurer toutes les trois, Mesdames. Lady *Tempête* m'a demandé permission de vous la dire.

Lady Louise.

Avant de la commencer, ma Bonne, permettez-moi de vous demander une nouvelle grace. Nous avons deux de nos amies, auxquelles nous avons beaucoup parlé de vous, ce qui leur a donné une grande envie de vous connoître; elles sont entrées chez Milady, en attendant que j'eusse obtenu la permission de vous les présenter.

Madem. Bonne.

Je les verrai avec plaisir, Madame, & je vous prie de les faire entrer.... Connoissez-vous ces Dames, Lady Lucie?

Lady Lucie.

Il y en a une qui est mon amie depuis plusieurs années; elle se nomme *Zina*, & je suis sûre qu'elle deviendra votre favorite. Je connois peu l'autre, qui se nomme *Miss Frivole*; je me persuade qu'elle a grand besoin de vos leçons, aussi bien que moi: je crois même qu'elle en profitera; mais les voici.

Madem. Bonne.

Vous avez bien de la bonté, Mesdames, de croire que je puis vous être utile à quelque chose; asseyez-vous, s'il vous plaît, & permettez-nous de commencer notre leçon. Il faut pourtant auparavant vous avertir, Mesdames que ceci est plutôt une conversation qu'une leçon. Nous sommes une petite société d'amies qui nous amusons à nous entretenir; nous nous parlons à cœur ouvert; chacune de nous dit ce qu'elle pense: j'espère que vous voudrez bien imiter l'exemple que ces Dames vous donneront de dire librement leurs pensées.

Miss Zina.

Pour moi, je vous promets de bien écouter; voilà tout ce dont je me crois capable.

Miss Frivole.

Je suivrai l'exemple de Mademoiselle ; car outre que je m'explique difficilement en françois , je suis trop timide.

Madem. Bonne.

J'espère que vous ne la ferez pas longtemps avec nous ; car il faut avoir de l'assurance, quand on n'est qu'avec ses amies. Commencez votre histoire, *Lady Tempête.*

Lady Tempête.

Une Demoiselle de qualité fut mariée fort jeune à un homme qui étoit extrêmement riche & très-vieux : comme cette fille étoit fort vertueuse , elle eut beaucoup de complaisance pour son mari. Il en fut si reconnoissant, qu'avant de mourir , il fit un testament par lequel il lui laissoit tout son bien. Elle n'avoit pas vingt ans ; elle étoit belle comme un ange ; elle avoit beaucoup d'esprit , & ce qui est bien plus considérable , elle avoit la réputation d'une femme très-sage. Avec tous ces avantages , elle ne manqua pas d'amans ; il s'en présenta un grand nombre qui regardoient comme un grand avantage le bonheur de l'épouser. Elle choisit le marquis *de Ganges* , qui étoit extrêmement aimable. Tout le monde disoit que c'étoit le mariage le mieux assorti , & l'on croyoit que ces deux personnes seroient extrêmement heureuses. Ils le furent d'abord ; mais peu-à-peu

ils commencèrent à avoir moins de complaisance l'un pour l'autre : je vous *sai* dit que Madame *de Ganges* étoit jeune, belle, spirituelle ; elle joignoit à ces avantages tous les talens. Elle chantoit bien, jouoit de toutes sortes d'instrumens, dansoit à merveille ; vous sentez bien qu'une telle personne devoit être souhaitée dans toutes les bonnes compagnies : si on donnoit un bal, une fête, une assemblée, elle y étoit invitée ; & comme elle aimoit à se divertir, elle y alloit de bon cœur. Son mari, qui étoit un peu jaloux, lui représenta que cette vie dissipée faisoit tort à sa réputation, & lui donnoit à lui-même beaucoup de chagrin ; qu'ainsi il la prioit de ne plus tant courir, & de rester souvent chez elle. Madame *de Ganges* trouva ce discours fort extraordinaire ; elle étoit sage, & elle croyoit que cela suffisoit : elle ne cherchoit dans les assemblées qu'à sauter, à rire & à se divertir avec les personnes de son âge, & comme elle n'y trouvoit point de mal, elle trouvoit étrange qu'on lui en fit un crime. Elle répondit à son mari que sa conscience ne lui reprochoit rien ; qu'elle n'étoit ni d'âge ni d'humeur à s'enterrer toute vive, pour les discours des médifans ; qu'il étoit le maître de la suivre dans ces assemblées, où il pourroit examiner sa conduite ; & qu'il étoit inoui de vouloir priver une femme de

son âge, des plaisirs innocens & honnêtes. Le marquis fut fort mécontent de cette réponse : il gronda ; sa femme gronda de son côté ; enfin la bonne intelligence qui avoit régné entr'eux, disparut pour faire place aux querelles, aux reproches, à la froideur & à la haine. Le marquis regardoit sa femme comme une entêtée, & peut-être comme une coquette : Madame regardoit son mari comme un jaloux, un tyran ; ils ne pouvoient plus se souffrir. Je vous ai dit que le premier mari de *Madame de Ganges* lui avoit laissé une grande fortune ; elle étoit maîtresse d'en disposer à sa fantaisie. Dans le desir qu'elle avoit de se venger de son mari, elle prit résolution de le priver de l'administration de son bien, si elle mourroit. Elle avoit deux enfans qu'elle aimoit beaucoup : elle fit un testament par lequel elle leur laissoit tout son bien, comme cela étoit juste ; mais elle ajouta que si elle mourroit avant qu'ils fussent en âge d'en jouir, elle vouloit que sa mere, qui n'étoit pas fort âgée, fût tutrice, & non pas leur pere. Elle ajouta ces paroles au bas de son testament, comme si elle eût prévu le malheur qui devoit lui arriver.

Je déclare dans la présence de Dieu, que c'est ici ma vraie & ma dernière volonté, à laquelle je ne veux rien changer ; que s'il arrivoit par la suite que je fisse un autre testament,

j'avertis que je le ferai malgré moi, que j'y serai forcée, & je déclare cet autre testament nul.

Le marquis, je ne fais par quel moyen, découvrit que sa femme avoit fait ce testament, dans lequel il étoit si maltraité. Il lui en fit de grands reproches, & lui remontra que ce testament le déshonoroit. Des amis communs pour lesquels la marquise avoit beaucoup de respect, lui représenterent la même chose, & entreprirent de la reconcilier avec son mari; &, à force de soins, ils en vinrent à bout. Le marquis promit d'être plus complaisant; & sa femme, d'être moins dissipée: elle tint parole de bonne foi, & commença à se dégoûter réellement du monde. Le marquis parut aussi revenir de sa mauvaise humeur; il faisoit mille caresses à sa femme, & alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Elle, qui étoit sincere & bonne, fut touchée de ce changement, & oubliant tous les sujets de plaintes qu'il lui avoit donnés par le passé, elle résolut de s'appliquer à le rendre heureux, & pour lui prouver qu'elle lui pardonnoit sans garder aucune rancune, elle fit un autre testament tel qu'il le voulut.

Le marquis avoit deux freres; l'un étoit ecclésiastique, & on le nommoit Monsieur l'Abbé; l'autre étoit chevalier de Malthe,

& l'on prétend que c'étoit par leurs mauvais discours , que le trouble s'étoit mis entre le mari & la femme. Quoiqu'il en soit, la marquise, qui étoit douce , vivoit honnêtement avec eux ; elle leur faisoit même des présens , sur-tout au chevalier , qui, n'ayant pas de fortune , auroit eu peine à soutenir son rang sans ses bienfaits. L'été étant venu, la marquise partit pour aller à une de ses terres qui n'étoit pas fort éloignée, & ses deux beaux-freres l'accompagnèrent : son mari lui promit de la rejoindre en peu de tems, & lui dit qu'il avoit quelques affaires qui l'obligeoient de rester à Avignon. Cette pauvre femme avoit la plus grande répugnance du monde à ce voyage, qu'elle avoit pourtant fait plusieurs fois dans la même compagnie ; elle sembloit avoir un pressentiment qui lui disoit de n'y pas aller. Avant de partir, elle fit beaucoup d'aumônes, pour obtenir de Dieu la grace, disoit-elle, de ne pas mourir subitement, & d'avoir le tems de lui demander pardon de ses péchés. Il n'y avoit que quelques jours qu'elle étoit à la campagne, lorsqu'elle se trouva fort mal, après avoir mangé d'une tarte à la crème, & il se trouva que cette tarte étoit empoisonnée ; mais la crème avoit empêché que le poison ne fît son effet. Elle devoit, ce semble, quitter la campagne, après

cet accident. Malheureusement pour elle, elle ne le fit pas, & crut que c'étoit une méprise du cuisinier. Un Dimanche, elle eut envie de se purger : on lui apporta une médecine qui étoit si noire & si dégoûtante, qu'elle ne put se résoudre à l'avaler; elle prit des pillules qu'elle avoit apportées avec elle. L'après-dîner, se trouvant fort bien, elle invita plusieurs Demoiselles du village à la venir voir, & leur donna une jolie collation; & comme la médecine lui avoit donné un grand appétit, elle mangea beaucoup elle-même. Sur les six heures du soir, ces Demoiselles sortirent, & les beaux-freres de la marquise les reconduisirent. Comme Madame de Ganges étoit fatiguée, elle défit sa robe & ne garda qu'une jupe & un corselet; car il faisoit chaud. Elle se jeta sur son lit, n'ayant d'autres coëffures que ses beaux cheveux qui étoient tressés sur sa tête. A peine y avoit-il un quart-d'heure qu'elle y étoit, quand elle vit entrer son frere l'abbé: les yeux lui sortoient de la tête, & elle ne put s'empêcher de frémir en le voyant; il tenoit d'une main un pistolet, & de l'autre un verre plein de poison. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, d'une voix terrible; choisissez. Ah! mon cher frere, lui dit-elle, en joignant les mains, quel mal vous ai-je fait? pourquoi voulez-vous ma mort?

Comme elle achevoit ces paroles , elle vit entrer le chevalier , l'épée nue ; elle crut d'abord qu'il venoit à son secours ; elle se trompoit : il lui mit la pointe de son épée à la gorge , & la força de prendre ce poison. Comme le plus épais étoit au fond du vase , ces barbares prirent un petit bâton , & l'ayant mis sur le bord du verre , il fallut encore qu'elle prît ce reste ; mais elle ne l'avalala pas ; car s'étant mise la tête dans le lit , elle le cracha dans les draps. Cette malheureuse victime ne voyant plus de remède à son mal , conjura ces bourreaux d'avoir pitié de son ame , & de lui envoyer du moins un confesseur ; ils y consentirent , & en se retirant ils fermerent la porte de sa chambre.

Quand la marquise se vit seule , elle chercha à se sauver , & comme la fenêtre de sa chambre , qui donnoit sur les écuries , n'étoit pas fort haute , elle se jeta dans la cour. Un moment plus tard , elle n'en eût pas été la maîtresse. L'ecclésiastique qu'on avoit envoyé chercher pour elle , & qui , sans doute , étoit d'intelligence avec ses beaux-freres , entra assez tôt pour la retenir par le bout de sa jupe , ce qui ne fit que la redresser , enforte qu'elle tomba sur ses pieds , sans se faire aucun mal. Ce méchant homme jeta après elle un pot de fleurs qui étoit sur cette fenêtre , & qui lui auroit cassé la tête s'il l'eût attrappée.

La premiere chose que fit la marquise, fut de se fourer les tresses de ses cheveux dans la gorge, pour se faire vomir, ce qu'elle fit aisément, parce qu'elle avoit beaucoup mangé. Le poison étoit si subtil, qu'un porc qui mangea ce qu'elle avoit rejeté, en mourut. Ensuite la marquise conjura un valet d'écurie de lui sauver la vie, en lui donnant la liberté de sortir par une porte de derriere, qui donnoit dans la rue. Ce garçon la prit dans ses bras, & l'ayant mise dehors, elle courut tout échevelée & à moitié nue à travers le village, & arriva chez le curé où elle trouva toutes les Dames auxquelles elle avoit donné la collation. Elles firent un cri, en la voyant dans cette situation. Cette pauvre Dame n'eut que le tems de leur dire qu'elle étoit empoisonnée, & qu'elle étoit poursuivie par ses beaux freres. L'abbé se tint sur la porte, le pistolet à la main, disant qu'il brûleroit la cervelle au premier qui voudroit entrer; le chevalier monta en haut, en disant que la marquise étoit devenue folle, & qu'il ne vouloit pas qu'on la vît dans cette situation. Leur discours avoit assez d'apparence: cependant une de ces Dames qui avoit de la thériaque dans sa poche, en donnoit de tems en tems de gros morceaux à la marquise. Cette pauvre Dame, qui avoit les entrailles dévorées par l'ardeur du poison, de-

manda de l'eau , & le chevalier eut la barbarie de lui casser le verre dans les dents. Malgré cette dernière preuve de sa cruauté, elle résolut de faire une dernière tentative pour l'attendrir. Elle demanda à lui parler en particulier. Etant entrée avec lui dans une chambre voisine de celle où étoit la compagnie , elle se jeta à ses pieds , & lui dit : mon cher frere , il est encore tems de réparer le mal que vous avez fait ; je vous jure sur mon salut de ne parler jamais de tout ce qui s'est passé : personne ne fait encore la vérité ; & je dirai comme vous, que j'ai eu un accès de folie. Pendant ce discours , le chevalier la regardoit d'un air furieux , & au lieu de lui répondre , il se jette sur elle , la perce d'une grande quantité de coups , & ne l'auroit point quittée , si son épée ne s'étoit cassée dans son corps. Aux cris de la marquise , toutes ces femmes effrayées accourent ; mais nulle n'eut la hardiesse d'arrêter le chevalier , qui dit à son frere que tout étoit fini , & qu'ils devoient penser à se sauver.

Cependant une partie de ces Dames s'efforçoient de secourir la marquise , pendant que les autres crioient par la fenêtre : au secours , au meurtre. Le juge du village fit armer une vingtaine de paysans , qu'il mit en garde à la porte ; cette précaution

ne fut pas inutile ; car le chevalier ayant entendu dire que sa belle-sœur n'étoit pas morte , revint sur ses pas pour l'achever ; mais voyant la porte si bien gardée , il se retira. Pendant qu'on étoit allé chercher un chirurgien , ces femmes tâchoient d'arracher le tronçon de l'épée , qui étoit resté dans l'épaule de la marquise ; cette courageuse femme dit à l'une d'elles , d'appuyer son genou contre son dos , & de tirer de toute sa force , ce qui réussit. Le chirurgien , qui arriva dans le moment , visita ses blessures , & assura qu'il n'y en avoit pas une de mortelle ; qu'ainsi si on pouvoit remédier au poison , il y avoit de l'espérance de sauver cette infortunée. Mais ce poison étoit trop violent , & elle avoit été secourue trop tard ; on connut par une fièvre violente & aux douleurs aiguës qu'elle ressentoit dans ses entrailles , qu'il n'y avoit point de remède. Cependant on avoit fait partir des couriers , pour avertir la mere & l'époux de la marquise & ses enfans. Monsieur de Ganges , au lieu de partir sur le champ , resta un jour entier dans Avignon , contant à tout le monde le malheur qui lui étoit arrivé , comme s'il en eût été au désespoir. Quand il vint , la mere de la marquise , qui le regardoit , avec quelque raison , comme complice du crime de ses freres , ne vouloit pas permettre qu'il entrât dans la chambre de la mourante ;

mourante ; mais cette pauvre femme avoit fait à Dieu le sacrifice de sa vie & de sa vengeance ; elle voulut voir son mari , lui tendit la main , & fit tout ce qu'elle put pour persuader à tout le monde , par ses manieres , qu'elle le croyoit innocent. Elle vécut encore quelques jours , & les passa à recommander à sa mere & à ses enfans de ne jamais penser à venger sa mort ; qu'elle pardonnoit de tout son cœur à ses assassins. Ce fut dans ces sentimens si chrétiens , qu'elle rendit son ame à Dieu. On ouvrit son corps , & on trouva ses entrailles toutes brûlées par le poison.

Lady Mary.

Mais , ma Bonne , cette histoire est-elle bien véritable ? Je ne puis croire que des hommes soyent capables de telles méchancetés ; je croirois plutôt que ce sont des démons.

Madem. Bonne.

Il est vrai qu'on a peine à concevoir une telle barbarie. Mais , Mesdames , réfléchissez , s'il vous plaît , sur l'origine des malheurs de cette femme infortunée. Son goût pour le monde & pour les plaisirs , son peu de complaisance pour son mari , les contradictions que cela lui attira , firent naître sa haine contre lui. Cette haine la porta à se venger , & à faire un testament qui lui

étoit injurieux ; & la crainte qu'eut le marquis, qu'elle ne changeât celui qu'il en avoit obtenu en second lieu , l'engagea sans doute à charger ses freres du soin de le défaire d'une femme qui avoit perdu son amitié ; car on a toujours cru que ces barbares avoient agi par ses ordres. Je ne prétends pas le justifier, au moins ; c'étoit un monstre : je veux dire seulement, que peut-être la marquise eût évité ces malheurs, si elle se fût montrée plus complaisante à ce qu'il exigeoit d'elle. Un mari a tort, sans doute, d'exiger trop de sa femme ; mais une femme a tort de ne pas se prêter aux bisarreries de son mari. Il faut qu'elle se mette bien dans l'esprit, en se mariant, qu'elle prend un maître, auquel elle doit sacrifier ses goûts, ses inclinations, & même ses penchans les plus innocens, s'il est assez injuste pour exiger ce sacrifice.

Miss Frivole.

Vous m'avez dit, Mademoiselle, que vous aimiez que chacun dît son sentiment ; permettez-moi donc de vous dire que, sur ce pied-là, une fille qui a le sens commun, ne pourra jamais se résoudre à se marier. Je pense que dans l'état du mariage, les devoirs sont réciproques, & qu'un mari est autant obligé à la complaisance envers sa femme, que sa femme envers lui.

Madem. Bonne.

Cela devroit être, Mademoiselle; mais ordinairement cela n'est pas. Dans ce cas, si une femme ne prend toutes les complaisances de son côté, il faut qu'elle se détermine à être malheureuse toute sa vie; car la contradiction perpétuelle doit produire la haine. N'est-ce pas un enfer anticipé, d'être obligée de vivre avec un homme qu'on déteste?

Lady Louise.

Mais, ma Bonne, seroit-elle plus heureuse avec un mari, aux caprices duquel il faudroit sacrifier à tout moment ses inclinations les plus innocentes?

Madem. Bonne.

Oui, ma chere. On vient à bout d'appriivoiser les lions & les tigres; il faudroit qu'un homme fût plus féroce que ces animaux, s'il n'étoit pas touché à la fin, des complaisances d'une épouse sage & raisonnable. Mais je suppose qu'il y ait un homme assez bisarre & d'un assez mauvais caractère, pour n'être pas touché des bonnes façons de son épouse, elle auroit la satisfaction de n'avoir rien à se reprocher. Croyez-moi, Mesdames, on n'est jamais malheureux, quand on peut se rendre à soi-même le témoignage d'avoir fait son devoir.

Lady Spirituelle.

Mais encore, ma Bonne, quel mal faisoit cette pauvre marquise, en se divertissant honnêtement? Ne disoit-elle pas à son époux qu'il étoit le maître de venir à ces assemblées, & de veiller sur sa conduite?

Madem. Bonne.

Il ne suffit pas, ma chere, qu'une femme soit sage; il faut encore qu'elle le paroisse. Le public est attentif à la conduite d'une jeune personne; si elle est aimable sur-tout, elle ne sauroit prendre assez de précautions. Elle peut compter sur la mauvaise volonté de toutes les femmes qui ne sont pas aussi aimable qu'elle: la jalousie lui en fait autant d'ennemies qui sont attentives à toutes ses démarches, pour les empoisonner. Si elles voyent un si grand goût pour le monde, & qu'elles puissent découvrir que ce goût déplaît à son mari, aussi-tôt voilà leurs langues en campagne. Elles décident que cette femme, qui néglige de plaire à son mari, souhaite de plaire à quelqu'autre, & que c'est pour le rencontrer qu'elle cherche les assemblées. Cela est souvent très-injuste; mais tel est le monde; & puisque nous ne pouvons le réformer, il faut nous assujettir à un tel genre de vie, que nous mettions sa malice en défaut.

Miss Champêtre.

Ah! que j'aime ma solitude! je puis, sans craindre les sots discours, jouir de tous les plaisirs innocens : pardonnez-moi cette exclamation, ma Bonne; mais tout ce que j'entends dire du grand monde, m'en donne une telle horreur, que si ce n'étoit le desir que j'ai de profiter de vos leçons, j'y retournerois tout-à-l'heure pour n'en sortir de ma vie.

Lady Lucie.

Je serois bien de votre goût, Mademoiselle; mais il est des devoirs auxquels il faut sacrifier nos inclinations.

Madem. Bonne.

Il y auroit beaucoup à dire sur cet article, Mesdames; mais il se fait tard, & nous avons beaucoup de leçons à répéter. Nous reprendrons cette conversation une autre fois; à présent nous allons dire nos histoires.

Lady Mary.

La mienne m'a paru bien drôle, ma Bonne, & j'ai ri comme une folle, en l'apprenant; je tâcherai pourtant d'être sérieuse.

Il y avoit une grande famine en Israël, & les fils des prophetes vinrent en la montagne de Carmel. *Elisée* dit à son valet: mettez la grande chaudiere, & faites cuire des herbes, pour leur donner à dîner. Le valet obéit à son maître, & partit pour aller cueillir des herbes avec un des fils des prophetes, qui s'of-

frit honnêtement à lui aider. Cet homme étoit un très-mauvais jardinier, n'avoit aucune connoissance des herbes, enforte qu'il cueillit plein sa robe de coloquinte, & l'ayant coupée par morceaux, il la mit dans la soupe; or, la coloquinte est la chose du monde la plus amere. Quand la soupe fut cuite, ceux qui avoient la plus grande faim, commencerent à la manger; mais à peine y eurent-ils touché, qu'ils firent une laide grimace, & cracherent ce qu'ils avoient dans la bouche. L'un d'eux tout effrayé dit à *Elisée*: Seigneur, la mort est dans la chaudiere; car il croyoit fermement être empoisonné. *Elisée* commanda à son serviteur de lui apporter de la farine; il en jeta dans la marmite, & aussi-tôt la soupe perdit toute son amertume, & fut trouvée fort bonne. Comme on achevoit de la manger, des personnes charitables apporterent à *Elisée* vingt petits pains d'orge. Le prophete dit à son serviteur de distribuer ces pains à la compagnie; mais celui-ci lui répondit: ils sont plus de cent personnes; comment voulez-vous qu'elles aient toutes un morceau de pain de cette petite quantité? Obéissez, dit le prophete, & je vous assure qu'il y en aura de reste. Effectivement, tous ceux qui étoient là, furent rassasiés, & il en resta plusieurs morceaux.

Lady Charlotte.

Qu'est-ce que du pain d'orge, ma Bonne?
est-il meilleur que celui que nous mangeons?

Madem. Bonne.

Non, ma chere ; c'est du pain fait avec
ce que vous appelez *berley* ; il est très-gros-
sier, & il n'y a que les gens qui sont fort pau-
vres, qui en mangent.

Lady Charlotte.

Le prophete régaloit bien mal ceux qui
venoient le voir. Une soupe amere, du pain
d'orge. Puisqu'il n'avoit qu'à souhaiter les
choses, pour les voir arriver, que ne de-
mandoit-il à Dieu un bon dîner, pour réga-
ler ceux qui venoient le voir?

Madem. Bonne.

L'imagination est singuliere. Et vous ima-
ginez-vous, ma chere, que Dieu eût fait
un miracle, pour contenter la friandise de
ces gens-là? Non, sans doute. Il fait agir
sa toute-puissance, pour fournir le nécessaire
aux pauvres ; mais il n'a garde de faire des
miracles, pour les mettre dans une abon-
dance qui souvent leur seroit nuisible. La
bonne chere, les beaux habits, les trésors,
ne sont des biens qu'aux yeux de l'orgueil,
de la vanité, de la gourmandise & de la pa-
resse : le bon Dieu fait si peu de cas de ces
sortes de biens, que souvent il les abandon-
ne aux méchans. Il garde pour ses amis la

patience dans la pauvreté, la maladie, les affronts ; la foi, l'espérance, la charité & toutes les vertus, qui sont les richesses de l'ame.

Miss Molly.

Il a pourtant donné de grandes richesses à *Abraham*, qui étoit son ami.

Madem. Bonne.

Parce qu'*Abraham* les lui avoit généreusement sacrifiées, en abandonnant son pays & en quittant la maison de son pere. Un homme assez fidele à Dieu, pour lui sacrifier ce qu'il avoit de plus cher, son fils unique, n'avoit garde de s'attacher à des richesses périssables : c'est pourquoi Dieu, qui prévoit l'avenir & qui le connoît comme le présent, les lui avoit données, parce qu'il savoit qu'au lieu d'en faire un mauvais usage, il les employeroit à faire de bonnes actions.

Lady Sensée.

C'est donc très-souvent un bonheur, d'être né pauvre ?

Madem. Bonne.

Il est certain, ma chere, que les pauvres ont moins d'occasions de pécher, que les riches ; mais ces derniers, s'ils le veulent, ont occasion de pratiquer de grandes vertus. D'ailleurs, on peut être pauvre avec cent mille pieces de rente ; & on peut être un

mauvais riche avec dix pieces , dix schelings même.

Lady Mary.

Comment cela , ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire , Mesdames. Un jour , un jeune homme demanda à Jésus-Christ : que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ? Observer les commandemens de Dieu , reprit Jésus-Christ. Je les ai observés dès ma jeunesse , dit le jeune homme. Jésus l'ayant regardé , dit l'Ecriture , l'aima. Vendez tout ce que vous avez , dit Jésus-Christ , & le donnez aux pauvres ; après cela , venez & me suivez. Ces paroles rendirent le jeune homme tout triste , parce qu'il étoit fort riche , & au lieu d'obéir aux ordres du Sauveur , il se retira. Alors Jésus élevant sa voix , s'écria : je vous dis en vérité , qu'un chameau passera plutôt par le trou d'une aiguille , qu'un riche n'entrera dans le royaume des Cieux. Or , comme un chameau , qui est beaucoup plus grand qu'un bœuf , ne peut pas passer par le trou d'une aiguille , il faut dire de même , qu'un riche dont le cœur est attaché à son bien , ne peut jamais entrer dans le Ciel ; car Jésus-Christ , qui ne peut mentir , en a juré.

Lady Lucie.

Vous me faites une si grande frayeur , ma

Bonne, que je crois que, si j'étois en âge & que je pusse disposer de mon bien, je le vendrois tout-à-l'heure, pour le donner aux pauvres.

Madem. Bonne.

Ce n'est pas moi, qui vous fais cette frayeur, Mademoiselle; c'est l'Evangile. Mais rassurez-vous: tout le tems que vous serez dans cette disposition, c'est-à-dire, que vous serez disposée à sacrifier vos richesses à votre salut, vous serez véritablement pauvre. Quand Jésus dit qu'un riche ne peut entrer dans le royaume de Dieu, il entend parler de ceux qui aiment leurs richesses plus que lui, & qui ne voudroient pas les lui sacrifier, dans l'occasion; qui seroient prêts à faire de mauvaises actions, pour les acquérir ou les conserver. Un homme qui a cent mille pieces de rente, & qui seroit prêt de les perdre, plutôt que de commettre une injustice, cet homme, dis je, est un pauvre, & peut espérer d'aller au Ciel. Au contraire, celui qui n'a que dix pieces, dix schelings, dix sols, & qui, pour les conserver, seroit prêt à faire serment, à laisser périr de faim son prochain, plutôt que de les perdre ou de les lui donner; cet homme, dis je, est le mauvais riche, & il seroit plus facile qu'un chameau passât par le trou d'une aiguille, qu'un tel homme entrât dans le royaume des Cieux.

Lady Spirituelle.

J'avois bien besoin de cette explication, ma Bonne, sans quoi les paroles de Jésus-Christ m'auroient fait devenir folle : car vous savez qu'un jour j'aurai tout le bien de Papa, qui est fort riche.

Madem. Bonne.

L'avarice ne fera jamais votre défaut ; vous êtes née généreuse, ma chere, & je souhaiterois que vous n'eussiez pas plus de vanité que d'amour pour les richesses. Mais n'y a-t-il point parmi nous de mauvais riches ?

Miss Molly.

Je crois que c'est moi, ma Bonne. Maman me donne quelquefois des schelings, & je les garde bien soigneusement dans une petite boîte : je les compte tous les jours, & je ne voudrois pas pour chose du monde en dépenser un fol ; j'ai déjà amassé trois guinées.

Madem. Bonne.

Ah ! ma chere, prenez bien garde de devenir le mauvais riche. Ces trois guinées-là sont dans votre cœur : il faut vite les arracher ; autrement vous prendriez la mauvaise habitude d'aimer l'argent, & quand vous seriez dure aux pauvres, injuste envers les autres & envers vous-même, vous n'entreriez point dans le royaume des Cieux. Quand même l'avarice ne feroit point un péché, il faudroit vous en corriger bien promptement ;

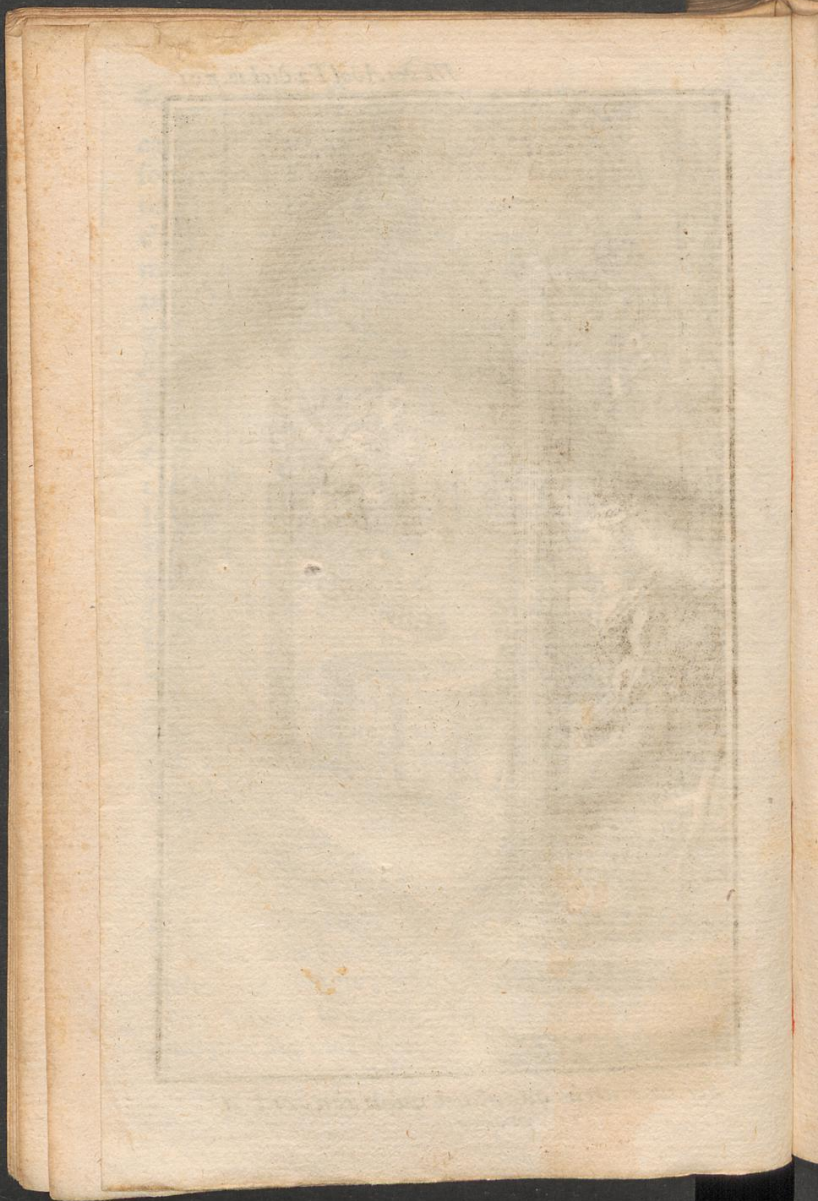
car c'est un vice bas, qui déshonore les personnes de qualité. Plus on est grand, plus on doit avoir l'ame généreuse. D'ailleurs, c'est une folie d'aimer l'argent, pour l'enfermer. Il n'est bon à rien dans un coffre. Retenez bien cela, Mesdames. J'ai lu un roman anglois, nommé les aventures de *Robinson Crusoe*. Cet homme fit naufrage & vint dans une isle où il resta tout seul pendant vingt-sept ans. Il y avoit quelques années qu'il y étoit, lorsqu'un vaisseau vint se briser proche du rivage, en sorte que *Robinson* trouva le moyen d'y aller, quand la mer fut basse; il trouva de l'or dans la chambre du capitaine, & il le jeta à terre de dépit, en disant: à quoi me peut servir cet or? il n'est bon ni à manger, ni à faire des habits, ni à me guérir si j'étois malade. J'aimerois bien mieux un tonneau de biscuits, ou une demi-douzaine de chemises. *Lady Sensée*, racontez à ces Dames l'histoire de *Pythius*; elle vient admirablement bien à notre sujet.

Lady Sensée.

Pythius étoit un prince Lydien, qui avoit beaucoup de mines d'or dans ses petits Etats. Il y faisoit travailler ses pauvres sujets, jour & nuit, sans leur donner un moment de relâche. Sa femme, qui avoit beaucoup d'esprit, voulut le corriger de son avarice; car quoiqu'il eût tant d'or, il craignoit de le dé-



*L'or n'est utile qu'autant qu'on s'en sert a
propos.*



penſer pour les choſes néceſſaires, & n'avoit d'autre plaifir que de l'enfermer dans ſes coffres. Un jour donc que *Pythius* avoit été à la chafſe, & qu'il avoit grand' faim, elle lui fit ſervir, pour ſon dîner, des plats pleins de pieces d'or. D'abord le prince fut charmé de voir tant d'or, & paſſa quelques minutes à le regarder avec complaiſance : cependant, comme cette vue ne rempliſſoit pas ſon eſtomac, il pria ſa femme de lui faire donner quelque choſe à manger. Comment ! lui dit-elle, n'avez-vous pas, pour votre dîner, ce que vous aimez le mieux ? Vous vous moquez, lui dit *Pythius* ; je ne ſaurois manger de l'or, & je pourrois mourir de faim avec tout celui qui eſt dans l'univers. C'eſt donc une grande folie, dit la princeſſe, d'aimer ſi paſſionnément une choſe qui ne peut vous ſervir à rien dans vos coffres ; apprenez, mon cher, que l'or ne vaut rien quand il eſt enfermé, & qu'il n'eſt utile qu'à ceux qui ſavent le changer à propos contre les choſes néceſſaires à la vie. *Pythius* ſentit la ſageſſe de cette leçon. Il ſe corrigea ſi bien, qu'il fut dans la ſuite auſſi généreux qu'il avoit été avare juſqu'alors.

Lady Louiſe.

Ce jeune homme dont parle l'Evangile, avoit fait juſqu'alors un bon uſage des richelſſes, puis que Jéſus-Chriſt l'aima, & il ne

l'auroit pas aimé, fans doute, s'il eût été avare. Il n'étoit donc pas un mauvais riche : cependant on croiroit, par les paroles de Jésus-Christ, qu'il a perdu le Ciel pour avoir gardé sa fortune. Est-ce donc qu'il est nécessaire, pour se sauver, de vendre tout ce qu'on a, & de le donner aux pauvres ?

Madem. Bonne.

Tâchez de bien comprendre ce que je vais vous dire, ma chere. Il y a dans l'Evangile des maximes qui obligent tous les hommes, dans tous les tems. Il en est qui n'obligent que dans les mêmes circonstances, pour lesquelles elles furent prononcées. Aimez vos ennemis, faites leur du bien, partagez votre bien avec les pauvres, soyez modeste, ne faites point aux autres le mal que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent. Voilà des commandemens qui ne souffrent aucune exception ; il n'y a pas un seul homme dans l'univers qui ne soit obligé de les observer, ni qui puisse aller en Paradis sans les pratiquer. Mais personne n'est obligé de vendre tout ce qu'il a, pour le donner aux pauvres, à moins qu'il n'y soit appelé par une vocation particuliere, semblable à celle que Jésus-Christ adressa au jeune homme de l'Evangile.

Lady Spirituelle.

C'est-à-dire, que personne n'y est plus obli-

gé ; car le Seigneur ne descendra pas du Ciel pour nous donner ses ordres.

Madem. Bonne.

Sans descendre du Ciel , il peut nous placer ou permettre, du moins , que nous soyons placés dans des circonstances qui exigeroient de nous ce sacrifice entier de nos biens ; & si nous nous refusions alors à cette obligation , nous serions aussi coupables que ce jeune mondain qui ne voulut pas suivre le Seigneur au prix de tout ce qu'il possédoit.

Lady Louise.

Dites-moi vite , ma Bonne , quelles sont ces circonstances , afin que je les évite autant que je pourrai.

Madem. Bonne.

Il en est que vous pouvez sans doute éviter , comme , par exemple , un tel attachement à ces richesses & à tous les faux goûts que l'opulence crée ou entretient , qu'il est humainement impossible de faire son salut dans cet état. Que dit alors la conscience ? Ce que Jésus-Christ disoit à ce demi-disciple , dont il pénétoit le vice secret. Arrache-toi aux séductions qui t'environnent. Défais-toi , soit en faveur de ta famille & de ses relations indigentes , soit pour des fondations charitables , de cette fortune qui te perd ; mets - toi tout d'un coup dans l'heureuse nécessité de vivre dans la tempérance & l'hu-

milité. Il faut couper les vivres à ces passions dont tu ne peux te rendre maître autrement. Il faut arracher cet œil, couper ce bras, qui te feroient broncher.

Lady Senfee.

Il est aisé de ne pas se trouver réduit à cette extrémité. On n'a qu'à ne pas se laisser posséder par les richesses & les vices qu'elles produisent.

Madem. Bonne.

C'est à quoi je vous exhorte, Mesdames, d'autant plus que par là vous pourrez soutenir le danger d'une autre circonstance, qu'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter.

Lady Louise.

Vous me faites trembler, ma Bonne. Quelle est cette circonstance ?

Madem. Bonne.

C'est celle des persécutions auxquelles la profession de la vraie religion peut exposer. L'Eglise n'a pas été toujours aussi tranquille qu'elle l'est aujourd'hui. On a vu les fideles disciples du Seigneur appelés à lui sacrifier leurs biens & leur vie même. Ces tems malheureux peuvent revenir. Que feriez-vous, *Lady Louise*, si l'on vous disoit : renoncez à Jésus-Christ, ou l'on vous dépouillera de tout ce que vous avez & de ce que vous pouvez espérer ?

Lady

Lady Louise.

Je crois en vérité, ma Bonne... que je serois bien triste.

Madem. Bonne.

Et que le chagrin dans le cœur, vous vous éloigneriez du Seigneur, comme le jeune homme de l'Evangile, n'est-il pas vrai? Ce seroit pourtant un terrible malheur, & voilà le danger des richesses. Si pour entrer dans le royaume des Cieux, il faut être disposé à tout perdre plutôt que Jésus-Christ, que les riches ont sujet de craindre!

Lady Lucie.

J'espère que nous ne ferons jamais mises à cette épreuve.

Madem. Bonne.

Cela peut être; mais qu'y gagneriez-vous? Le Seigneur regarde à l'intention. S'il vous voit prêtes à le quitter à la moindre menace du monde, il vous jugera sur cette disposition, tout comme il vous auroit jugées si vous l'aviez renié. Concluons que l'opulence n'est pas un si grand bien qu'on le croit, & qu'elle est un extrême malheur pour tous ceux qui n'en jouissent pas avec l'esprit de la pauvreté, c'est-à-dire, le détachement, la modération & l'humilité. Il faut en demeurer là, Mesdames; il est trop tard pour continuer.

Lady Lucie, tout bas.

Ma Bonne, Miss Zina auroit grande en-

Tome II.

E

vie de venir à la conversation particuliere que vous voulez bien nous accorder.

Madem. Bonne.

Amenez-la, ma chere, je la recevrai avec plaisir.

XI. D I A L O G U E.

*Lady LOUISE, Lady LUCIE, Miss ZINA,
Madem. BONNE.*

Miss Zina.

MADEMOISELLE Bonne, je suis bien reconnoissante de la faveur que vous me faites, en me recevant à vos conversations particulieres. Ces Dames ont eu la bonté de me dire les choses dont vous vous êtes entretenues la derniere fois. Elles font de la derniere conséquence, & je serai charmée d'en profiter.

Madem. Bonne.

Puisque ces Dames vous ont instruite de notre derniere conversation, nous continuerons, si vous le voulez bien. *Lady Louise* a-t-elle examiné ses occupations & ses amusemens, conformément aux regles que je lui ai prescrites ?

Lady Louise.

Oui, ma Bonne. Voici quels sont les plaisirs que je prends ordinairement; les spectacles, c'est-à-dire, l'opéra & la comédie; le bal, le jeu, les assemblées, les promenades, & quelquefois un peu de lecture: j'ai beau examiner toutes ces choses, je ne les trouve pas mauvaises en elles-mêmes.

Madem. Bonne.

Qu'en pensez-vous, *Lady Lucie*?

Lady Lucie.

Je ne puis pas dire cela, ma Bonne. Je trouve qu'à la comédie on dit bien des sottises: il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies; mais dans les meilleures, il y a des sentimens bien opposés au christianisme. On y approuve la vengeance; on y loue l'ambition: en un mot, ma Bonne, il me semble qu'au sortir de la plus belle tragédie, je trouve mon cœur vuide des choses de Dieu, & plein des maximes du monde, auxquelles j'ai renoncé dans mon baptême: & puis au commencement de la plus pure tragédie, il y a un épisode qui quelquefois ne l'est guere, & à la fin une petite piece qui ordinairement est infâme.

Madem. Bonne.

Si *Lady Lucie* dit la vérité, Mesdames, il faut conclure que la comédie, telle qu'on la joue aujourd'hui, est mauvaise, & que

la tragédie est tout au moins dangereuse. Je dis la comédie telle qu'on la joue aujourd'hui. S'il plaîtoit à Messieurs les auteurs de faire de bonnes comédies, ce seroit une excellente école pour les jeunes gens. Nous avons en françois plusieurs pieces très-bonnes pour former les mœurs, & on peut en conscience aller à celles-là; mais je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller aux autres. J'ai vu, l'autre jour, une compagnie de jeunes Dames qui allerent voir jouer *Amphitrion*; & bien, cette piece est infâme, & je ne conçois pas comment des femmes ont la hardiesse de s'y trouver.

Miss Zina.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'arrivera jamais d'aller à la comédie, sans savoir bien précisément ce que l'on joue. J'y fus l'autre jour avec une de mes sœurs; je manquai mourir de honte, & je fus vingt fois sur le point de sortir.

Lady Louise.

Vous êtes apparemment plus susceptibles que moi, Mesdames. D'abord, il y a bien des choses qui peuvent être mauvaises, & que je ne comprends pas; & puis, celles que je comprends ne me font point d'impression. Cela m'entre par une oreille & sort par l'autre.

Madem. Bonne.

Parlons sincèrement, ma chere. Quoi!

une sottise que vous avez entendue à la comédie, ne vous revient jamais dans l'esprit?

Lady Louise.

Je ne dis pas cela, ma Bonne; car je mentirois; mais quand cela me revient, j'en suis quitte pour le chasser & penser à autre chose.

Madem. Bonne.

Croyez-vous, Madame, que vous puissiez par vos propres forces chasser une mauvaise pensée? Ne vous faut-il pas pour cela un secours particulier du Seigneur, & pensez-vous qu'il vous le donnera toujours, si vous continuez à vous exposer, sans nécessité, au péril? Seriez-vous d'humeur de vous empoisonner chaque jour, parce que par hasard vous auriez fait usage d'un contre-poison qui vous auroit tirée d'affaire quelquefois? Ne craindriez-vous pas que votre contre-poison, après vous avoir guérie plusieurs fois, ne fût impuissant une seule, ce qui suffiroit pour vous ôter la vie? Ne penseriez-vous pas du moins, que cette habitude de poison pourroit à la longue altérer votre tempérament, & vous conduire à la mort? Avez-vous bien considéré, ma chère, qu'il ne faut qu'une mauvaise pensée consentie, pour tuer votre ame? Vous me direz que la comédie vous donne du plaisir. Eh! ma chère, mettez dans une balance ce plaisir & la peine

de chasser ces mauvaises pensées qu'elle vous donne; je ne crois pas qu'il y ait aucune comparaison. Vous me dites encore que vous ne comprenez pas la plus grande partie des sottises qui s'y disent. En ce cas, vous devez vous ennuyer; mais ne voyez-vous pas non plus les gestes & les actions libres des acteurs? D'ailleurs les hommes qui vous voyent à cette comédie, croiront-ils que vous ne comprenez pas ce qui s'y dit? Ne se persuaderont-ils pas être en droit de vous tenir de pareils discours que ceux que vous écoutez avec plaisir dans la bouche des acteurs? On est quelquefois étonné de l'insolence des hommes, de la liberté des conversations; c'est à la comédie qu'on se familiarise avec ce style. Je ne veux point vous donner de scrupule ridicule, parlez librement: trouvez-vous que j'aye dit rien de trop?

Lady Lucie.

Je ne le trouve pas ma Bonne, & je renonce de bon cœur à un divertissement qui pourroit tôt ou tard me faire offenser Dieu.

Lady Louise.

Je n'ai pas tant de courage; mais je prends la résolution de n'aller qu'aux tragédies, & de me retirer avant la petite pièce.

Miss Zina.

Ma Bonne, nous sommes quelquefois mai-

traiffes de faire là-dessus ce que nous jugeons à propos ; mais aussi, cela ne dépend pas toujours de nous. Si ma mere veut me mener au spectacle qu'elle aime, irai-je lui faire un sermon ; lui dire qu'elle a tort d'y aller, & que je ne veux pas l'y accompagner ? Si une femme a un mari qui exige qu'elle aille à la comédie un tel jour, parce qu'il a arrangé une partie pour cela, fera-t-elle changer la piece, ou se brouillera-t-elle avec son mari, en refusant d'y aller ?

Madem. Bonne.

Eh, mon Dieu ! Mesdames, ce n'est guere pour de pareils sujets que les femmes se brouillent avec leurs maris : c'est bien plutôt tout le contraire ; les meres les moins chrétiennes ne sont pas fâchées que leurs filles le soyent, & même beaucoup ; ce n'est que pour leur faire plaisir qu'elles les menent aux spectacles. Une femme raisonnable trouve le moyen de faire faire à son mari ce qu'elle veut ; mais enfin, je suppose qu'il exige absolument qu'elle le suive dans des parties de plaisirs dangereuses (car si elles étoient absolument mauvaises, il faudroit désobéir), au lieu d'y aller avec plaisir, une fille, une femme chrétienne, ne s'y trouveroit qu'en tremblant ; elle auroit soin de se prémunir avant d'y aller, par la priere, les bonnes réflexions ; & Dieu, qui connoît

le cœur, lui donneroit des graces fortes & puissantes, pour résister aux dangers auxquels elle n'auroit pas cherché à s'exposer.

Lady Louise.

Cela est bien terrible, qu'il faille renoncer presque à toutes les comédies, par la faute de ceux qui arrangent le spectacle; j'ai presque envie de faire une ligue avec le plus grand nombre des Dames que je pourrai trouver, & de signifier toutes ensemble à Monsieur *Garrick*, que pas une de nous ne se trouvera à son spectacle, à moins qu'au lieu d'une farce, il ne joigne à la fin de ses belles tragédies une petite piece qui n'ait rien que d'innocent. Depuis quelque tems il y joint une pantomime, où l'on ne dit point de sottise, à la vérité, car on n'y parle point; mais en récompense, le sujet en est mauvais, & les gestes assortis au sujet. Et le bal, ma Bonne, est-il aussi mauvais par lui-même? Pour moi je le regarde comme un bon exercice pour la santé.

Madem. Bonne.

Je condamne le bal; mais je vous permettrai, la danse tant que vous voudrez; je m'offre même à vous faire danser chaque semaine une journée entiere, pourvu que ce soit entre vous, & qu'il n'y ait point de Messieurs.

Lady Louise.

On s'ennuyeroit, ma Bonne, si on n'é-

toit que des Dames , on a l'habitude de danser avec des hommes.

Madem. Bonne.

Vous oubliez , Madame , que le bal , selon vous , n'est qu'un exercice nécessaire à la santé ? Avouez que la santé n'est qu'un prétexte , & apprenez que malgré tout le mal que je vous ai dit des spectacles , j'aimerois encore mieux vous voir aller à quatre comédies qu'à un bal.

Ecoutez , Mesdames , & parlons franchement : Nous naissons toutes foibles & portées au mal. Celles qui ne conviendront pas de cette vérité , seront celles qui , n'ayant jamais rentré dans leur propre cœur , en ignorent les penchants ; mais parce qu'elles ne les y ont pas vus , ces mauvais penchants n'y sont pas moins , & font que nous portons au mal une disposition prochaine , qui n'a pas besoin d'être aidée. Parmi les penchants corrompus qui dominent dans notre cœur , celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes l'amour de la parure , la jalousie , la vanité , & quelquefois , parmi toutes ces mauvaises productions , l'émulation & la correction des défauts grossiers. Or le lieu où ce desir de plaire prend une nouvelle force , est le bal. On n'y va que pour cela , si on s'examine au fond. Et quel mal y a-t-il , me di-

tes-vous, à chercher à plaire? la femme la plus sage peut chercher cet avantage, pourvu que personne ne lui plaise à elle. Je vous passerai cela, quoiqu'il s'en faille bien que cela soit vrai. Croyez-vous de bonne foi, Mesdames, que parmi ce grand nombre d'hommes auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour. Ce n'est pas encore un crime, me direz-vous; nous sommes dans l'âge de nous établir, & il faut bien, pour nous marier, que quelqu'un nous plaise.

La véritable manière, la plus sûre de plaire, c'est par la modestie, par la douceur, par l'innocence; & c'est par cette raison, que s'il étoit en mon pouvoir, vous n'iriez jamais au bal, où ces vertus sont mal placées.

Lady Louise.

Je n'entends pas bien cette raison, ma Bonne; vous convenez que pour nous marier, nous avons besoin de trouver quelqu'un qui nous plaise. Avouez plutôt, ma Bonne, que c'est au bal que l'on se connoît le mieux, parce que l'on s'y contraint le moins, & que c'est là fort souvent, que se font les connoissances qui aboutissent au mariage. N'allez pas croire au moins que j'aie envie de me marier. Je me trouve fort heureuse comme je suis à présent, & je ne m'établirai, si j'en suis la maîtresse, qu'à vingt-deux

ans. Je vous parle en général, & seulement pour défendre un divertissement que j'aime.

Madem. Bonne.

Dites-moi, ma chere, qui sont les hommes qui font profession de courir les bals?

Lady Louise.

Tous ceux qui aiment à se divertir.

Madem. Bonne.

Et croyez-vous que ce soit dans la classe des hommes qui aiment tant à se divertir, qu'il faille chercher les hommes raisonnables?

Lady Louise.

Pourquoi ne le feroient-ils pas? Est-ce que je ne suis pas raisonnable, parce que j'aime le bal?

Madem. Bonne.

Si je vous disois que non, ma chere, vous me regarderiez comme une personne injuste; mais si je vous le prouve, que me direz-vous? Considérez-vous comme chrétienne, & puis comme un être raisonnable, & vous verrez qu'en ces deux qualités vous devez condamner le bal.

Miss Zina.

Je vous avoue, ma Bonne, que le bal ne me paroît pas opposé au christianisme.

Lady Lucie.

Pour moi, je le trouve opposé à la raison. Je passe une nuit au bal; & pendant tout ce tems, mon esprit est dans mes yeux &

mes jambes ; je n'en fais aucun usage , je ne suis qu'un automate , regardant & dansant. Voilà donc une nuit perdue pour ma raison. Le jour qui précède le bal n'a pas été mieux employé. Je n'ai été occupée que de mes habits. Si j'examine le tems qui suit le bal , c'est encore pire. Je reviens à la maison si fatiguée , qu'il n'est point question de priere avant de me coucher ; si je veux la faire , ou je m'endors , ou je ne suis occupée que de ce que j'ai vu. Je perds toute la matinée à dormir ; je me réveille , la tête encore pleine du spectacle de la nuit ; la priere du matin s'en sent aussi bien que tous mes autres exercices , & je suis deux ou trois jours avant de me remettre. Ce n'est pas tout. Si je m'accoutume à aimer le bal , lorsque je ferai ma maîtresse , j'aurai un violent desir d'y aller le plus souvent que je pourrai. Si je cède à ce desir , voilà la moitié de ma vie perdue pour ma raison ; je m'échauffe le sang , je détruis ma santé , en changeant les heures du sommeil. Pendant que je dors , mes enfans , si j'en ai , mes domestiques , ont la bride sur le col ; je ne puis veiller au bon ordre de ma maison , il faut l'abandonner à une femme de charge , & je deviens coupable de toutes les fautes qui se commettent chez moi. Que si je prends la résolution de me priver du bal , je souffrirai comme une malheureuse les

jours que je n'y irai pas, ou! plutôt je ne souffrirai point; car malgré mes bonnes résolutions, la mauvaise habitude l'emportera.

Madem. Bonne.

Je n'ai presque rien à ajouter à ce que Mademoiselle vient de dire; ce qui me reste à dire, est pourtant de la dernière importance. Les hommes au bal se permettent des discours qu'ils n'oseroient tenir autre part. C'est un lieu de plaisir, de liberté. Un homme avec lequel vous avez dansé, vous regarde comme une connoissance, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Sa charge est de vous entretenir, quand, fatiguée de la danse, vous voulez vous reposer; & de quoi vous parlera-t-il? De vos charmes, du bonheur qu'il a eu de danser avec vous, de la bonne grace avec laquelle vous vous acquittez de cet exercice. La belle conversation! celle-là est pourtant fort modeste. Le tumulte du bal, qui ne vous permet pas de rester à côté de vos meres, vous expose à quelque chose de pis; il arrivera même que votre imagination, échauffée par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous appercevoir sur le champ de l'indécence des discours qu'on vous tiendra. Ne vous flattez pas, Mesdames; une jeune personne perd une partie de sa décente timidité, dans un bal. Elle donne la

main à un homme, elle saute & figure avec lui; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face, qu'elle minaude, en lui donnant la main. Elle ne peut s'offenser, s'il la regarde fixement & de la manière la plus hardie. En ai-je trop dit, Lady *Louise*? Lady *Lucie* s'est-elle trompée, dans les remarques qu'elle a faites?

Lady Louise.

Non, ma Bonne, je me rends, & je vous promets de n'aller au bal que quand je ne pourrai absolument m'en dispenser. J'ai été frappée de ce qu'a remarqué Lady *Lucie*, de la difficulté de prier, en sortant du bal; il est vrai qu'alors, je prie sans attention, ou je ne prie point du tout.

Miss Zina.

Je fus à un bal l'année passée, & j'en revins si lasse, que je dormois en me déshabillant. Le lendemain matin, un de mes frères monta dans ma chambre, & me dit: ma chere sœur, j'ai grand' peur que vous ne vous soyez couchée ce matin sans prier Dieu. J'avouai à mon frère que je m'étois couchée sans y penser. Ah! ma chere, me dit-il, est-il possible qu'une chrétienne puisse se résoudre à entrer dans un lit qui peut devenir son tombeau, sans examiner si elle est en état de paroître devant Dieu, sans lui avoir recommandé son ame, & sans s'être accusée de-

vant lui des péchés dont elle s'est rendue coupable pendant la journée. Cela me fit une telle impression, qu'il ne m'est pas arrivé une autre fois de commettre une telle faute. J'ai beau être endormie, je vous assure que cette pensée m'éveille.

Madem. Bonne.

Vous me donnez une grande idée de votre frere, Mademoiselle. Je gage qu'il est lui-même ennemi des bals & de ces sortes d'assemblées..... Mais, qu'avez-vous, Lady Louise; vous paroissez toute triste?

Lady Louise.

Oui, ma Bonne, je le suis; j'en reviens toujours à ce que je vous disois l'autre jour: il est bien désagréable de renoncer à tous les plaisirs; vous m'aviez promis de m'en donner d'autres, à la place de ceux-là; dépêchez-vous de me les montrer, j'en ai grand besoin.

Madem. Bonne.

Demandez à Lady Lucie, si elle s'est ennuyée depuis deux mois, qu'elle a renoncé à presque tous ces frivoles amusemens?

Lady Lucie.

Non, en vérité, ma Bonne, & je puis jurer à Lady Louise, que je n'ai de ma vie été si heureuse.

Lady Louise.

Par charité, ma bonne amie, dites-moi

donc comment vous passez votre vie. Quand j'aurai renoncé à tous ces plaisirs, je crois que je trouverai la journée d'une longueur insupportable.

Lady Lucie.

Et moi, ma chere, je la trouve si courte, que je n'ai pas le tems de faire la moitié de ce que je souhaiterois. Je me leve un peu avant huit heures, & je mets un demi-quart-d'heure à m'habiller. A huit heures, je fais ma priere & quelques réflexions.

Madem. Bonne.

Voyons, Mademoiselle, ce que c'est que ces réflexions?

Lady Lucie.

Je vais vous le dire, Mesdames; mais n'allez pas croire que ce soit moi qui les ai faites; ma Bonne me les a suggérées; & c'est elle aussi qui m'a enseigné la maniere de passer ma journée, de façon qu'elle me paroît fort courte.

Madem. Bonne.

Vous découvrez mes secrets, ma chere; cela n'est pas bien. Mais j'entends arriver nos jeunes Dames: il faut remettre cette conversation à une autre fois.

XII. DIALOGUE.

Madem. Bonne.

Nous n'avons pas dit toutes nos histoires, la dernière fois, & nous avons aussi oublié la géographie; il faut, s'il vous plaît, commencer par-là aujourd'hui. C'est à vous, *Miss Molly.*

Miss Molly.

Le chef des armées du roi de Syrie, se nommoit *Naaman*. Il étoit fort aimé de son maître, parce qu'il étoit un grand capitaine & un fort honnête-homme: mais il lui étoit arrivé un grand malheur; il étoit devenu lépreux, c'est-à-dire, qu'il étoit couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une galle affreuse. Il avoit dans sa maison une fille israélite, qui avoit été esclave, & comme on la traitoit bien, elle étoit fort attachée à son maître, & avoit une grande compassion du triste état dans lequel il étoit réduit. Un jour elle dit à sa maîtresse, je suis sûre que le prophète *Elisée* guériroit mon maître, s'il vouloit l'aller trouver. *Naaman* ayant fait savoir cela au roi son maître, ce prince lui donna une lettre par laquelle il prioit le roi d'Israël de

guérir *Naaman* de sa lepre. Le roi d'Israël ayant reçu cette lettre, déchira ses habits, comme c'étoit la coutume quand on avoit une grande affliction, & dit : suis-je un Dieu, pour guérir les malades ? On voit bien que le roi de Syrie me cherche querelle. *Elisée* ayant appris cela, envoya dire au roi d'Israël : pourquoi vous affligez-vous ? Que cet homme vienne ici, & qu'il sache qu'il y a un prophete du vrai Dieu en Israël. *Naaman* étant venu à la porte d'*Elisée*, le prophete lui envoya dire de se laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. *Naaman*, à ces paroles, se mit en colere & dit : je croyois qu'il sortiroit au devant de moi, qu'il invoqueroit le nom de son Dieu, & qu'il toucheroit ma lepre. N'avons-nous pas, dans la Syrie, des eaux aussi bonnes que celles du Jourdain ? Il s'en alloit donc tout fâché ; mais ses serviteurs lui dirent : Seigneur, si le prophete vous eût commandé des choses fort difficiles, vous eussiez dû lui obéir ; pourquoi donc ne faites-vous pas une chose si aisée, puisqu'il vous l'ordonne ? *Naaman* pensa que ses domestiques avoient raison, & s'étant lavé sept fois, il fut guéri de sa lepre. Alors il vint remercier le prophete, & lui apporta des présens magnifiques, en lui promettant de n'avoir jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Israël. *Elisée*, quoiqu'il fût fort pauvre :

comme vous l'avez vu, ne voulut recevoir aucun présent de *Naaman*, ce qui fâcha beaucoup son serviteur; & lorsque *Naaman* fut parti, ce valet avare courut après lui, & lui dit: Seigneur, il vient d'arriver chez mon maître un fils de prophete, qui est pauvre, & mon maître m'a dit: courez après *Naaman*, & lui demandez deux robes & une somme d'argent, que je veux donner à cet homme. *Naaman* lui donna ce qu'il demandoit, & ce domestique d'*Elisée* porta cet argent & ces deux robes dans une maison où il les cacha. Quand il fut retourné, *Elisée* lui dit: d'où venez-vous? D'aucun endroit, répondit le serviteur. Pourquoi mentez-vous, dit le prophete? j'étois présent, lorsque vous avez reçu l'argent & les robes: gardez-les; mais en même tems, gardez la lepre de *Naaman*, pour vous & pour votre postérité. A peine le prophete eut-il achevé de parler, que son valet fut couvert de lepre, en punition de son avarice, de son vol, & de son mensonge.

Madem. Bonne.

Vous voyez, *Miss Molly*, combien l'avarice est un vilain péché. Ce serviteur du prophete devient un menteur & voleur, par amour de l'argent. Cette passion change le caractère, & au lieu de diminuer avec l'âge, comme les autres passions, elle va toujours en

augmentant. Continuez, *Lady Charlotte*, &c après que nous aurons fini nos histoires, je vous raconterai la mort terrible de deux avares, arrivée de notre tems.

Lady Charlotte.

Le roi de Syrie, qui avoit dessein de détruire le royaume d'Israël, y envoyoit souvent des troupes pour faire des entreprises; mais c'étoit presque toujours inutilement, parce que le prophete *Elisée* avertissoit le roi d'Israël, qui se tenoit sur ses gardes. Le roi de Syrie, voyant que tous ses desseins étoient découverts, crut qu'il y avoit quelques-uns de ses sujets qui le trompoient. Ses serviteurs lui dirent: Seigneur, personne ne vous trahit; mais ne savez-vous pas que le prophete *Elisée* fait tout ce que vous dites, quand même vous parleriez tout seul dans votre chambre. Le roi voulant se venger d'*Elisée*, envoya un grand nombre de soldats, pour le prendre dans une ville où il étoit. Le serviteur du prophete voyant ces soldats, eut une grande peur; mais *Elisée* lui dit: ne voyez-vous pas que ceux qui nous défendent sont en plus grand nombre que ceux qui nous attaquent? En même tems, il pria Dieu d'ouvrir les yeux de ce serviteur, qui vit toute la montagne couverte de chevaux & de chariots de feu. En même tems, Dieu, à la priere du prophete, éblouit

les yeux de ceux qui venoient pour le prendre , & il leur dit : suivez-moi , je vous menerai dans un lieu où vous trouverez l'homme que vous cherchez. Ils le suivirent , & il les mena dans la ville de Samarie , capitale du royaume d'Israël. Alors leurs yeux furent ouverts , & ils eurent une grande peur , de se voir au milieu de ses ennemis , & en leur pouvoir. Le roi d'Israël demanda à *Elisée* , tueraï-je ces gens-là ? Gardez-vous en bien , dit le prophete ; au contraire , donnez leur à boire & à manger. Ces gens-là étant retournés vers leur maître , ils lui raconterent le bon traitement qu'ils avoient reçu , & le roi de Syrie en fut si touché , qu'il laissa les Israélites en repos pour un peu de tems.

Cependant les enfans des prophetes , qui se tenoient auprès d'*Elisée* sur le Carmel , le prierent de venir avec eux , parce qu'ils vouloient aller couper du bois pour se faire des cabanes. Le prophete y consentit , & l'un d'eux ayant laissé tomber sa coignée dans l'eau , vint tout affligé , lui raconter ce malheur. Ce qui le fâchoit le plus , c'est que cette coignée n'étoit pas à lui , & qu'il l'avoit empruntée. *Elisée* le consola , & lui ayant demandé en quel endroit le fer étoit tombé , il y jeta un morceau de bois , & le fer revint sur l'eau.

Madem. Bonne.

Remarquez, Mesdames, que le meilleur moyen de désarmer nos ennemis, est de leur rendre le bien pour le mal. Si *Elisée* eût consenti à la mort de ces hommes qui vouloient le prendre, il n'eût pas procuré la paix aux Israélites.

Remarquez encore, avec quel soin Dieu garde ses serviteurs. Si nous avions les yeux ouverts, nous verrions que Dieu nous environne sans cesse de son secours, pour nous délivrer de mille périls que nous ne connoissons pas. De combien d'accidens fâcheux, Dieu ne nous a-t-il pas sauvés ? Nous connoîtrons tout cela au jour du Jugement.

Lady Mary.

Ma Bonne, vous nous avez promis une histoire.

Madem. Bonne.

C'est celle d'un magistrat nommé Monsieur *Tardieu*. Je vous le nomme, Mesdames, parce que c'est une chose publique. Cet homme, qui étoit fort avare, voulut se marier. Ce n'étoit ni la beauté, ni la jeunesse, ni la vertu, qu'il recherchoit dans une épouse ; il vouloit une femme riche & aussi avare que lui. Il la trouva telle qu'il la souhaitoit ; car il n'y eut jamais, je crois, une femme aussi

intéressée; son mari, auprès d'elle, pouvoit passer pour un homme libéral. Il acheva de se perdre dans la compagnie d'une telle femme. Un volume entier ne seroit pas assez grand pour contenir le récit de toutes les violences de ces deux personnes. Cette femme commença par mettre dehors les domestiques, & ensuite elle inventa des moyens jusqu'alors inconnus, pour gagner ou épargner l'argent. Son mari vendoit la justice, & quand un criminel avoit beaucoup d'argent, il étoit sûr d'avoir sa grace. Comme on connoissoit l'humeur de ce juge, tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, lui faisoient des présens. Un jour, on lui apporta deux dindons; sa femme garda le plus petit, qu'elle fit cuire elle-même pour leur dîner, & envoya vendre l'autre au marché, parce qu'il étoit extrêmement pesant. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle apprit que le plaideur qui lui avoit fait ce présent, avoit mis une bonne somme d'or dans le ventre! Elle manqua à en devenir folle. Elle voloit tout ce qu'elle pouvoit attrapper, & n'entroit jamais chez un pâtissier de ses voisins, qu'elle ne lui prît quelques biscuits. Cet homme, pour la punir & se venger, mit un vomitif dans un biscuit qu'il laissa traîner exprès, ce qui la rendit extrêmement malade. Elle se faisoit des jupes avec des theses de latin dont on faisoit présent à

son mari. Je vous ai dit qu'elle avoit renvoyé ses domestiques, & qu'elle vivoit seule avec son mari; elle avoit fait faire des serrures qui s'ouvroient par un secret, & il n'y avoit qu'eux qui fussent les ouvrir; cette précaution ne put lui faire éviter son malheur. Des voleurs trouverent le moyen de se glisser dans sa maison, & l'égorgerent avec son mari. Il est vrai que ces voleurs ne purent jamais sortir, parce qu'ils ne savoient pas le secret des portes; ainsi on les trouva dans la cheminée, où ils s'étoient cachés; mais leur châtiment ne rendit pas la vie à ces avarés. que personne ne plaignit.

Lady Mary.

Ma Bonne, vous nous avez dit dans la dernière leçon que le prince *Pythius* avoit des mines d'or: je ne fais pas ce que cela veut dire; apprenez-le nous.

Madem. Bonne.

De tout mon cœur, ma chere. Vous voyez que le dessus, ou la surface de la terre produit des arbres, de l'herbe, des fleurs & des fruits. Et bien, le dedans de la terre produit les métaux, dont le premier & le plus parfait est l'or.

Lady Mary.

Comment, ma Bonne? les guinées se trou-

vent-elles dans la terre, comme les choux dans le jardin?

Madem. Bonne.

Pas tout-à-fait, ma chere; l'or est d'abord mêlé avec de la terre. Quand on a découvert qu'il y a des mines d'or dans un endroit, ou qu'on le soupçonne, on fait des trous fort profonds dans la terre; on y fait descendre des hommes, & ces misérables sont quelquefois écrasés sous la terre qui s'écroule, c'est-à-dire, qui retombe sur eux. On tire de grands paniers de cette terre, qui est mêlée avec l'or que l'on sépare. On prend ensuite celui dont on veut faire des guinées, & on le porte à la Monnoie, pour le travailler.

Miss Belotte.

Mon Dieu! ma Bonne, que ces pauvres gens qui travaillent dans les mines, sont à plaindre!

Lady Spirituelle.

Ceux qui vont chercher des perles au fond de la mer, ont encore plus de peine. J'ai lu il y a quelque tems, qu'ils y trouvent de gros poissons qui les mangent.

Lady Mary.

C'est pour rire qu'on a écrit cela, Madame; est-ce qu'il y a des poissons assez grands pour manger les hommes?

Madem. Bonne.

Vraiment, ma chere, il y a des poissons

aussi grands que cette chambre , d'autres aussi grands qu'une maison , ce sont les baleines ; mais ce ne sont pas ceux-là , qui font du mal aux pauvres pêcheurs de perles ; il y en a une quantité d'autres qui sont beaucoup plus petits , & qui sont extrêmement dangereux. Le Requin , par exemple , n'est pas plus grand qu'un veau ; mais il a des dents tranchantes comme des rasoirs , & il coupe d'un seul coup la jambe ou la cuisse d'un homme : heureusement on le voit venir de loin. J'ai oui dire à un de mes amis qui a beaucoup voyagé , qu'étant un jour dans un vaisseau par un tems extrêmement calme , il lui prit envie de se baigner. Il descendit donc dans la mer , & se tenoit à une corde. Tout d'un coup il vit venir un de ces cruels animaux , & il n'eut que le tems de crier qu'on le *hissât* , c'est-à-dire , qu'on le tirât avec cette corde. Quand il fut hors de l'eau , & tout près du bord du vaisseau , le poisson s'élança en l'air , pour lui attraper la jambe , mais heureusement il le manqua.

Lady Charlotte.

J'avois pitié des poissons qu'on pêchoit ; je pensois que c'étoit dommage de les tuer , puisqu'ils ne faisoient mal à personne ; mais à présent on pourroit les détruire tous , sans que j'en fusse touchée.

Miss Champêtre.

Nous avons beaucoup d'étangs dans notre terre, & l'on y pêche très-souvent. La première fois que je vis pêcher, j'étois fort petite alors, je me mis à pleurer, lorsque je vis les pauvres poissons se débattre sur l'herbe avant de mourir; mais tout à coup il me vint une pensée. Pour attraper ces poissons on mettoit au bout de la ligne des vers, ou des poissons fort petits. Je me dis donc à moi-même, si ces gros poissons n'avoient pas voulu manger leurs petits camarades, ils n'auroient pas été pris; c'est leur cruauté envers leurs semblables, qui est cause de leur mort; ils ne méritent donc pas que je les plaigne. Effectivement depuis ce tems-là, je pêche fort bien moi-même, sans avoir aucune compassion pour les poissons que je prends. Les grands, qui aiment à manger ceux qui sont plus petits qu'eux, méritent d'en trouver de plus grands qu'eux, qui les mangent à leur tour.

Lady Spirituelle.

Véritablement cela est juste; mais pour revenir à nos pêcheurs de perles, ce sont des hommes qu'on accoutume dès leur jeunesse à retenir leur respiration; on les nomme *plongeurs*. Quand ils ont pris l'habitude de rester quelque tems dans l'eau sans respirer, on leur attache un panier devant eux, puis on leur passe une corde par dessous les aisselles,

& on leur attache une autre corde à la main. Cette corde tient à une cloche qui est au bord du bateau. Dans cet équipage, on les descend au fond de la mer, & ils se dépêchent de remplir leurs paniers d'huitres. Quand il est plein, ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils sonnent la cloche, on les retire, puis ils retournent encore. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on dit qu'en touchant ces huitres, ils connoissent s'il y a de grosses perles dedans, & qu'il arrive quelquefois qu'ils ouvrent ces huitres & avalent les perles.

Madem. Bonne.

Je l'ai oui dire aussi; mais cela me paroît difficile à croire. Si cela est vrai, nous ne pouvons assez admirer la folie des hommes qui semblent compter leur vie pour rien, quand il s'agit de s'enrichir; car ils peuvent fort bien étouffer, pendant le tems qu'ils emploient à ouvrir ces huitres. Dites-nous votre histoire, *Miss Sophie.*

Miss Sophie.

Les Israélites, après avoir été quelque tems en paix avec les Syriens, virent recommencer la guerre, & le roi des Syriens mit le siège devant Samarie. Comme il n'y avoit pas beaucoup de vivres dans cette ville, il y eut bientôt une si grande famine, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pieces d'argent;

une petite mesure d'ordure de pigeon , fut aussi vendue cinq pieces.

Un jour que le roi d'Israël passoit sur la muraille , une femme lui cria : Seigneur , rendez - moi justice. Quel mal vous a - t - on fait , lui demanda le roi ? Seigneur , lui répondit-elle , ma voisine & moi nous sommes convenues de manger nos enfans : hier , j'ai fait bouillir le mien & j'en ai donné la moitié à cette femme ; & aujourd'hui elle a caché son fils , & ne veut pas m'en donner la moitié. Le roi , saisi d'horreur , déchira ses habits , & l'on vit qu'il avoit un sac sur sa chair pour fléchir la justice de Dieu ; mais au lieu de porter ce sac , il auroit dû renoncer à ses mauvaises inclinations , & c'est à quoi il ne pensoit pas ; au contraire , il se mit dans une grande colère , & jura de faire couper la tête à *Elisée*. Comme il envoyoit des soldats pour le prendre , le prophete , qui étoit assis avec ses disciples , leur dit : je vois le fils du meurtrier qui envoie des soldats pour me tuer. Le roi suivoit ces soldats , & le prophete lui dit : demain à cette heure , le bled & l'orge se donneront presque pour rien aux portes de Samarie. Un seigneur qui accompagnoit le roi , dit à *Elisée* : à moins que Dieu ne fasse pleuvoir des vivres , cela ne se peut. *Elisée* lui répondit : vous le verrez ; mais vous n'en mangerez pas.

Cependant Dieu fit entendre aux oreilles des Syriens, un grand bruit de chariots & de chevaux ; & comme ils crurent qu'il venoit une grande armée au secours de Samarie, ils se sauverent en grande hâte & abandonnerent leurs vivres & leurs bagages. Le camp resta donc tout seul, & personne ne savoit cela dans la ville. Dans ce tems-là, les lépreux n'avoient pas permission de demeurer dans la ville, ils étoient obligés de rester hors des portes : or il y avoit quatre de ces lépreux qui prirent résolution d'aller se rendre aux Syriens ; car ils disoient en eux-mêmes : il vaut mieux que ces gens-là nous tuent, que de mourir ici de faim. Ils furent fort étonnés de trouver le camp abandonné ; & ayant bu & mangé, ils prirent ce qu'il y avoit de meilleur & furent le cacher. Bientôt après ils se reprocherent de ne pas donner cette bonne nouvelle à la ville : ils y revinrent donc, & comme il étoit nuit, on fit éveiller le roi. Il crut d'abord que les Syriens s'étoient mis en embuscade ; & pour le découvrir, il envoya deux hommes à cheval. Il ne pouvoit pas en envoyer une plus grande quantité ; car on avoit mangé tous les chevaux, & il n'en restoit que cinq dans toute la ville. Ces deux hommes trouverent tous les chemins couverts d'habits & d'autres choses, que les Syriens avoient jetés, pour fuir plus vite, & ils

revinrent dire cela au roi. Alors le peuple courut en foule au camp ennemi ; mais pour empêcher qu'il n'y eût du désordre à la porte, le roi commanda à ce seigneur qui avoit douté de la parole d'*Elisée*, de s'y tenir. Il vit véritablement la grande quantité de bled qu'on y apportoit , & qu'on vendoit à très-bon marché ; mais il n'en goûta pas ; car il fut écrasé par la foule. Ainsi la parole que Dieu avoit dite par son prophete, fut accomplie.

Miss Belotte.

Cette histoire fait dresser les cheveux à la tête ; une mere manger son fils !

Miss Sophie.

Ma Bonne, j'ai entendu dire qu'il y a des peuples qui tuent leurs peres quand ils sont vieux , & qui les mangent ensuite ; cela est-il vrai ?

Madem. Bonne.

Les Iroquois, peuples qui habitent dans l'Amérique Septentrionale, le faisoient autrefois ; mais à présent ils ne le font plus. N'allez pas croire, mes enfans, qu'ils fissent cela par méchanceté. Tout au contraire, quand les Européens vinrent dans leur pays, & qu'ils furent que chez nous on laissoit vivre les vieilles gens, & qu'on les enterroit ensuite, ils nous trouverent fort cruels. Quelle barbarie, disoient-ils, de laisser souffrir des personnes qui nous ont donné la vie, & de les

jeter ensuite dans un trou pour être mangées des vers ! Nous avons bien plus d'amour pour nos parens , ajoutoient-ils ; nous leur épargnons les incommodités dans une grande vieillesse , & nous leur donnons notre estomac pour tombeau. En mangeant la chair de nos peres, nous nous rendons présentes leurs belles actions , & nous faisons passer leur courage en nous , & en nos petits enfans.

Lady Mary.

Mesdames , quand j'étois petite , ma Bonne s'amusoit à se moquer de moi , & elle me proposoit d'être reine de ces honnêtes gens-là.

Madem. Bonne.

Je ne me moquois point de vous , ma chere ; je cherchois à connoître vos sentimens , & j'en fus fort édifiée. Oui , Mesdames , je dis à ma chere *Mary* que les reines de ce pays-là n'avoient que des habits de peau , des colliers de coquillages ; qu'elles couchoient quelquefois dans la neige , & qu'elles étoient très-mal nourries. Tout cela ne la dégoûta point , elle consentoit de bon cœur à souffrir toutes ces incommodités , pour faire connoître le bon Dieu à ces pauvres gens , & pour leur apprendre à vivre en société.

Miss Molly.

Est-ce que ces gens-là ne connoissent pas qu'il y a un Dieu ? Ne voyent-ils pas bien le Ciel

Ciel & la terre, & ne pensent-ils pas qu'il faut qu'il y ait un Dieu, qui ait fait toutes ces belles choses ?

Madem. Bonne.

Vous avez raison ; ma chere ; les peuples les plus barbares ont été frappés du grand spectacle de l'Univers, & ont compris que les hommes n'ayant pu faire ce qu'ils admiroient, il falloit nécessairement qu'il y eût quelque chose au-dessus de l'homme, qui méritoit leur respect & leurs adorations. Chaque peuple s'est fait, à cet égard, des idées particulières. Les peuples du Pérou adoroient le soleil, aussi bien que ceux du Mexique. Les Iroquois & les autres Sauvages de l'Amérique Septentrionale, disent qu'il y a un grand esprit qui a tout fait, & ils l'adorent. Ils croient qu'il y a au dessous de lui plusieurs esprits, qu'ils appellent *Manitous*, dont les uns sont bons & les autres méchants. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils honorent davantage les mauvais que les bons, & qu'ils leur font quantité de présents.

Lady Violente.

Cela est bien ridicule ; & pourquoi font-ils cela, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Par la même raison que quelques peuples de l'Asie prient & honorent le diable plus que Dieu, quoiqu'ils en aient l'idée. Dieu est si

bon, disent-ils, qu'il n'a pas besoin d'être prié pour nous faire beaucoup de bien, cela lui est naturel. Mais comme le diable est un méchant, il a besoin d'être désarmé par nos prières & nos présens, sans quoi il se laisseroit aller au penchant dominant qui le porte à nous faire du mal.

Miss Belotte.

Les Iroquois croient-ils qu'il y a un paradis & un enfer?

Madem. Bonne.

Ils croient que l'ame est immortelle, & qu'elle va après la mort dans un grand pays où elle sera traitée selon ses œuvres. Les ames de ceux qui ont bien vécu, trouveront dans ce pays beaucoup d'animaux & de poissons, en sorte qu'ils pourront chasser & pêcher tout à leur aise. Elles y auront aussi de grands festins, où l'on chantera & dansera beaucoup. Comme ces peuples passent leur vie à chasser & à pêcher, & qu'ils aiment passionnément la musique & la danse, ils font de ces choses le bonheur de l'autre vie. Quand un Iroquois meurt, on enterre avec lui son arc, ses fleches & les autres choses dont on croit qu'il aura besoin dans l'autre vie. Ils ont aussi des especes de prêtres, qu'ils nomment *Jongleurs*; quand ils sont malades, ils les font venir pour chasser le mauvais Manitou qui cause leurs maladies. Ce Jongleur fait des contor-

fiens, des grimaces, & si le malade guérit, ces pauvres gens lui en ont beaucoup d'obligation, & lui font de grands présens.

Lady Violente.

Vous ne sauriez croire, ma Bonne, combien j'aime à connoître les mœurs de tous ces peuples. Je vous prie de nous dire tout ce que vous en savez.

Madem. Bonne.

Ils habitent par villages, c'est-à-dire, qu'une certaine quantité de ces Sauvages se bâtissent des cabanes à côté l'une de l'autre. Alors ils se choisissent un chef parmi ceux qui se sont distingués à la guerre.

Miss Sophie.

Et avec qui ces peuples font-ils la guerre?

Madem. Bonne.

La seule Amérique Septentrionale est d'une grandeur prodigieuse, encore n'a-t-on pas été jusqu'au bout. Ce grand & vaste pays est tout rempli de bois & de lacs, & peuplé d'une infinité de nations toutes différentes les unes des autres, c'est-à-dire, qu'ils ont une autre physionomie. Les uns sont blancs comme nous, d'autres ont la couleur olivâtre; les uns ont la tête plate, les autres l'ont pointue. Tous ces peuples se font continuellement la guerre, & ils la font d'une manière si cruelle qu'ils parviennent enfin à se détruire. Ils tuent leurs prisonniers de guerre &

les font rôtir, pour les manger ; mais n'allez pas croire qu'ils attendent qu'ils soyent morts, pour les faire cuire : on les rôtit tout vivans & à petit feu , c'est - à - dire , qu'ils sont loin du feu , & restent fort long - tems à souffrir , avant que de perdre la vie.

Lady Mary.

Comment les autres ont - ils le courage d'entendre les cris que doivent jeter ces pauvres malheureux que l'on fait tant souffrir ?

Madem. Bonne.

Ceux que l'on brûle ainsi ne crient point , ma chere ; ils feroient déshonorés , & passeroient pour n'avoir point de courage. Au contraire, ils composent une chanson, qu'ils nomment leur chanson de mort, dans laquelle ils racontent toutes leurs belles actions, & ces belles actions sont d'avoir brûlé plusieurs hommes de la nation de ceux qui les brûlent actuellement ; ils chantent ainsi jusqu'à leur mort, & comme s'ils n'étoient pas assez tourmentés par le feu, les femmes & les enfans se divertissent à les tourmenter encore. Quelquefois, il y a des gens prisonniers assez heureux pour éviter ce cruel traitement. Une femme sauvage qui a perdu un fils dans le combat, a la liberté d'en choisir un autre parmi les prisonniers, & alors il est regardé comme le fils de celle qui l'a adopté.

Lady Violente.

Ces gens-là qui chantent pendant qu'on les brûle, ont été sans doute à l'école chez les Lacédémoniens. Vous souvient-il, ma Bonne, de cet enfant qui avoit volé un renard ?

Madem. Bonne.

Je m'en souviens, ma chere ; mais il y a peut-être quelques-unes de ces Dames, qui ne savent pas cette histoire ; ainsi je vous prie de la raconter, & toutes les fois que vous en ferez quelqu'une qui viendra à propos de ce que nous dirons, je vous prie de la raconter aussi ; cela vous habituera à parler françois.

Lady Violente.

Si j'avois su votre intention, ma Bonne, je vous en aurois déjà raconté quelques-unes ; par exemple, quand vous nous avez parlé des Iroquois, qui tuent leurs peres pour leur épargner les incommodités de la vieillesse, cela m'a rappelé cet excellent remede contre la colique, que vous m'appriâtes il y a deux ans. Je vais commencer par l'histoire du petit garçon de Sparte, & je dirai l'autre ensuite.

Dans la ville de Sparte, on donnoit permission aux enfans de venir dans les salles publiques où l'on mangeoit, & d'y voler tout ce qu'ils pourroient, pourvu qu'on ne s'en appercût pas ; car si l'on decouvroit leur vol,

ils feroient méprisés , & ils craignoient le mépris plus que la mort. Un jour, un jeune garçon vola un petit renard , & le cacha sous sa robe. Ce renard qui s'impatientoit d'être mal à son aise , déchira tout le ventre du petit garçon. Vous sentez bien, Mesdames, qu'il devoit souffrir les plus grandes douleurs ; cependant il ne jeta pas un cri , dans la crainte qu'on ne découvrit son vol , & il tomba mort sans s'être plaint.

Miss Molly.

Ce doit être un joli pays , que Sparte , puisqu'on accoutumoit les enfans à voler ; on n'étoit pas en sûreté dans sa maison , & les gens riches étoient à tout moment en danger de devenir pauvres.

Madem. Bonne.

Il n'y avoit ni pauvres ni riches à Sparte , comme nous vous l'expliquerons la première fois... Mais , qu'avez-vous Lady *Violente* , vous faites une vilaine grimace ; qu'est-ce qui vous fâche , ma chère ?

Lady Violente.

Ne voyez-vous pas que *Miss Molly* m'a interrompue ? j'avois encore une autre histoire à raconter ; que ne me l'a-t-elle laissé dire avant de parler ?

Madem. Bonne.

Ecoutez - moi bien , ma chère. Si cela vous étoit arrivé l'année passée , je n'aurois eu

garde de vous reprendre ; vous étiez alors une sottie petite fille qu'il falloit flatter ; mais aujourd'hui que vous êtes une Dame raisonnable & pleine d'esprit , je vous dirai que vous êtes une orgueilleuse , & un esprit mal fait , de boudier pour une semblable bagatelle. J'avoue qu'il eût été plus poli à Miss *Molly* d'attendre pour parler que vous eussiez fini , car il ne faut jamais interrompre personne ; mais parce qu'elle a manqué de politesse , faut-il que vous manquiez de bon sens ? Y a-t-il rien de si sot que de se fâcher contre une personne qui n'a pas eu dessein de vous offenser ? Convenez-en , ma chere , & au lieu d'être fâchée contre votre compagne , pensez au contraire qu'il seroit fort heureux de rencontrer souvent de pareilles aventures , parce que cela vous accoutumeroit à vaincre vos passions , & sur-tout à être contrariée. Vous n'aimez pas cela , ma chere... mais vous riez.

Lady Violente.

Oui , & je pleure en même tems , quand je pense que pour avoir la liberté de me dire des injures , vous avez commencé à me faire des complimens , je ne puis m'empêcher de rire de votre ruse. Vous avez bien de la malice , ma Bonne ; vous ressemblez à Maman : quand elle veut me faire prendre une médecine , elle l'enveloppe dans des confitures.

Madem. Bonne.

Et quel mal y a-t-il à cela, ma chere ? Pourvu qu'on puisse venir à bout de vous faire prendre la médecine, qu'importe la chose dans laquelle on l'enveloppe. Etes-vous fâchée que j'aye cherché à vous mettre de bonne humeur, en vous flattant un peu, pour vous engager à bien recevoir la petite correction que j'avois envie de vous faire.

Lady Violente.

J'en suis bien aise, & j'en suis fâchée tout à la fois. J'en suis bien aise, parce que peut-être je me serois mise en colere sans cela ; mais je suis fâchée d'être encore si sotte, qu'il faille prendre tant de précautions avec moi, cela me rend honteuse.

Madem. Bonne.

Voilà d'excellentes dispositions. D'ailleurs, ma chere, quand je dis que j'ai commencé par vous flatter, je m'exprime mal ; je n'ai point exagéré ; il est certain que vous vous êtes si fort corrigée, que vous n'êtes plus reconnoissable ; il est vrai aussi, qu'il reste encore un grand ouvrage à faire ; mais je réponds que vous en viendrez à bout, ce qui ne m'empêchera pas de prendre toujours en vous avertissant de vos fautes, toutes les précautions que je croirai nécessaires pour ne vous pas fâcher ; la politesse & l'humanité l'exigent. Je serois très-contente si je pouvois

vous apprendre par mon exemple, comment vous devez reprendre ceux qui dépendront de vous quelque jour. La première fois nous écouterons votre histoire, & nous dirons un mot des loix des Lacédémoniens: aujourd'hui nous n'avons que le tems nécessaire pour répéter la géographie.

Lady Louise.

Comme vous nous avez beaucoup parlé de l'Amérique, aujourd'hui, voudriez-vous avoir la bonté de nous donner une idée de cette partie du monde.

Madem. Bonne.

De tout mon cœur, Mesdames; *Lady Sensée*, dites à ces Dames tout ce que vous savez au sujet de l'Amérique.

Lady Sensée.

On appelle l'Amérique le Nouveau Monde, parce qu'elle n'a été découverte qu'en 1493. On croit pourtant que les anciens en avoient quelque connoissance, & que c'étoit ce vaste continent qu'ils nommoient l'Isle Atlantique. Quoique ce soit *Christophe Colomb*, Génois, à qui l'on doit la découverte de ce grand pays, l'honneur en est demeuré à *Vespuce Améric*, qui lui a donné son nom. L'Amérique étant située dans trois zones, a des climats très-différens. Dans quelques endroits, il y fait des chaleurs prodigieuses, en d'autres un froid excessif, & en d'autres le

climat est tempéré. On divise l'Amérique en Méridionale, & en Septentrionale. La Méridionale, est une grande presqu'isle, qui a 1330 lieues de longueur, & 940 de largeur.

Lady Lucie.

Je vous demande pardon, Madame, ne vous trompez-vous point? cette partie de l'Amérique a-t-elle une si prodigieuse longueur?

Madem. Bonne.

Elle ne se trompe pas, ma chere; cette partie du monde est plus grande que les trois autres. Je me souviens d'avoir oui dire que M. *Pen* & Milord *Baltimore* ont eu un procès pour des terres qui leur appartennoient dans ce pays. Il étoit question de la trente-deuxieme partie du monde.

Miss Champêtre.

La terre ne fait pas un objet aussi considérable en ce pays-là qu'ici; j'y suis héritiere d'une isle dont on dit des merveilles, & qui me rendroit une grande Dame, si on pouvoit la transporter dans ces quartiers.

Lady Louise.

Eh! ma chere, vous qui avez un si grand amour pour la solitude, vous devriez vous transporter dans cette isle; comme vous en seriez souveraine, vous pourriez en fermer l'entrée à tous les hommes, & vous y seriez aussi seule que vous le souhaitez.

Miss Champêtre.

Vous vous moquez de moi, ma chere; mais j'entends raillerie. Je suis pourtant bien aise de vous dire que je ne suis point une misantrophe, ni une sauvage; j'aime la société, & si je pouvois toujours me trouver en une compagnie telle que celle-ci, je vous jure que je ne regretterois pas ma solitude. Je vais vous dire pourquoi j'aime mes bois: c'est que les arbres sont muets & ne me disent pas d'impertinences, au lieu qu'à Londres, je suis obligée de passer une partie de ma vie à en écouter. On dit qu'on a trouvé une maniere de caractere, ou plutôt de traits, pour peindre les conversations, je vous assure que je peindrois dans une page toutes ou du moins la plus grande partie de celles que j'ai entendues, depuis que je suis ici; tout roule sur une vingtaine d'impertinences qu'on répète de mille manieres différentes.

Madem. Bonne.

Vous me surprenez, ma chere; je connois la plupart des Dames que vous voyez, & ce sont des personnes du premier mérite.

Miss Champêtre.

Cela est vrai, ma Bonne, & j'ai un vrai plaisir quand ma mere va prendre le thé le matin avec ces Dames; comme elles sont seules, la conversation est charmante & j'en profite. L'après-dîner c'est toute autre chose: ces Da-

mes d'esprit sont obligées de recevoir des sottises, & de parler avec elles de toutes les pauvretés dont ces dernières ont la tête remplie.

Madem. Bonne.

Je les en estime davantage, ma chère; c'est avoir beaucoup d'esprit, que de le cacher avec de telles femmes, & de se mettre à leur portée.

Miss Champêtre.

Oh! je les admire aussi & je les estime; mais je serois bien fâchée d'être jamais dans l'occasion de les imiter. Je trouve la vie trop courte, pour perdre le tems & me gêner. Il y a mille personnes à qui les babillardes peuvent conter tout à leur aise, toutes les fadaïses qu'elles souhaitent, il n'est pas nécessaire que j'en augmente le nombre; que fais-je si à la fin je ne deviendrois pas aussi sotte que toutes ces femmes-là.

Madem. Bonne.

C'est-à-dire que vous croyez vous suffire à vous-même, & que vous prétendez ne vous gêner pour personne? Cela n'est pas juste, ma chère; la société ne subsiste que par le sacrifice mutuel qu'on se fait de ses inclinations, & si vous continuez à penser comme vous faites, je vous enverrai dans votre isle.

Miss Champêtre.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, ma Bonne.



Que cet exemple te rende Sage.



THE END OF THE WORLD

J'aime beaucoup à me gêner pour mes amis. Je vous promets même de me gêner pour les autres quand il le faudra, mais ce sera toujours avec répugnance, & tant que je le pourrai sans blesser la bienfaisance, j'en éviterai les occasions. Etes-vous contente de moi à présent ?

Madem. Bonne.

Oui, ma chere, à peu près, du moins ; pour l'être tout-à-fait, je voudrois que vous pussiez être heureuse par tout ce que vous ferez obligée de faire : cela viendra. Reprenons l'Amérique.

Lady Sensée.

On divise l'Amérique Méridionale en sept parties, qui sont, le Pérou, le Paraguai, le Chili, la Terre Magellanique, le pays des Amazones, la Terre Ferme & le Brésil.

Le Pérou est le plus riche pays du monde, & appartient au roi d'Espagne. Il fut découvert par *François Pizaro*. La capitale du Pérou est Lima. Quoiqu'il y ait peu de rivières dans ce pays, il est assez fertile. On trouve dans le Pérou une grande chaîne de montagnes, qu'on nomme les *Cordelières*, & qui sont d'une hauteur prodigieuse. Dans cette partie du monde, on trouve en même tems les quatre saisons de l'année. Au bord de la mer, il fait une chaleur étouffante. On monte ensuite une montagne assez longue, mais

fort douce, qui conduit dans une plaine où l'on a bâti la ville de Quito. Dans cette plaine qui est plus élevée que nos plus hautes montagnes, on trouve toute l'année, le printems & l'automne des fruits & des fleurs : en un mot, il n'y fait ni chaud ni froid. Au bout de cette plaine on trouve les Cordelieres, au haut desquelles il fait un si grand froid, qu'il est capable d'ôter la vie.

Lady Lucie.

Cela est-il possible, ma Bonne? Le Pérou est dans la zone torride, & ces montagnes qui sont si élevées, sont bien plus proches du soleil que les bords de la mer. Comment donc peut-il y faire si froid?

Madem. Bonne.

Quelques savans en ont conclu que ce n'étoit pas le soleil qui étoit chaud. Nous parlerons de cela quelque jour, à présent il faut nous séparer. Nous irons demain à la campagne, & nous n'en reviendrons Jeudi que pour la leçon; ainsi Mesdames, je n'aurai pas le plaisir de vous voir le matin.

XIII. D I A L O G U E.

Madem. Bonne.

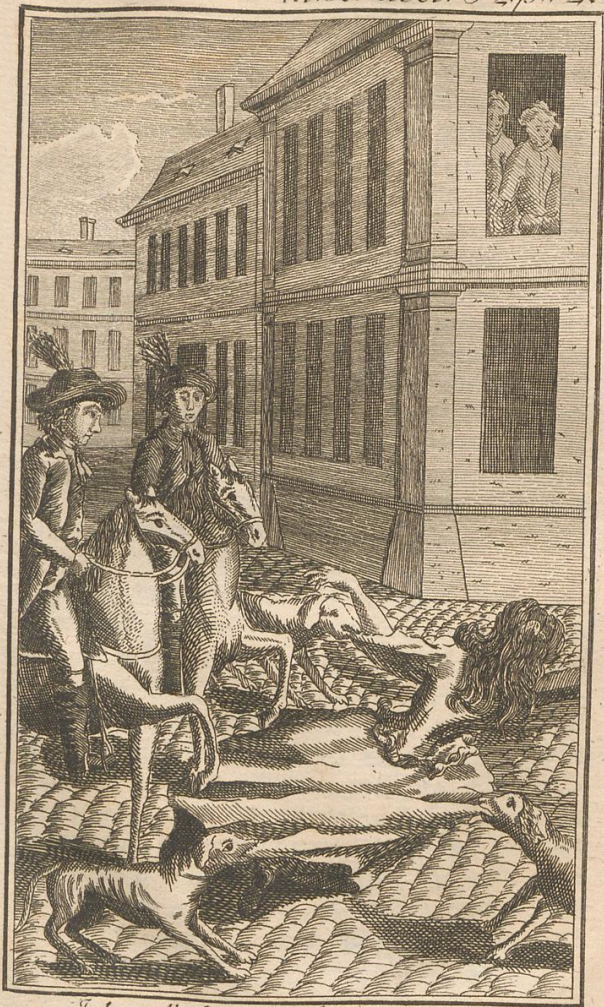
COMMENÇONS par nos histoires. Dites celle que vous avez apprise , *Lady Charlotte.*

Lady Charlotte.

Tous les prodiges que Dieu avoit faits aux yeux des Israélites & de leur roi , n'ayant pas été capables de leur faire abandonner le culte des idoles , Dieu se lassa de les supporter. Le roi de Juda adoroit *Bahel*, comme celui d'Israël , car il avoit épousé une fille de *Jésabel* , & toute cette famille étant vendue au crime & à l'idolâtrie , cette méchante femme engagea son mari à sacrifier à ses dieux. Le moment enfin arriva, auquel Dieu voulut exécuter les menaces qu'il avoit portées contre la maison d'*Achab* ; voici comment cela se passa.

Le roi de Syrie étant tombé malade , envoya un de ses serviteurs consulter *Elisée*, pour savoir s'il guériroit de cette maladie. Ce serviteur, qui se nommoit *Hazaël* , demanda au prophète : la maladie de mon maître est-elle mortelle ? Non , lui répondit-il , & pourtant il n'en relevera pas. En même tems *Ha-*

Isaël s'aperçut qu'*Elisée*, qui le regardoit fixement, versoit des larmes, ce qui fit qu'il lui dit : pourquoi pleurez-vous ? Le prophete lui répondit : parce que je prévois les maux que tu feras aux Israélites, quand tu feras roi de Syrie ; ils n'auront jamais eu de plus cruel ennemi. *Hazaël* quitta le prophete, & quelque tems après ayant étouffé son maître, il fut reconnu roi de Syrie, & déclara la guerre aux Israélites. Le roi de Juda vint pour secourir le roi d'Israël, qui étoit son beau-frere, & alors *Elisée* dit à un des fils de prophete : cours sacrer *Jéhu* comme roi d'Israël ; car le Seigneur l'a choisi pour accomplir les menaces qu'il a portées, & il va demander compte à *Jésabel* du sang qu'elle a fait verser. Cet homme prit une phiole d'huile, & exécuta les ordres du prophete. Les compagnons de *Jéhu* ayant appris qu'il venoit d'être sacré roi, le proclamerent & le suivirent. Il vint avec cette troupe contre les rois d'Israël & de Juda, qui furent tués. Comme *Jéhu* rentroit dans la ville, *Jésabel*, qui s'étoit coëffée & fardée parut à la fenètre, & fit des reproches à *Jéhu* ; celui-ci s'écria, n'y a-t-il point dans la chambre quelqu'un qui soit mon serviteur ? Les domestiques de *Jésabel* lui répondirent : nous sommes prêts à vous obéir. *Jéhu* leur dit : puisque cela est, jetez cette femme par la fenètre ; ils lui obéirent, & le sang de cette
malheureuse



Jetez cette femme par la fenetre.



malheureuse & méchante femme rejaillit contre la muraille, son corps fut foulé aux pieds des chevaux. Le lendemain le roi commanda qu'on enterrât son corps, parce qu'elle étoit née princesse; mais on n'en trouva que le crâne & les os des mains, les chiens ayant mangé son corps. Après cela *Jéhu* fit exterminer les restes de la famille d'*Achab*; puis il dit qu'il vouloit faire un sacrifice à *Bahal*, & pour cela il commanda à tous les prophètes de ce faux Dieu de s'assembler; il n'en manqua pas un seul, & *Jéhu* les fit tous mourir.

Ce nouveau roi d'Israël, qui venoit d'exterminer le culte de *Bahal*, ne servit pas le Seigneur plus fidelement que ceux qui l'avoient précédé; car il conserva les veaux d'or que *Jéroboam* avoit fait fondre.

Madem. Bonne.

Cette histoire nous fournit une belle leçon; Mesdames; quelle fut la cause du malheur du roi de Juda? L'alliance qu'il avoit contractée avec une fille de *Jésabel*, qui étoit aussi méchante que sa mere. Une jeune Dame à qui l'on propose de se marier, examine avec soin la figure de celui qu'on lui présente. Elle pousse quelquefois son attention jusqu'à s'informer de son humeur. Si on lui répond qu'il est gai, qu'il aime à se divertir, & qu'il voit une grande compagnie, la voilà contente. Ses parens pendant ce tems-là s'informent de la

fortune de celui qui demande leur fille; s'il est riche, tout est dit, c'est un mariage avantageux. Mais ce jeune homme est d'une famille où l'on n'a pas beaucoup de respect pour la religion, & il y a quelque apparence que le fils a sucé avec le lait les principes de ses parens; c'est un honnête-homme, répond-on, & par un honnête-homme, on n'entend que celui qui n'a point de vices grossiers. Combien de filles dans la société d'un tel mari, ont-elles vu disparaître les principes de religion dans lesquels elles avoient été élevées, & se sont perdues ensuite. Evitez ce danger, Mesdames, mettez-vous bien dans l'esprit qu'un homme qui n'a pas de religion, ne peut être un honnête-homme, & que très-sûrement il vous rendroit malheureuses.

Lady Louise.

Je vous assure, ma Bonne, que je connois plusieurs gentilshommes qui n'ont point de religion, & qui malgré cela sont les plus honnêtes gens du monde.

Madem. Bonne.

Ils le paroissent, ma chere, mais en vérité ils ne le sont pas, ou ils sont dans un danger prochain de cesser de l'être. Il n'y a que la religion, qui puisse nous engager à vaincre nos passions dominantes; il n'y a qu'elle, qui puisse nous donner les secours suffisans pour cela. La philosophie n'y est pas suffisante. Si

notre leçon finit de bonne heure, Lady *Sensée* vous rapportera une histoire qu'on a lue dans l'aventurer, & qui est très-propre à vous prouver ce que je vous dis. Voyons votre histoire, Miss *Molly*.

Miss Molly.

La fille de *Jésabel* qui avoit épousé le roi de Juda, se nommoit *Athalie*. Ayant appris que son mari avoit été tué, elle extermina tous les princes de la maison royale, sans en excepter ses petits-fils, parce qu'elle vouloit régner seule. Cependant une des sœurs du roi, trouva le moyen d'en sauver un qui étoit au berceau, l'ayant caché dans le temple, il y fut élevé jusqu'à l'âge de sept ans. Au bout de ce tems, le grand-prêtre ayant assemblé des soldats, fit couronner cet enfant, qui se nommoit *Joas*. *Athalie* ayant entendu le bruit des acclamations du peuple, vint au temple, & frémit en voyant *Joas* sur le trône. Mais le grand-prêtre ne lui donna pas le tems d'exalter sa rage; car il ordonna qu'on la tirât du temple, & qu'on la fit mourir. *Joas* n'avoit donc que sept ans, lorsqu'il commença à régner, & pendant la vie du grand-prêtre, dont il suivit toujours les conseils, il servit fidelement le Seigneur. Malheureusement il perdit ce fidele ami, & ayant donné sa confiance à des flatteurs, il devint si méchant, qu'il fit tuer le fils de ce grand-prêtre qui lui avoit conservé

la vie, & lui avoit servi de pere. Ses successeurs imiterent les méchancetés; il y en eut pourtant quelques-uns, qui servirent le Seigneur, mais non pas comme *David*, car ils laisserent subsister les bocages, c'est-à-dire, les arbres qu'on avoit consacrés aux faux dieux sur les montagnes; & ils souffrirent que le peuple y offrit de l'encens. Pour les Israélites, ils continuerent comme leurs rois à être idolâtres, & Dieu, pour punir leur aveuglement, les livra aux rois d'Assyrie, qui les menèrent dans leur pays, où ils furent captifs fort long-tems.

Miss Sophie.

Ah! ma Bonne, que je suis fâchée de ce que vous venez de m'apprendre de *Joas*. Monsieur *Racine* a fait une tragédie où il est si bon, que je l'aimois à la folie. Comment se peut-il faire qu'un prince qui avoit eu une si belle éducation, & qui paroïssoit avoir un si bon caractère, soit devenu si méchant & si ingrat?

Madem. Bonne.

La flatterie vient à bout de détruire les vertus qui paroissent les mieux établies. C'est une peste, mes enfans, & si une fois vous ouvrez l'oreille aux discours des flatteurs, il n'est point de crimes dans lesquels ils ne soyent capables de vous faire tomber....
Lady Violente, vous aviez envie de nous di-

re une petite histoire, vous pouvez le faire à présent.

Lady Violente.

Ma Bonne'me dit très-sérieusement, il y a deux ans, qu'elle alloit m'écrire une jolie histoire; elle mit au haut de son papier : *remède contre la colique*. Elle faisoit cela pour m'exciter à la lire; car dans ce tems je n'aimois point du tout le françois. Elle réussit à exciter ma curiosité, & je lus avec plaisir l'histoire que je vais vous raconter.

Dans le tems qu'*Alexandre* étoit dans les Indes, il rencontra des philosophes qu'on nommoit *Bracmanes*. Un de ces philosophes, appelé *Calanus*, lui demanda permission de le suivre, & l'ayant obtenue, il l'accompagna dans ses voyages. *Calanus* étoit fort vieux, & n'avoit jamais été malade. Quelque tems après, il fut pris d'une violente colique, & comme il n'étoit pas accoutumé à souffrir, il s'impatienta beaucoup. Quand sa colique fut passée, il fut trouver *Alexandre*, & lui demanda la permission de se brûler. Le roi crut qu'il étoit devenu fou, & lui refusa cette permission. *Calanus* ne se rebuta point, & lui dit : que vous ai-je fait, Seigneur, pour vous engager à me refuser la grace que je vous demande? Je suis vieux, & je sens que je n'ai plus à attendre que des douleurs & des incommodités. L'horrible colique dont j'ai ressenti

hier les douleurs, est passée, à la vérité, mais elle reviendra bientôt avec la toux, la gravelle, le dégoût & les insomnies; laissez-moi donc la liberté de prévenir tous ces maux, & ne me condamnez pas à traîner une vie qui ne peut plus être regardée que comme un long supplice. *Alexandre*, qui n'étoit guere plus raisonnable que le philosophe, se rendit à ce beau raisonnement; il permit à *Calanus* de se brûler, & lui accorda même la grace qu'il lui demandoit, de faire un grand festin pour honorer ses funeraillles. *Calanus* fort content, fit dresser un bucher, s'y coucha aussi tranquillement que s'il se fût mis dans un bon lit, & se laissa brûler sans faire aucun mouvement. Le festin qui suivit fut digne de cette mort, plusieurs personnes y burent si excessivement, qu'elles en moururent.

Eh! bien, Mesdames, ne voilà-t-il pas un excellent remede contre la colique?

Miss Frivole.

Je suis la très-humble servante du remede; mais je ne crois pas qu'il me prenne envie de l'éprouver, je n'ai pas autant de courage que *Calanus*.

Madem. Bonne.

Qu'appellez-vous courage, ma chere? je vous assure qu'il n'y a que les lâches, qui se tuent; une personne vraiment courageuse supporte les maladies & les pertes; il n'y a

encore une fois que les cœurs foibles, qui se laissent surmonter par la peine.

Lady Louise.

Vous avez raison, ma Bonne, & je le conçois bien à présent; mais auparavant, je vous avoue, que j'étois dans l'erreur. Je croyois que se tuer c'étoit un péché; mais je ne pensois pas que c'étoit une lâcheté.

Miss Zina.

Ma Bonne, nous avons chez nous un livre, qu'on appelle les *Lettres Persannes*. On dit qu'il est fait par un grand homme, & ce grand homme soutient qu'il est permis de se tuer. Il dit que la vie est un présent du Créateur qu'il ne nous oblige de garder qu'autant qu'elle nous est agréable, & que s'il se trouvoit un homme accablé, sans ressource, de toutes sortes de maux, Dieu ne pourroit, sans cruauté, le forcer à garder un présent qui lui seroit devenu funeste. Je sens bien quelque chose au dedans de moi-même, qui répugne à croire ce raisonnement; mais en vérité, je ne saurois y répondre (*).

(*) Quelques personnes trouveront peut-être à redire de ce que j'insère ceci dans mon ouvrage. Mais cette conversation est réelle. Une Dame d'esprit me dit les propres paroles que je copie, & une Demoiselle de douze ans y répondit. C'est Ma demoiselle de *Munchausen*.

Madem. Bonne.

Parce que vous n'avez pas pris l'habitude d'examiner un principe que l'on établit, permettez à Lady *Sensée* de discuter la proposition de cet homme ; c'est le célèbre M. de *Montesquieu* ; il s'est bien repenti de cet ouvrage les dernières années de sa vie ; car il est mort en bon Chrétien.

Lady Sensée.

La vie est un présent du Créateur, qu'il ne nous oblige de garder qu'autant qu'elle nous est agréable. Je crois, ma Bonne, que l'auteur auroit mieux fait de dire, qu'autant qu'elle nous est utile. Sa proposition, dans ce cas, eût été vraie. Il ajoute ensuite, que Dieu ne pourroit, sans cruauté, forcer l'homme à garder un présent qui lui seroit funeste. Il explique ensuite ce qu'il entend par une vie qui deviendrait funeste ; c'est, dit-il, celle où un homme seroit accablé, sans ressource, de toutes sortes de maux. Il s'appuye sur une supposition fautive. Il n'est point de maux qui soient sans ressource ; donc il n'y a point de situation où la vie devienne un présent funeste ; donc il n'y a point de situation où il soit permis à l'homme de quitter une vie qu'il lui est utile de garder, puisque Dieu la lui laisse, & qu'il est très-certain qu'il la lui ôteroit, si elle lui étoit inutile.

Miss Zina.

J'admire comment Lady *Sensée* a fait l'examen de cette proposition, & nous en a montré la fausseté. Cependant, ma Bonne, s'il se trouvoit des personnes qui lui soutinssent qu'un homme qui auroit perdu ses biens, sa santé, sa réputation, ses amis, est malheureux sans ressource, que leur répondroit-elle ?

Madem. Bonne.

Nous examinerons cela dans notre leçon de philosophie. Nous traitons du bonheur ; par conséquent il est essentiel de trouver ce qui peut produire le malheur, qui est le contraire du bonheur. Aujourd'hui il faut tenir la parole que j'ai donnée à ces Dames, & leur parler des loix de Sparte. Lady *Spirituelle*, dites-nous ce que vous en savez.

Lady Spirituelle.

Je vais commencer par dire à ces Dames ce que c'étoit que *Lycurgue*, qui avoit fait ces loix. C'étoit, je pense, un fort honnête-homme, qui avoit fort envie de pratiquer la vertu, & de la faire pratiquer aux autres, mais qui n'avoit jamais bien examiné en quoi elle consistoit. Faute d'avoir fait cet examen, il conduisit les Spartiates tout de travers.

Madem. Bonne.

Cela est bientôt dit, ma chere ; il n'est plus question que de le prouver.

Lady Spirituelle.

De tout mon cœur, ma Bonne. Je vais raconter tout simplement à ces Dames ce qu'il fit pour faire recevoir ces loix, & ensuite, je m'en rapporterai à leur jugement.

Lycurgue étoit frere d'un roi de Sparte, qui mourut sans enfans, & laissa sa femme grosse. Les Spartiates offrirent la couronne à *Lycurgue*. Oh ! pour cette fois, il agit en honnête-homme ; car il leur dit : je vous suis bien obligé de votre bonne volonté ; mais si par hazard ma belle-sœur accouchoit d'un fils, vous sentez bien que la couronne appartiendrait à cet enfant, & non pas à moi. Cette belle-sœur de *Lycurgue* étoit une bien méchante femme, qui auroit souhaité d'être toujours reine. Ainsi elle dit à son beau-frere : si vous voulez m'épouser, je tuerai mon enfant, ainsi vous serez roi. Si *Lycurgue* n'eût tenu son courage, il auroit fait punir cette mauvaise mere ; mais comme la vie de son enfant étoit encore entre ses mains, il feignit d'être fort content de l'épouser, & lui dit qu'il savoit des moyens sûrs de faire périr son enfant aussi-tôt qu'il seroit au monde. Quand il fut né, *Lycurgue* l'ôta des mains de sa mere, & le fit reconnoître pour roi ; & jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner lui-même, il voulut bien être régent du royaume, & prit ce tems pour changer les loix de Sparte.

Il y avoit dans ce pays-là, comme dans tous les pays du monde, un très-grand nombre de pauvres & quelques personnes riches. *Lycurgue* pensa que cela n'étoit pas juste, & que tous les hommes d'un même pays devoient être égaux. Après s'être persuadé à lui-même que cette égalité étoit une chose juste, il prit un bon nombre de soldats, & dit à tous ceux qui avoient de grandes terres, qu'il falloit absolument qu'ils les partageassent avec ceux qui n'en avoient point, parce qu'il ne vouloit pas qu'il y eût à Sparte un seul homme qui eût plus de terre que les autres. Et bien, Mesdames, que pensez-vous de cette action?

Miss Molly.

Je pense que *Lycurgue* étoit un homme bien charitable, puisqu'il donnoit de quoi vivre à tous les pauvres.

Miss Belotte.

Mais, ma chere amie, pensez donc qu'il fait l'aumône du bien d'autrui, & que cela n'est pas permis. Que diriez-vous, ma chere, si je prenois un couteau & que je vous disse: *Miss Molly*, je vais vous tuer, si vous ne me donnez votre argent; voici des pauvres qui n'ont pas un fardin, pendant que vous avez des guinées: cela n'est pas juste, il faut leur partager votre argent?

Miss Molly.

En vérité, Madame, je dirois que vous seriez une voleuse, que vous pouvez donner votre argent tant qu'il vous plaira, parce qu'il est à vous, mais que le mien ne vous appartient pas, & que vous êtes injuste de vouloir me forcer à le donner. Ainsi je vois que j'ai jugé comme une sotte, quand j'ai dit qu'il étoit charitable: il étoit injuste. Que ne faisoit-il comme ma Bonne? J'avois trois guinées, que j'aimois beaucoup; ma Bonne m'a fait honte de mon avarice, & elle est cause que je les ai données aux pauvres de bon cœur. *Lycurgue* devoit donc engager les Spartiates par de bonnes raisons, à partager leurs terres, & non pas les y forcer.

Madem. Bonne.

Voilà le pauvre *Lycurgue* condamné sans miséricorde. Il est vrai, Mesdames, que je pense aussi bien que vous qu'il avoit tort. La loi naturelle est la première de toutes les loix, elle défend d'ôter à un homme ce qui lui appartient, & jamais il n'est permis de manquer à cette loi; mais la passion de *Lycurgue* étoit l'égalité, & il croyoit que tout lui étoit permis, pourvu qu'il n'y eût pas dans Sparte un seul homme plus riche que l'autre.

Lady Charlotte.

Si j'avois été là, je l'aurois bien attrappé; je lui aurois laissé prendre mes terres, puis-

que je n'aurois pu l'empêcher : mais pour mon or , mon argent & mes diamans , il ne les auroit pas eus , je les aurois plutôt enterrés.

Madem. Bonne.

Ce seroit vous qui auriez été attrappée , ma chere ; car il trouva le moyen de rendre l'or & l'argent inutiles.

Lady Charlotte.

Comment cela ?

Lady Mary.

Permettez-moi de le dire , ma Bonne ; car je l'ai lu cet hyver. Vous savez bien , Mesdames , qu'on ne peut manger l'argent , ni s'habiller avec ; il n'est bon qu'à acheter les choses nécessaires à la vie. Or *Lycurgue* fit défendre aux marchands , sous peine de la vie , de donner aucune chose pour de l'or ou de l'argent. Alors ceux qui avoient gardé le leur , furent bien fots ; car ils ne savoient plus qu'en faire. *Lycurgue* , à la place de la monnoie ordinaire , en fit faire une de fer , & on en donna à chaque famille la même quantité : ainsi ils furent tous exactement aussi riches les uns que les autres ; car ils avoient la même quantité de monnoie & de terres.

Miss Frivole.

Cela étoit bon pour le moment , l'égalité étoit parfaite alors ; mais cela ne pouvoit pas durer : il y avoit sans doute des gens plus

gourmands les uns que les autres, ou qui vou-
loient être mieux habillés. Ceux-là devoient
dépenfer leur monnoie plutôt que les autres,
ce qui devoit bientôt faire des pauvres.

Lady Spirituelle.

Lycurgue avoit pensé cela, comme vous,
Madame, & il y avoit trouvé un remede;
il n'étoit pas permis de manger dans sa mai-
son. Il avoit établi de grandes salles où quin-
ze familles se rassembloient, pour manger en-
semble. Chacun fournissoit sa part de vin,
d'huile, de farine & de viande; enforte qu'il
n'étoit pas possible à un homme de dépenfer
plus que son voisin; & si quelqu'un ne man-
geoit pas de bon appétit, on l'appelloit gour-
mand, & on l'accusoit d'avoir mangé chez
lui avant de venir, ce qui étoit un grand
affront.

Miss Sophie.

Et qui payoit le cuisinier & les autres do-
mestiques ?

Lady Spirituelle.

Il n'y avoit point de domestiques à Sparte,
Mesdames. Nos valets ne nous servent que
parce qu'ils n'ont pas de quoi vivre; mais
là, tout le monde ayant le nécessaire, vous
pensez bien qu'il n'y avoit personne qui vou-
lût se faire valet ou ouvrier. Tous les ouvra-
ges se faisoient par les prisonniers de guerre
qui étoient esclaves, & comme il y en avoit

un grand nombre d'une nation appelée Ilotes, on nommoit tous les esclaves de ce nom.

Miss Champêtre.

Voilà un singulier pays. On m'avoit toujours dit que les Spartiates étoient sobres, désintéressés, vertueux : & ils n'étoient rien moins que tout cela ; car ils n'avoient pas la liberté d'être le contraire. Il me semble que pour être sobre, il faut avoir à choisir entre un grand repas & un médiocre, l'homme sobre est celui qui préfère le dernier, quand il est absolument maître de choisir le premier.

Madem. Bonne.

Vous avez raison, ma chere ; pour être vertueux, il faut avoir la liberté de ne l'être pas, & ne s'en pas servir ; mais ce n'est pas cela qui me choque davantage dans les loix de *Lycurgue*. C'est l'amour déréglé qu'elles inspiroient aux Spartiates pour leur pays. La patrie étoit leur idole, à laquelle il falloit toujours être prêt de tout sacrifier, jusqu'à la bonne foi, l'honneur, l'humanité & les autres vertus. Les autres hommes deviennent méchans, parce qu'ils s'abandonnent à la violence de leurs passions, qui sont excitées par un intérêt faux, à la vérité, mais vif & pressant. Chez les Spartiates, on étoit injuste & cruel par principe.

Lady Louise.

Mais, ma Bonne, permettez-moi de vous

dire que je connois des personnes très-fa-
vantes & très-vertueuses, qui sont d'un au-
tre sentiment que vous. Elles regardent les
loix de Lycurgue comme la chose du monde
la plus parfaite, & les Lacédémoniens, com-
me les premiers peuples du monde. Ne se-
riez-vous pas un peu prévenue contr'eux ?

Madem. Bonne.

Je vais vous parler comme Lady *Spirituelle*,
Madame. Je vous dirai sur quoi je fonde mon
jugement, & je m'en rapporterai ensuite au
vôtre ; mais auparavant, il faut que je vous
explique qu'il y a deux sortes de bontés ;
une bonté physique, & une bonté morale.

Lady Lucie.

Je ne comprends pas cela, ma Bonne ; vou-
lez-vous bien l'expliquer ?

Madem. Bonne.

Ne dites-vous pas tous les jours : j'ai eu
une bonne fièvre ; cet homme est un bon
voleur, un excellent, un habile voleur ?
Une chose physiquement bonne, est celle
qui a tout ce qu'il faut pour être parfaite-
ment ce qu'elle doit être. La fièvre, par
exemple, pour être vraiment fièvre, doit
avoir certaines qualités, & produire certains
effets. Si elle n'avoit pas ces qualités, &
qu'elle ne produisit pas cet effet, elle ne se-
roit plus fièvre.

Voici deux hommes qui se sont détermi-
nés

nés à devenir voleurs. L'un est hardi, intrépide, adroit & subtil ; il méprise le danger quand il est question de parvenir à son but , qui est de prendre de force la bourse d'un voyageur , ou avec adresse la montre d'un curieux qui s'expose à la foule. L'autre est timide , il craint de s'exposer , d'être pris , ou il est si mal-adroit qu'il ne peut rien tirer d'une poche , sans que les gens s'en aperçoivent. N'est-il pas vrai que l'un de ces hommes est un bon voleur , & que l'autre est un mauvais voleur ? Voilà donc ce que c'est qu'une bonté , une perfection physique. La bonté morale est toute différente. Une action est moralement bonne , quand elle est parfaitement conforme aux principes naturels , & qu'elle est faite dans le but d'obéir au législateur , & de s'acquitter de ses devoirs. Cela une fois compris , je dis que les loix de *Lycurgue* étoient parfaitement bonnes , d'une bonté physique , parce qu'elles produisirent & qu'elles devoient produire l'effet qu'il s'étoit proposé ; mais comme pour produire cet effet , il falloit employer les moyens contraires aux principes naturels , je dis qu'elles étoient moralement mauvaises. Me comprenez - vous à présent , Lady Lucie ?

Lady Lucie.

Pardonnez à ma stupidité , ma Bonne : je

Tome II.

I

distingue parfaitement ce que vous entendez par bonté physique. & bonté morale ; mais je ne comprends pas bien quel rapport il y a de ces bontés aux loix de *Lycurgue*.

Madem. Bonne.

Peut-être me suis-je mal expliquée. Je vais tâcher de le faire plus clairement : dites-moi, je vous prie, quel étoit le but, quelle étoit l'intention de *Lycurgue*, dans les loix qu'il donna aux Spartiates ?

Lady Lucie.

De faire un peuple guerrier, qui ne pût ni être vaincu, ni faire des conquêtes, c'est-à-dire, qu'il prétendoit que la république de Sparte restât telle qu'elle étoit, sans augmenter ni diminuer.

Madem. Bonne.

Et quels moyens employa-t-il, pour réussir dans le projet qu'il avoit conçu ?

Lady Lucie.

En général, il fit les plus grands efforts, pour inspirer aux citoyens un grand amour pour la patrie, & leur apprit qu'il falloit sacrifier pour elle ce qu'on avoit de plus cher, ses parens, ses enfans, sa vie même.

Lady Louise.

J'ai oui dire, qu'il faut encore être aujourd'hui dans la disposition de sacrifier toutes ces choses à son pays ; en ce cas, *Lycurgue* n'avoit pas tort. Mais vous nous avez

dit, ce me semble, qu'il falloit aussi sacrifier ses vertus à la patrie.

Madem. Bonne.

Oui, Madame, & je vais vous le prouver. *Lycurgue*, voulant que Sparte ne pût jamais être vaincue, destina tous les Spartiates à être de parfaits soldats. Or, pour être un bon soldat, il faut avoir un corps fort & robuste, ne point craindre la fatigue, la douleur, la mort même. Il établit donc que ces qualités du corps devoient être préférées à tout, & qu'on devoit tout employer pour les acquérir. Les peres, pour entrer dans ses vues, ne devoient souhaiter des enfans, & les élever, que pour donner des soldats à Sparte; quand ils mettoient au monde un enfant foible & difforme, ils disoient: cet enfant ne pourra pas faire un bon soldat, par conséquent il est inutile à la patrie, qui n'a besoin que de soldats; comme nous ne devons aimer nos enfans, que par rapport à la patrie, nous ne devons pas aimer celui-là; il faut lui en faire le sacrifice; car cet inutile enfant vivroit aux dépens de la république, qu'il ne pourroit servir, & mangeroit la subsistance d'un autre enfant propre à faire un soldat. En conséquence de ce beau raisonnement, on tuoit cet enfant foible & difforme; & c'étoit par principe d'obéissance aux loix de *Lycurgue*, qu'on devenoit barbare, inhumain,

injuste, & désobéissant aux loix de la nature.
Me comprenez - vous à présent ?

Lady Lucie.

Oui, ma Bonne; cette loi de tuer les enfans, étoit physiquement bonne pour son dessein, qui étoit d'avoir des soldats; & elle étoit moralement mauvaise, parce qu'elle étoit contraire aux loix de la nature.

Lady Sensée.

Vous m'allez trouver bien hardie, ma Bonne; je pense que cette loi n'étoit bonne, ni physiquement, ni moralement. Pourquoi *Lycurgue* vouloit-il former un peuple de soldats? Pour rendre Sparte invincible: or il me semble qu'on a plus besoin de têtes, que de bras, pour cet ouvrage. A quoi eût servi cette quantité d'hommes forts & robustes, s'il n'y eût eu parmi eux de bons chefs, capables de les commander? Or la force du corps n'est pas essentielle aux chefs; souvent dans un corps délicat, il loge une ame forte & courageuse: parmi ces enfans qu'on tuoit, il pouvoit fort bien se rencontrer un homme capable de commander, dont on privoit la patrie. Les Lacédémoniens furent fort heureux de ce que le roi, pere d'*Agéfilas*, n'observa pas cette loi barbare. *Agéfilas* étoit petit & boiteux, & on fit payer une somme d'argent à son pere, pour le punir d'avoir épousé une petite femme. Cependant, cer-

Agéfilas, né boiteux, & par-là condamné à mort, devint un des plus grands capitaines, & un des plus grands rois de Sparte. Peut-être a-t-on étranglé au berceau plusieurs *Agéfilas*, ce qui aura privé la république d'un grand nombre d'hommes illustres.

Madem. Bonne.

Votre remarque est excellente, ma chere; d'ailleurs, comme *M. Rollin* le remarque dans son histoire, il arrive tous les jours, qu'un enfant qui étoit très-foible en naissant, se fortifie en devenant grand.

Lady Sensée.

Permettez-moi de prouver que toutes les mauvaises actions des Lacédémoniens ont eu pour principe cette loi de *Lycurgue*. Ecoutez une histoire bien horrible, Mesdames, & qui va prouver ce que je dis.

Les Ilotes, comme vous le savez, étoient esclaves à Sparte, & il y en avoit un très-grand nombre; car, comme nous l'avons remarqué, les Lacédémoniens n'exerçoient aucune profession. Ils n'étoient ni bouchers, ni tailleurs, ni maçons. Ils ne s'appliquoient qu'aux choses qui regardoient la guerre, & laissoient faire le reste à leurs esclaves. Or il arriva une guerre, dans laquelle les Lacédémoniens avoient besoin de troupes, parce que le nombre de leurs ennemis étoit beaucoup plus considérable que le leur. Ils firent des

soldats de leurs esclaves, & promirent la liberté à ceux de ces esclaves qui se distingueroient par quelque belle action. Comme les Ilotes étoient très-malheureux à Sparte, le desir de sortir d'un état si misérable, les engagea à faire les plus grands efforts. La guerre étant finie, on ordonna à tous les esclaves qui avoient fait quelque action extraordinaire, de venir aux magistrats, pour faire écrire leurs noms & leurs actions, & être ensuite récompensés. Il s'en trouva plusieurs mille, qui avoient mérité la liberté. Vous croyez, peut-être, qu'on la leur donna; oh! que non, Mesdames. Voici comme raisonnèrent les Spartiates. Ces gens-là, qui ont fait de si belles actions, ont le cœur trop élevé; leur courage pourroit nous devenir funeste. Ils se souviendroient sans doute des mauvais traitemens qu'ils ont soufferts parmi nous, & il pourroit fort bien leur prendre envie de se venger. L'intérêt de Sparte demande qu'ils soyent sacrifiés. Mais quel mal ont-ils fait? Et quel mal ont fait nos enfans, quand ils naissent foibles & difformes? cependant, si nous sacrifions nos enfans, qui doivent nous être chers & à la patrie, pour quoi craindrions-nous de sacrifier ces esclaves, qui nous sont indifférens? Effectivement, Mesdames, on fit périr ces malheureux esclaves, dont l'unique crime étoit d'a-

voir trop de mérite, pour des gens de leur condition.

Lady Louise.

Voilà qui est fait ; j'abandonne *Lycurgue* & les Lacédémoniens ; ce sont des ours, des tigres, ou plutôt des monstres qui ne peuvent être comparés à rien ; car les bêtes les plus féroces ne font point de mal à leurs semblables, & aiment leurs petits.

Lady Violente.

J'ai à vous raconter un autre trait des Lacédémoniens, qui n'est pas à leur louange. Un de leurs capitaines s'empara de la ville de Thebes, quoique les Thébains ne fussent point en guerre. Ces derniers se plainquirent de cette action, & les Spartiates la trouverent mauvaise ; car ils condamnerent celui qui l'avoit faite à payer une amende, c'est-à-dire, une certaine somme ; mais après cela, ils garderent cette ville qui avoit été prise, contre toute sorte de justice.

Miss Belotte.

C'est comme si j'allois me plaindre aux juges, d'un voleur qui m'auroit pris ma montre, & que les juges condamnaissent ce voleur à être pendu, & missent la montre dans leur poche.

Madem. Bonne.

Tout justement, ma chere ; la comparaison est excellente. Nous aurions encore bien

des choses à dire des Lacédémoniens : je vous charge, Mesdames, de lire dans l'abrégé de votre histoire universelle, & ensuite dans Monsieur Rollin, ce qui les regarde ; & la première fois, chacune de vous me dira ce qu'elle aura remarqué. Présentement, Lady Sensée continuera à nous parler de l'Amérique.

Lady Sensée.

Nous avons dit que l'Amérique Méridionale étoit divisée en sept parties, & nous avons parlé de la première, qui est le Pérou. La seconde est le Paraguay, qu'on nomme aussi *Rio de la Plata*, du nom d'une grande rivière qui en reçoit plusieurs autres. La *Plata* veut dire *rivière d'argent*, & on la nomme ainsi, parce qu'on y trouve beaucoup de ce métal. Le roi de Portugal possède une partie de ce pays. L'air de ce pays est fort tempéré & très-sain, & on y trouve en abondance les choses nécessaires à la vie. La capitale de cette partie est l'Assomption.

La troisième partie de l'Amérique Méridionale est le Chili ; ce nom signifie un pays froid, parce qu'en hyver il y fait un froid si rigoureux, sur-tout vers les montagnes, qu'il est capable d'ôter la vie. Les rivières gèlent pendant la nuit & dégèlent le jour. On y trouve de gros moutons qui servent de chevaux. Cette partie appartient au roi d'Espagne, & sa capitale est Saint-Jago.

Magellan a donné son nom à la Terre Magellanique. L'air y est très-froid, & la terre n'y est fertile qu'en pâturage & en forêts. Les habitans du pays se nomment Patagons, & on dit qu'ils ont dix à douze pieds. On les connoît fort peu; les Espagnols n'ont d'autre ville en ces quartiers, que Mahuelhuapi.

La Terre Ferme a l'air très-sain, excepté proche l'isthme de Panama. Il y fait excessivement chaud. Ce pays est très-fertile & très-riche. On y trouve la riviere de l'Orenoque, qui coule près de trois cents lieues. Ce pays, qui appartient aux Espagnols, a pour capitale la ville de Santa-Fé-de-Bagota.

Madem. Bonne.

Nous finirons d'examiner l'Amérique Méridionale la premiere fois.

XIV. D I A L O G U E.

Madem. BONNE, Lady LUCIE, Lady LOUISE, Lady SINCERE.

Lady Lucie, seule avec Madem. Bonne.

IL y a si long-tems que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir en particulier, que je

n'ai pas eu la patience d'attendre plus longtemps. D'ailleurs, je ne fais si nous aurons aujourd'hui Miss *Zina*; il y a bien des affaires sur le tapis, par rapport à elle; on parle d'un mariage extraordinairement avantageux; j'en suis charmée, elle le mérite, & je regarde cet établissement comme une récompense de sa vertu.

Madem. Bonne.

Pourrois-je vous demander ce que vous entendez par un mariage avantageux?

Lady Lucie.

Ce que tout le monde entend, ma Bonne, c'est-à-dire, qu'elle trouve un mari très-riche & d'une grande maison.

Madem. Bonne.

Mais, ma chère, vous n'êtes pas faite pour entendre les choses comme tout le monde les entend. On peut fort bien épouser un homme très-riche, de grande qualité, & faire avec cela un mariage très-désavantageux.

Lady Lucie.

Vous avez raison, ma Bonne; je dois suspendre mon jugement, jusqu'à ce que je connoisse le caractère & les mœurs de celui qui l'épouse. Je vous avoue pourtant que sans le connoître, j'ai bonne opinion de lui; car enfin, ma Bonne, Miss *Zina* est assez jolie; mais ce n'est pas une beauté éblouissante: elle a de l'esprit, du bon

sens : cependant à moins de la connoître très-particulièrement, on ne peut en être sûre ; car elle est si timide, qu'il est difficile de savoir ce qu'elle vaut. Tout ce qu'on voit d'elle, c'est qu'elle est fort modeste, très-décente, & qu'elle cherche avec soin toutes les occasions de faire du bien. Vous voyez qu'un homme qui ne la connoît que par ces endroits, & qui la choisit, quoiqu'elle n'ait pas de fortune, est un homme de bon sens.

Madem. Bonne.

La conséquence est juste, Mademoiselle : j'ai entendu dire mille biens d'elle & de sa famille.

Lady Lucie.

Oh ! pour cela, ma Bonne, elle a eu une excellente éducation. Son pere, qui étoit un homme de mérite, a été lui-même son gouverneur, & l'a élevée tout justement comme vous faites Lady *Sensée*. Elle m'a conté que lorsqu'elle n'avoit que six ans, il apporta devant elle plusieurs étoffes, & lui donnant huit guinées, il lui dit : voilà pour vous acheter une robe, ma chere Zina. Si vous prenez cette belle étoffe, vous dépenserez vos huit guinées, & comme elles sont à vous, vous êtes la maîtresse de le faire. Si vous prenez cette autre étoffe, vous ne ferez pas si magnifique ; mais il vous restera deux guinées : or il y a dans ce village une

pauvre femme, dont le mari est malade depuis long-tems ; cette pauvre malheureuse a six enfans, qui sont presque tous nuds, & qui auront un grand froid cet hyver ; avec ces deux guinées, vous pourriez donner à ces enfans de bons habits de laine ; ils prieroient le bon Dieu pour leur bienfaitrice ; & au jour du jugement Jésus-Christ vous diroit : venez avec moi dans le Ciel, j'ai été nud, & vous m'avez habillé de vos propres habits. La pauvre petite enfant fut si touchée de ce discours, qu'au lieu de donner deux guinées, elle en vouloit donner quatre, & prendre un habit plus simple. Il ne passoit aucun jour sans lui fournir l'occasion de faire quelques bonnes œuvres, & sa mere, qui étoit aussi charitable que son mari, lui a toujours donné le même exemple, quoiqu'elle ne soit pas fort riche. On lui dit, l'année passée, qu'il y avoit une femme & quatre enfans, qui mouroient de faim. Elle va avec ses filles proche Westminster, monte dans un grenier, trouve ces pauvres enfans tous nuds sur la paille ; elles mettent tout cela dans leur carosse, & quand elles sont chez elles, habillent ces petits malheureux. Elles firent plus, car elles renvoyerent cette femme dans la province, lui firent donner là cinq guinées, avec lesquelles elle a levé une petite boutique, & gagne fort bien sa vie.

Madem. Bonne.

Vous m'inspirez un grand respect pour cette famille..... Mais, voici ces Dames. Comment donc, *Lady Sincere* est avec elles?

Lady Sincere.

Oui, ma Bonne; je viens pour vous querreller bien fort, si vous voulez bien me le permettre. Vous permettez à ces Dames de venir vous voir les matins, vous leur dites les plus belles choses du monde sur le bal, la comédie, & vous avez la cruauté de me priver de ces conversations, dont j'ai pourtant le plus grand besoin du monde; car enfin, ma Bonne, j'aime toutes ces choses à la rage.

Lady Louise.

Fuyez ma chere, gardez-vous bien de relter à nos conversations; si vous écoutez ma Bonne, il faudra de toute nécessité sacrifier ces plaisirs, du moins pour la plus grande partie; il y a des momens où je donneroie toute chose au monde, pour n'avoir rien entendu sur cet article: je me livrois de bonne foi à la dissipation, je perdois mon tems sans scrupule & sans remords; ce n'est plus la même chose, à présent; tout ce que ma Bonne m'a dit, me revient sans cesse à l'esprit; cela dérange tous les projets que je fais pour me divertir; les réflexions vien-

nent m'assassiner dans des lieux où je n'avois trouvé que de la joie.

Lady Sincere.

J'en veux courir les risques ; je vous ai dit que j'aime le plaisir à la rage , & cela est vrai ; mais je ne cherche le plaisir que pour être heureuse : ma Bonne nous promet un bonheur d'une autre espece , c'est la même chose pour moi ; je ne m'embarasse pas de quel côté me vient la joie , pourvu que je la sente ; je suis de bonne foi , j'ai toujours senti au fond de mon cœur un certain , je ne fais quoi , qui me dit qu'il y a quelque chose à reprendre dans mon attachement dans les plaisirs ; si j'en pouvois goûter où ce qui est au fond de mon cœur ne trouvât point à redire , je les préférerois sans doute.

Madem. Bonne.

C'est-à-dire , ma chere , que vous allez peser les plaisirs que vous offre la piété , & ceux que vous présente le monde ; vous donnerez la préférence à qui vous en présentera davantage.

Lady Sincere.

Je crois que oui , ma Bonne , & je ne risque rien à cela ; puisque vous m'avez assuré que les plaisirs que donne la piété sont plus grands que ceux que nous présente le monde , je les choisirai sans doute.

Madem. Bonne.

Je vous ai parlé de la piété, & non de l'amour-propre ; la vraie piété ne fait pas le bien pour être heureuse , mais parce que Dieu l'ordonne , & ce Dieu , qui est la bonté même , récompense par des plaisirs sans nombre , ceux qu'on lui sacrifie pour accomplir ses commandemens. Si vous ne les sacrifiez qu'au desir d'être plus heureuse , vous êtes votre idole , & Dieu ne récompensera pas ce que vous faites pour vous & non pour lui Mais voici Miss Zina. Vous êtes venue bien tard , Mademoiselle.

Miss Zina.

Ma Bonne , ces Dames sont mes amies : je puis vous dire devant elles ce qui m'a occupé ce matin ; j'en suis encore toute tremblante.

Madem. Bonne.

Comment donc ; est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur ?

Miss Zina.

Non , ma Bonne ; cela ressemble au contraire à un bonheur , & cependant il m'effraye. Il s'agit de me marier. Ma mere m'a proposé ce matin un parti cent fois au dessus de ce que je devois attendre du côté de la fortune. Je connois le cavalier , il me plaît par sa figure & son caractère. Tout

cela devroit me rendre contente, & cependant la tête me tourne de frayeur.

Madem. Bonne.

Et voudriez-vous bien me dire ce qui vous effraye?

Miss Zina.

Tout, ma Bonne; les devoirs de l'état qu'on me propose se sont présentés en foule à mes yeux; je les trouve si sérieux, d'une si grande conséquence, que j'ai peur de ne les pas bien remplir. En second lieu, le gentilhomme qui me fait l'honneur de penser à moi, est très-riche; ses grandes richesses pourroient fort bien me gâter. Elles m'obligeroient à faire une grande figure; & que fais-je, si je ne m'attacherai point au monde & aux plaisirs que je méprise actuellement? Avouez que l'état qui se présente pour moi, est bien dangereux, & qu'il sera bien pénible, si je veux m'arracher à ces périls.

Lady Sincere.

Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Vous vous effrayez de devenir riche? Et bien! Madame, vous ferez un bon usage de vos richesses; cela vous mettra en situation de suivre votre inclination bienfaisante, & de faire mille biens, que vous ne pouvez que souhaiter aujourd'hui.

Miss Zina.

A merveille, ma chère; mais n'avons-nous

nous pas vu plusieurs exemples de personnes généreuses & vertueuses dans une fortune médiocre, & à qui un état éclatant a fait perdre ce qu'elles avoient de bon? Qui peut m'affirmer que la même chose ne m'arrivera pas?

Madem. Bonne.

Moi, ma chere Demoiselle. Quand Dieu nous appelle à un état, il nous donne des graces suffisantes pour en remplir les devoirs. Votre état sera dangereux, je l'avoue; mais cet état, vous ne l'avez ni désiré ni cherché. Cela doit vous rassurer. Et croyez-vous que cette affaire se termine bientôt?

Miss Zina.

Non, ma Bonne; je n'ai pas même encore rendu une réponse positive à ma mere; j'ai demandé vingt-quatre heures pour me déterminer, & j'ai voulu vous consulter avant tout.

Madem. Bonne.

Votre confiance me fait beaucoup d'honneur, & je vais y répondre. Je vous l'ai déjà dit; vous n'avez point cherché cet engagement, & vous avez lieu de croire que la Providence elle-même vous l'a ménagé. Ce parti convient à votre famille; le cavalier vous plaît par ses mœurs & par sa figure. Voilà tout ce que l'on peut souhaiter dans un mariage. Reste à examiner si vos caractères

teres se conviennent ; vous en aurez le tems , & pendant cet intervalle , vous devez prier beaucoup & faire de bonnes œuvres , pour obtenir de Dieu qu'il fasse naître des difficultés à ce mariage , s'il prévoyoit qu'il dût être un obstacle à votre salut.

Miss Zina.

Je suivrai votre conseil , ma Bonne ; mais je me reproche d'avoir interrompu votre conversation ; je vous prie de continuer le discours que vous teniez quand je suis entrée.

Madem. Bonne.

Dans notre dernière conversation , il étoit question d'apprendre à Lady *Louise* le moyen de rendre sa journée courte & amusante. Nous en étions , je crois , aux réflexions que fait Lady *Lucie* en se levant & en s'habillant.

Lady Lucie.

Il faut d'abord , ma Bonne , que j'avertisse ces Dames que je suis une grande dormeuse , & qu'autrefois j'avois beaucoup de peine à quitter mon lit. Ma femme de chambre étoit obligée de m'appeller vingt fois , avant que je pusse me résoudre à quitter mon chevet.

Lady Sincere.

Voilà mon histoire de tous les jours , ma Bonne ; d'abord je n'aime pas à me coucher , & je le fais le plus tard que je le puis , sans pitié pour ma pauvre femme de chambre ,



Ce sont vos rapports qui m'otent la vie.



qui dort tout debout. Comme je n'ai pas envie de dormir , quand je me couche , je fais les plus beaux projets du monde , pour me lever du matin ; mais je les oublie en dormant , & quand on m'appelle le lendemain , j'ai mille raisons pour ne pas me lever. J'ai mal dormi la nuit , j'ai la tête lourde , je crois que je suis malade , je n'ai rien à faire de pressé ; enfin , je capitule avec mon chevet , qui remporte presque toujours la victoire ; comment avez-vous fait pour vous lever à l'heure que vous aviez marquée ?

Lady Lucie.

Ma bonne dit qu'il faut quitter son lit ; comme si le feu y étoit. Je me persuade en ce moment entendre la voix de l'Ange au dernier jour , quand il sonnera de la trompette , en disant : *lèvez-vous , morts , & venez au jugement.* Cette terrible pensée dissipe le sommeil & la paresse dans le moment. Je me leve donc sur mon séant , & je tâche de consacrer à Dieu les premiers instans de la journée , en m'offrant à lui avec tout ce que je possède. Les premiers jours , il m'étoit fort pénible de me lever ainsi au coup de la cloche , pour ainsi dire ; mais à présent , j'y suis accoutumée , & cela ne me fait plus aucune peine. En m'habillant , je prie Jésus-Christ de vouloir bien me revêtir de

L'homme nouveau dont parle S. Paul : ensuite je fais ma priere.

Madem. Bonne.

Ayez, s'il vous plaît, la complaisance de dire à ces Dames, en quoi consiste votre priere.

Lady Lucie.

Dans les actes de religion qu'un chrétien doit faire par jour. Premièrement, je fais un acte d'adoration, c'est-à-dire, que je reconnois que Dieu est souverain Créateur du ciel & de la terre, qu'il est mon maître, mon roi, mon pere, & qu'en ces qualités je lui dois le respect, l'obéissance & l'amour. Je me réjouis d'être dans la dépendance d'un si bon pere, je me soumets à ses divines volontés, & je m'excite à croire fermement que tout ce qu'il décidera pour moi dans ce jour, & dans tout le reste de ma vie, sera pour mon bien, parce qu'il est souverainement bon, & qu'il m'aime.

Miss Zina.

Est-ce que vous avez une priere particuliere pour cela?

Lady Lucie.

Non, ma chere; je la fais tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, & comme le cœur me la dicte. Ensuite je fais un acte de remerciement, c'est-à-dire, que je remercie Dieu de toutes les graces qu'il m'a faites pen-

dant ma vie , & s'il revient alors dans mon esprit quelque grace particuliere , je le fais particulièrement pour celle-là. Je remercie Dieu de ne m'avoir pas ôté du monde dans le tems où je ne pensois pas à faire mon salut ; de me donner encore une journée pour y travailler. Cette pensée me porte à jeter les yeux sur le passé. Combien de tems perdu ! Hélas ! le quart de ma vie au moins est déjà écoulé , & à peine ai-je travaillé à la grande affaire de mon salut , pour laquelle seule Dieu m'a mise au monde. Je lui demande bien pardon de cette négligence. Et je suis si foible , si dissipée , si méchante , que s'il n'a la bonté de m'aider d'une façon toute particuliere , je continuerai à vivre dans cet oubli de mon salut. Ainsi je le conjure au nom de Jésus-Christ , de m'accorder les graces qui me sont nécessaires pour travailler à cette affaire. Je lui offre , pour les obtenir , la vie , les souffrances de ce divin Sauveur ; j'unis toutes mes actions aux siennes ; je les offre à Dieu ainsi unies , & je prends résolution , d'accomplir pour lui obéir , tous les devoirs de mon état pendant la journée. Ensuite je dis la priere de Jésus-Christ , en faisant mes efforts à fixer mon esprit au sens des paroles ; car si je ne me faisois violence , je les réciterois sans y faire attention.

Lady Louise.

Dites - moi la vérité, ma chere ; voilà une priere bien longue ; est-ce que vous ne vous ennuyez point , en la faisant ? N'avez - vous point de distraction ?

Lady Lucie.

Je vous jure, ma chere amie, que cette priere n'est pas longue. Dans le commencement, j'ai eu un peu de peine à la faire, mon esprit couroit de tous les côtés, parce que je n'étois pas dans l'habitude de le gêner ; à présent cela ne me coûte plus. Ma Bonne m'a fixé une demi - heure pour ma priere, je mets ma montre sur la table, & il me semble qu'elle va d'une vitesse incroyable ; si je suivois mon inclination, je resterois là une heure ; car il y a bien du plaisir à prier le bon Dieu ; mon cœur, en ce moment, est si content, si tranquille, que je pourrois, je crois, passer toute ma vie, sans ennui, dans cette occupation.

Lady Sincere.

Que vous êtes heureuse, ma chere ! pour moi, je n'ai pas le même bonheur ; je fais ma priere la moitié du tems sans attention, & souvent elle me paroît bien longue ; pourquoy Dieu ne me fait - il pas la même grace qu'à vous ?

Madem. Bonne.

Je vais vous le dire, ma chere, ou plu-

tôt Jésus-Christ va vous le dire lui-même. *On ne peut servir deux maîtres*, nous assure ce divin Sauveur. Lady *Lucie* a renoncé courageusement au monde, elle ne sert plus qu'un maître, qui est Jésus-Christ, & ce maître libéral, outre une récompense infinie qu'il lui prépare en l'autre vie, lui rend encore dans celle-ci le centuple de ce qu'elle fait pour lui, comme il l'a promis. Vous n'en êtes pas là; vous voudriez prendre des deux mains les plaisirs, ceux que vous offre le monde, & ceux que procure la piété; cela n'est pas possible.

Lady Louise.

Vous dites que Lady *Lucie* a renoncé au monde, vous me surprenez, ma Bonne; elle y vit comme moi. Nous vivons dans les mêmes sociétés, &, à peu de chose près, nous prenons les mêmes amusemens.

Madem. Bonne.

J'en conviens: à l'extérieur vous êtes à-peu-près semblables; mais que le cœur est différent! Actuellement, Mademoiselle se prête aux plaisirs; vous vous y livrez. Croyez-vous, ma chère, qu'il soit nécessaire de s'enfvelir dans un désert pour être une parfaite chrétienne, & qu'il faille vivre d'une manière singulière? Vous vous tromperiez bien fort. C'est l'intérieur qui doit nous distinguer des autres, c'est sur votre cœur qu'il

faut travailler. L'Apôtre ne vous dit-il pas : *quittez le monde, mais vivez dans le monde comme n'en étant point, car sa figure passe ?* A mesure que le monde sortira de votre cœur, la paix, la joie, la tranquillité & le bonheur s'y établiront. Vous voyez que j'ai encouragé Miss Zina à consentir à un établissement, qui va la jeter au milieu du plus grand monde ; je ne prétends pas pour cela qu'elle en soit, &, s'il plait à Dieu, elle y vivra comme n'en étant point, & se procurera par-là une vraie félicité dans le séjour de l'empire de la douleur & des chagrins les plus cuisans. Je ne vous en impose point, ma chère ; le degré de votre piété sera la mesure du degré de votre bonheur. Je ne vous trompe point, & je consens que vous vous en rapportiez à votre amie.

Lady Lucie.

Ah ! ma Bonne, je suis encore bien loin d'être heureuse parfaitement. J'avoue que je n'ai jamais été plus tranquille qu'à présent ; mais je sens qu'il me reste encore bien des obstacles à vaincre, pour arriver au bonheur ; je n'ai encore fait que le plus petit des sacrifices. Mon cœur est entièrement détaché des plaisirs bruyans ; je n'ai point d'ambition, je ne donnerois pas une épingle pour augmenter mon bien ; & qu'est-ce que ces sacrifices ? ma raison m'eût engagé à les faire,

je crois, sans que le christianisme s'en fût mêlé. Est-il donc si difficile de renoncer à toutes ces niaiseres ? Il est d'autres choses qu'il faut arracher de mon cœur, & je sens qu'il saignera bien fort.

Miss Zina.

Et que pouvez-vous avoir dans le cœur, qu'il soit nécessaire d'en arracher ?

Lady Lucie.

Les créatures, Madame, à commencer par moi. Je m'aime moi-même, mes parens, mes amies, avec passion, & cela m'empêche d'être heureuse.

Lady Louise.

Comment ; Mademoiselle, faut-il se haïr & tout le reste du monde ?

Madem. Bonne.

Non, ma chere, il faut s'aimer soi-même & le reste du monde, pour l'amour de Dieu. Cela est bientôt dit, mais j'avoue que cela est bien difficile à exécuter, & comme dit fort bien Lady Lucie, il faut déchirer son cœur, & il en coûte du sang. Il n'est pas encore question de cela pour vous, Madame. Dans cet ouvrage ici, il faut aller petit-à-petit, & faire comme cet homme qui avoit une grande piece de terre à nettoyer des mauvaises herbes qui la couvroient. En jetant les yeux sur ce champ, il fut découragé de la grandeur de l'ouvrage ; en-

suite, il réfléchit sagement qu'il n'étoit pas obligé de faire tout cet ouvrage dans un jour, & se persuada qu'il n'avoit à nettoyer que la vingtième partie de son champ; cela n'étoit pas fort difficile. Il y mit la main, & en vint bientôt à bout. Le lendemain il nettoya une autre partie, & petit-à-petit, l'ouvrage se trouva fini entièrement. Imité cet homme. Le changement total de votre cœur n'est pas l'ouvrage d'un jour; commencez par mettre la main au travail, il avancera imperceptiblement, & vous serez toute étonnée de le voir tout-à-coup fort avancé.

Lady Lucie.

Vous avez beau dire, ma chère amie, cet ouvrage sera toujours très-pénible, & si pénible que je désespère presque d'y réussir, tant je me trouve foible.

Madem. Bonne.

Vous avez raison de vous croire foible: il est bien vrai que s'il falloit faire cet ouvrage toute seule, vous n'en viendriez pas à bout. J'ai lu, je ne fais où, qu'une femme, nommée *Félicité*, fut mise en prison, parce qu'elle étoit chrétienne, & qu'elle fut condamnée en cette qualité à être dévorée par les bêtes. Cette femme étoit prête d'accoucher, & elle accoucha effectivement dans la prison. Comme elle souffroit beaucoup, elle jetoit de grands cris, & le géolier lui

dit : si tu ne peux souffrir les douleurs présentes , que feras - tu lorsque tu feras déchirée par les bêtes ? Cela sera bien différent , lui dit cette femme ; quand je serai sur l'autrène , Jésus - Christ souffrira en moi , & me communiquera sa force. Disons avec elle : quand nous travaillerons sérieusement à notre salut , nous ne travaillerons pas seules , mais Jésus - Christ en nous , & il nous communiquera ses forces. Voici nos jeunes Dames qui arrivent , nous continuerons cette conversation la première fois.

Miss Zina.

Souvenez-vous , ma Bonne , que vous m'avez promis de donner les moyens nécessaires , pour échapper aux dangers de l'état dans lequel vous me conseillez d'entrer. Je vous charge de la suite de ce conseil au moins.

Madem. Bonne.

Volontiers , Mademoiselle , nous prierons Dieu de nous inspirer , & ensuite nous examinerons ensemble ces moyens.

XV. DIALOGUE.

Lady Spirituelle.

Vous nous avez dit, ma Bonne, que c'étoit à la philosophie à nous prouver qu'il n'y avoit aucune situation dans la vie où un homme fût malheureux sans ressource, voilà le moment de tenir votre promesse.

Madem. Bonne.

Je vais tâcher de la remplir; mais auparavant, Mesdames, rappelez-vous que nous avons prouvé sans retour, que l'homme étoit créé pour être heureux.

Lady Louise.

J'ai fait là dessus bien des réflexions, ma Bonne; & si je pouvois vous prouver que cette proposition est contradictoire avec une autre, qui est vraie, que diriez-vous?

Madem. Bonne.

J'examinerois, ma chere; car il est vrai que deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies toutes les deux.

Miss Belotte.

Je n'entends pas bien cela, ma Bonne.

Madem. Bonne.

Il faut vous l'expliquer, ma chere. Je dis

qu'il est jour à présent : vous me dites qu'il est nuit ; voilà deux choses contraires, & par conséquent contradictoires ; n'est-il pas vrai qu'il n'est pas possible que nous disions vrai toutes les deux ? Si j'ai raison, vous avez tort ; si j'ai tort, vous avez raison. Je dis qu'une telle personne est morte : vous dites qu'elle est vivante ; voilà deux choses contradictoires, & qui ne peuvent loger ensemble. La mort fait disparaître la vie ; le retour de la vie feroit disparaître la mort.

Miss Sophie.

Je conçois cela à présent. Quand une chose est vraie, le contraire de cette chose est faux. Je suis petite, le contraire d'être petite est d'être grande, & ainsi il seroit ridicule de dire que je suis petite & grande tout-à-la-fois ; je puis assurer, si je suis petite, que je ne suis pas grande.

Madem. Bonne.

Fort bien : Nous avons dit que c'étoit une vérité que l'homme étoit né pour être heureux. Lady *Louise* prétend qu'elle connoît une vérité aussi certaine que celle-là, qui lui est contradictoire ; c'est-à-dire, que Lady *Louise* veut qu'on puisse être en même tems grande & petite.

Lady Louise.

Je ne dis pas cela, ma Bonne, je ferois une extravagante. Je veux dire seulement,

que si ma vérité est réelle, la vôtre ne l'est pas. Croyez-vous que Dieu ait laissé aux hommes la liberté d'agir à leur fantaisie, & qu'il ne les force pas de faire une action plutôt qu'une autre ?

Madem. Bonne.

Cette vérité est un axiome pour moi, ma chère ; elle est une conséquence de cette autre vérité, *il y a un Dieu*. Car, si Dieu forçoit la volonté des hommes, il faudroit l'accuser des crimes qui se commettent dans le monde, ce qui seroit détruire sa bonté.

Lady Louise.

Vous dites que Dieu m'a créée pour être heureuse. Mais voici mon voisin, qui est un homme libre, qui s'est mis dans la tête de me rendre misérable ; pour cela, il m'enlève mon bien, m'ôte ma réputation, m'arrache l'estime & l'amitié de tout le monde, & même de mes amis, de ceux même que j'ai accablés de biens ; il me fait prendre un breuvage empoisonné qui m'ôte la santé. Ou il faut que Dieu ôte la liberté à cet homme de me faire tous ces maux, ou il faut qu'il ne m'ait pas créée pour être heureuse, puisqu'il laisse la liberté à cet homme de m'empêcher de l'être.

Madem. Bonne.

Lady Sensée, c'est vous qui avez soutenu à ces Dames qu'il n'y avoit aucune situation

dans le monde, où un homme fût malheureux sans ressource, tirez-vous de là comme vous pourrez; je ne veux pas m'en mêler, & je vous laisse le soin de répondre à Lady Louise.

Lady Sensée.

Je n'ai pas peur, ma Bonne; Lady Louise commence par supposer une chose fausse.

Lady Louise.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît, ma chère?

Lady Sensée.

C'est que vous supposez que tout ce qui nous environne peut nous rendre heureuses ou malheureuses; & moi, je soutiens que nous ne pouvons trouver le bonheur ou le malheur que dans notre cœur, & que quand tous les hommes ensemble s'uniroient pour me rendre malheureuse, ils ne pourroient pas en venir à bout, si je ne le veux pas.

Lady Louise.

Voilà une belle chose à prouver, Madame: dites-moi, je vous prie, si un homme, en ce moment, vous enlevoit tout votre bien, cela ne vous rendroit-il pas misérable?

Lady Sensée.

Il me rendroit malheureuse à proportion que j'aurois de l'attachement pour mes richesses; mais si je ne les aimois point du

tout, quel mal me feroit-il, en m'ôtant une chose dont je ne me soucierois guere?

Lady Louise.

Je conçois qu'une personne raisonnable ne doit pas aimer les grandes richesses; mais je ne parle pas de cela, j'entends les choses nécessaires à la vie, c'est-à-dire, que je serois réduite à demander l'aumône ou à travailler à des ouvrages très-pénibles.

Lady Sensée.

Et croyez-vous que la nécessité de travailler, soit un malheur? N'avez-vous jamais vu à la campagne des gens qui travaillent à la terre, depuis le matin jusqu'au soir, & qui cependant chantoient & n'avoient pas un moment de chagrin?

Lady Louise.

Ce sont des hommes stupides, qui n'ont jamais connu d'autre situation que la leur.

Lady Sensée.

Ce n'est donc point le travail qui est un malheur; mais l'opinion que vous avez que c'est un malheur. S'il étoit réel en lui-même, il seroit tel pour ces pauvres gens comme pour vous. Réformez votre opinion, & il deviendra tel pour vous qu'il est pour eux.

Lady Louise

Et le moyen de réformer une telle opinion? Je suis accoutumée à être près d'un bon feu, pendant l'hiver, j'ai de bons habits

bits bien chauds; en été, quand il fait soleil, je sors dans un carrosse, & ne me promene qu'à l'ombre; est-il donc indifférent de jouir de ces commodités, ou d'être exposé aux rigueurs des saisons, au froid, au chaud, &, par-dessus cela, de n'avoir pas la moitié des choses nécessaires à la vie?

Lady Sensée.

Tenez, ma chère, le corps s'accoutume à tout. Je suis sûre qu'avec toutes vos précautions, vous souffrez plus de froid & de chaud que tous ces gens-là, & que vous avez quatre rhumes dans le tems qu'ils n'en ont qu'un. Quand vous avez été enfermée dans une chambre bien chaude, & que vous sortez seulement sur votre escalier, le froid vous saisit, vous attrapez un bon rhume, une fluxion; preuve certaine que vous souffrez plus de froid en ce moment, que ces pauvres gens dans toute la journée; j'en dis autant du chaud. Vous dites qu'ils ne peuvent pas se procurer la moitié des choses nécessaires à la vie. Ce nécessaire est bien petit. De l'eau, du pain: voilà précisément le nécessaire. Le reste est le nécessaire de la sensualité, de la gourmandise, de la mauvaise habitude, & ne sert qu'à nous procurer bien des maladies que les pauvres ne connoissent pas. Ils ne s'ennuyent jamais, car ils sont toujours occupés. Ils mangent avec appétit;

le travail & la sobriété leur servent de cuisinier ; ils dorment du meilleur cœur du monde , parce qu'ils sont fatigués. Ils goûtent le plaisir de se reposer & d'être quelquefois paresseux. Ils ne connoissent pas les vapeurs , la mélancolie , l'ennui & toutes ces autres miseres qui suivent l'oïssiveté , la gourmandise ; ils parviennent à une longue vieillesse , car il est certain que la mollesse abrège la vie. Dites à présent , Madame , qu'un homme a le pouvoir de me rendre malheureuse , en m'ôtant mon bien , & en me réduisant à la nécessité d'un travail qui me procure la santé , le sommeil l'appétit & le repos.

Madem. Bonne.

J'ai eu raison de vous laisser défendre votre cause , vous vous en acquittez à merveille. Je vais vous prouver cela par un exemple. J'ai connu un homme , qui étoit mon parent très-proche. Il avoit un très-bon tempérament , & étoit riche. Il vivoit en riche , c'est-à-dire , qu'il faisoit bonne chere , dormoit la moitié de sa vie , & passoit l'autre à se divertir. A quarante-trois ans il avoit eu plusieurs attaques d'apoplexie , & tous les ans , une maladie mortelle. Il avoit des coliques , des dégoûts , des indigestions , des insomnies. A quarante-trois ans , dis-je , il perdit tout son bien , & comme il avoit une grande famille , il fallut bien se déterminer à travail-

ler pour vivre. Il étoit obligé de se lever à quatre heures du matin, & ne buvoit que de l'eau, & plus d'une fois il s'est vu réduit au pain seul. Qu'est-il arrivé de cela ? Il a vu disparoître toutes ces maladies, & à présent qu'il a soixante & quinze ans, il se porte mieux que moi. Il est certain, Mesdames, que si on mettoit dans une balance les plaisirs que procurent les richesses, avec ceux qu'on retire de la pauvreté & du travail, on ne balanceroit pas un moment à choisir, ou du moins, on se consoleroit aisément de la perte des richesses.

Lady Louise.

Je suis vaincue sur cet article, ma Bonne; mais il m'en reste encore bien d'autres. Cet homme devenu pauvre, par exemple, supposez qu'il eût perdu avec ses biens, l'usage de ses bras & de ses jambes, & qu'il eût été dans l'impossibilité de travailler; il auroit fallu qu'il demandât l'aumône : or je vous demande, y a-t-il un état si misérable, que d'attendre sa vie de la charité d'autrui, d'être exposé aux mépris, aux rebuts des riches, y a-t-il un malheur égal à celui-là ?

Lady Sensée.

C'est le malheur de l'orgueil, ma chère; mais je connois que l'orgueil est le plus grand de tous les maux. Et que j'aye un vrai desir de me défaire de ce mal, ne serai-je pas

bien vite consolée d'une situation toute propre à le détruire? Un riche me méprisera, à cause que je lui demande l'aumône, tant pis pour lui, il est bien malheureux d'être un sot. C'est lui qui doit être méprisable; mais sa folie ne peut rien changer à ce que je suis naturellement. Cela ne m'ôte pas un grain de mes bonnes qualités, si j'en ai, & cela peut même me servir à acquérir celles qui me manquent. Si je suis équitable, par exemple, je me dirai à moi-même : cet homme me méprise, parce que je suis pauvre, il a grand tort; mais s'il connoissoit combien je suis péchereuse, il me mépriseroit davantage & avec justice. Combien de fois dans ma vie ai-je maltraité ceux qui dépendoient de moi? Il est juste qu'on me rende la pareille; j'étois méprisable alors, & on me louoit, cela fait une juste compensation.

Lady Louise.

Je conçois que cela est vrai; le mépris ne nous afflige que parce que nous avons de l'orgueil, nous devons être bien aises d'avoir occasion de le détruire; mais si on nous ôtoit l'amitié de nos parens & de nos amis?

Lady Lucie.

Ah! ma Bonne, on va parler de l'endroit sensible pour moi; j'aurois volontiers dit comme *Lady Sensée*, pour le reste; mais que dira-t-elle pour cette espèce de malheur?

Lady Sensée.

Aidez - moi , ma Bonne ; me voilà arrivée au plus difficile de ma preuve.

Madem. Bonne.

En vérité , ma chere , je me ferois un scrupule de vous aider ; vous avez trop bien dit , pour cela. Croyez-vous ce malheur sans ressource ?

Lady Sensée.

Non absolument , ma Bonne ; si mes parents & mes amis sont raisonnables , il me sera possible , à ce que je crois , de leur prouver mon innocence , & par - là de regagner leur estime.

Madem. Bonne

Et s'ils n'étoient pas assez raisonnables pour se rendre aux preuves que vous leur en donneriez , mériteroient - ils que vous vous chagrinaissiez d'avoir perdu leur amitié ?

Lady Lucie.

Non , ma Bonne ; je ne m'affligerois pas d'avoir perdu l'amitié des personnes que je ne pourrois estimer , puisqu'elles seroient injustes ; mais rien ne pourroit me consoler de leur injustice par rapport à elles - mêmes ; car ce seroit pour elles le plus grand mal , & j'aurois le cœur déchiré de ce mal des personnes qui me seroient cheres.

Madem. Bonne.

Vous n'y pensez pas , ma chere ; vous di-

tes que vous ne pourriez les estimer, & vous croyez que vous les aimeriez encore; cela n'est pas raisonnable: chez une personne de bon sens, l'amitié meurt avec l'estime.

Miss Zina.

Mais il faudroit donc les haïr, & si c'étoit, par exemple, mon pere, ou ma mere, ou mon mari, me donneriez-vous ce conseil?

Madem. Bonne.

Je ne vous le donneroïis pas pour le dernier des hommes, Mademoiselle. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, & tâchez de me bien concevoir. Dieu, en nous donnant la raison, a sans doute voulu que nous en fissions usage, & comme il est la souveraine raison lui-même, il ne peut jamais rien exiger de nous qui y soit contraire. Tout ce qui est estimable, est aimable, & il est dans la nature de l'homme de l'aimer. Mais comme nous sommes en général corrompus & méchans, l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, auroit des fondemens bien foibles, s'il n'étoit appuyé que sur les qualités qui dépendent de notre choix. Dieu a donc mis en nous des qualités qui y subsistent indépendamment de notre volonté, & qui sont suffisantes pour fonder un amour juste & raisonnable chez les autres hommes. Quelque criminelle que soit une créature fem-

blable à nous, elle ne cesse pas d'être une créature formée à l'image & ressemblance de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, destinée à passer avec nous une éternité bien-heureuse. Il n'est aucun homme, qui ne soit revêtu de ces titres respectables d'enfans de Dieu, & d'objet de son amour. Pourrions-nous, sans injustice, haïr des créatures que Dieu aime encore, & qui, pouvant se convertir un jour, deviendront les objets de sa complaisance. Voilà les motifs qui fondent l'amour de charité, &, comme vous voyez, rien ne peut les détruire. Voilà l'espece d'amour que nous devons à ceux que nous ne pouvons estimer. Il nous rend sensibles, sans doute, à leurs défauts; mais ce sentiment, quelque vif qu'il soit, ne peut altérer notre bonheur; autrement il faudroit dire que celui de Dieu n'est pas parfait, & qu'il seroit malheureux à la vue des crimes des hommes.

Lady Lucie.

Je me rends à cette dernière raison, ma Bonne; elle est décisive pour moi, parce qu'elle est une conséquence de cette première vérité: *Il y a un Dieu.*

Madem. Bonne.

Tout ce que Lady *Sensée* vous a dit, Mesdames, c'est comme philosophie; les payens avoient découvert par les lumieres naturelles, que la pauvreté & les autres choses qu'on

appelle des maux, ne pouvoient nous empêcher d'être heureux. Que ne pourrions-nous pas dire comme chrétiennes? Lorsque nous parlerons de l'Evangile, nous apprendrons à connoître de la bouche de la Sageſſe éternelle, les vrais biens & les vrais maux. Adieu, Mesdames. Miſs *Sophie*, ſouvenez-vous que vous m'avez promis d'amener votre petite ſœur; je l'attends tantôt.

XVI. D I A L O G U E.

Miſs Sophie.

MA Bonne, voilà ma petite ſœur *Françoïſe*, qui voudroit bien vous remercier de la permiſſion que vous lui avez donnée de venir; mais comme elle ne peut parler françois, elle m'a priée de vous remercier pour elle.

Madem. Bonne.

Venez m'embraffer, ma chere; j'eſpère que vous ſerez bientôt en état de parler vous-même; aſſez-vous & écoutez bien.

Miſs Sophie.

Nous avons lu hier une hiſtoire aſſez curieufe, voulez-vous me permettre de la raconter à ces Dames?

Madem. Bonne.

Oui, ma chere; vous nous la direz après les histoires de la Sainte Ecriture. C'est à vous à commencer, *Miss Belotte.*

Miss Belotte.

Pendant que les Israélites étoient captifs en Assyrie, il y eut un bon roi qui regnoit en Juda. Il servit Dieu comme *David*, & ne se détourna jamais de son service. Il fit abatre tous les bois consacrés aux faux dieux, & même le serpent d'airain, parce que le peuple l'adoroit. Il fit la guerre avec succès contre ses voisins qui l'attaquerent, & entreprit même de se délivrer du tribut qu'il payoit au roi d'Assyrie. *Sennacherib*, roi des Assyriens, ayant appris cela, vint contre lui avec une grande armée, ce qui obligea *Ezéchias* de lui payer encore ce tribut. *Sennacherib* ayant reçu cet argent, se moqua de lui, & non content d'envoyer des hommes parmi ses peuples, pour les débaucher, ces méchans, par son ordre, proférerent des blasphêmes contre le Seigneur, en disant: l'Eternel ton Dieu n'est pas assez puissant pour te délivrer de mes mains, & ces gens répéterent ces paroles impies. *Ezéchias*, à cette parole, déchira ses habits, plus touché de l'injure qu'on faisoit au Seigneur, que de la crainte de perdre son royaume. Pendant que ce saint prince adressoit ses prieres au

Seigneur, il envoya consulter le prophete *Isaïe* ; car *Elisée* étoit mort. Le prophete lui promit l'assistance du Seigneur ; ce que le roi d'Assyrie ayant appris, il redoubla ses blasphèmes , & les répéta dans une lettre qu'il osa écrire à *Ezéchias*. Ce dernier porta cette lettre dans le temple, & l'ayant présentée à Dieu, il le conjura de montrer à tous les hommes qu'il étoit le Tout-Puissant. Dieu exauça sa priere, & envoya son Ange exterminateur dans le camp de *Sennacherib*, qui tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. L'impie roi d'Assyrie apprit alors à ses dépens, qu'il ne faut pas pousser à bout la patience du Seigneur. Il se sauva honteusement dans son pays, où il fut assassiné par ses deux fils, pendant qu'il étoit prosterné devant ses idoles.

Quelque tems après, *Ezéchias* tomba malade, & *Isaïe* étant venu vers lui, dit : mettez ordre à vos affaires, car dans peu vous mourrez. Alors le roi se tourna vers la ruelle de son lit, & pria Dieu dans l'amertume de son ame. Le prophete s'en retournoit, & il étoit déjà dans la cour, lorsque Dieu lui dit : retourne, & dis au roi : le Seigneur a écouté ta priere, & il a ajouté quinze années à ta vie ; dans trois jours tu monteras au temple. *Ezéchias* osa demander un miracle, pour prouver la vérité de ce que le prophete lui

annonçoit. *Isaïe* lui dit : choisissez de faire avancer ou reculer l'ombre du cadran. *Ezéchias* choisit ce dernier miracle, & l'ombre du cadran recula de dix degrés en arriere. Quelque tems après, le roi de Babylone envoya des ambassadeurs à *Ezechias*, pour se réjouir du retour de sa santé, & le roi de Juda eut la vanité de leur montrer ses trésors. Alors *Isaïe* dit à ce prince : pour punir votre vanité, tous ces trésors que vous avez montrés avec complaisance à ces ambassadeurs, passeront chez le roi de Babylone leur maître, & même vos fils y seront esclaves.

Madem. Bonne.

Et bien ! *Lady Louise*, m'accuserez-vous encore d'avoir une morale trop sévère, & de mettre du péché dans les choses où il n'y en a point ? Quel mal y avoit-il à montrer ses trésors ? Nul assurément, si *Ezéchias* l'eût fait par politesse ou par complaisance pour les ambassadeurs : mais en faisant cette action innocente par elle-même, il se glorifioit d'être si riche & si puissant, & Dieu, qui est jaloux de tous les mouvemens du cœur de ses amis, ne voulut pas laisser cette faute impunie.

Lady Louise.

Dieu exige de nous une si grande pureté, ma Bonne, qu'il y a de quoi tomber dans le désespoir. Combien de pareilles fautes com-

mettrai-je tous les jours ? Je montre avec complaisance à mes amies mes trésors, c'est-à-dire, mes diamans, mes robes & tout ce que je possède. Je suis bien aise qu'on les loue, qu'on les admire ; je n'aurois jamais cru offenser Dieu en cela.

Madem. Bonne.

Et peut-être, ma chere, ne l'avez-vous pas offensé non plus ; lui seul connoît votre cœur, & sait jusqu'à quel point vous êtes attachée à ces bagatelles. Le plus sûr est de travailler chaque jour à en vider son cœur. Continuez nos histoires, *Miss Sophie.*

Miss Sophie.

Après la mort d'*Ezéchias*, son fils *Manassés*, qui n'avoit que douze ans, monta sur le trône, & ce fut le plus méchant de tous les princes ; car il fit passer son fils par le feu, en l'honneur des idoles ; rétablit le culte des faux dieux ; & plaça leurs images dans le temple du Très-Haut. Il se méloit aussi de deviner, & c'étoit un monstre qui entraîna Juda dans son idolâtrie. Dieu, pour le punir, permit qu'il fût pris par les Babyloniens, qui le menerent dans leur pays, où il fut captif. Dans sa prison, il éleva son cœur à Dieu, & lui demanda sincèrement pardon de son crime. Dieu, qui ne rebute jamais un cœur pénitent, quelque grandes que soyent ses iniquités, lui pardonna son

péché, & permit qu'il remontât sur le trône. La première chose qu'il fit, fut de détruire les idoles qu'il avoit élevées, & il demeura fidele à Dieu le reste de sa vie.

Amon, fils de *Manassès*, imita les crimes de son pere, & ne fut pas assez heureux pour l'imiter dans sa pénitence; il fut assassiné par un de ses serviteurs. Son fils *Josias* marcha sur les traces de *David*, & persévéra toujours dans la crainte & l'amour du Seigneur. Ayant reçu un exemplaire de la loi de Dieu, il exhorta son peuple à y conformer ses mœurs; mais on oublia, après sa mort, les sermens qu'on avoit faits de renoncer au culte des idoles. Les Juifs ne firent aucun cas des menaces du prophete *Jérémie*, qui parut en ce tems-là, & ayant lassé la patience du Seigneur, il envoya contr'eux *Nabuchodonosor*, qui détruisit le temple, & les mena tous captifs en Babylone. Ce triste événement arriva sous le regne de *Sédécias*. Les Juifs demeurèrent en Babylone jusqu'à ce que *Cyrus* eut pris cette ville, en punition des péchés de *Balthazar*.

Madem. Bonne.

Si l'histoire précédente nous a effrayés, Mesdames, celle-ci est bien propre à nous rassurer. On ne peut, ce semble, être plus criminel que *Manassès*. Cependant, aussi-tôt qu'il déteste sincèrement ses crimes, Dieu,

non-seulement lui en accorde le pardon qu'il lui demande, mais il lui rend encore sa couronne, qu'il ne lui demandoit pas. Avouez, mes enfans, qu'il y a bien du plaisir à servir un maître si bon & si miséricordieux. *Miss Molly*, dites-nous l'histoire de *Balthazar*.

Miss Molly.

Nabuchodonosor ayant détruit le temple, emporta tous les vases sacrés à Babylone. Or il arriva que pendant que *Cyrus* assiégeoit cette ville, sous le regne de *Balthazar*, ce prince donna un grand souper aux seigneurs de sa cour, & sur la fin du repas, il fit venir ces vases & but dedans : il y fit aussi boire ses courtisans & ses concubines. En même tems, il vit une main qui écrivoit sur la muraille, & personne ne put lire cette écriture, parce que c'étoit des caractères hébraïques. Alors quelques-uns de ceux qui étoient présens dirent au roi, qu'il y avoit parmi les Juifs captifs un homme, nommé *Daniel*, & qu'il étoit fort savant. *Daniel* ayant été appelé par ordre de *Balthazar*, dit hardiment à ce prince : ces paroles signifient que Dieu t'a pesé dans sa balance, & qu'il t'a trouvé trop léger ; c'est pourquoi ton royaume sera divisé entre les Perses & les Medes.

Lorsque le roi eut vu cette main qui écrivoit toute seule, il fut saisi d'une si grande frayeur, que ses genoux s'entre-choquoient l'un & l'autre. La reine sa mere, ayant appris ce qui étoit arrivé, descendit dans la salle du festin, & lui fit honte de sa frayeur; ce qui le rassura, quoique *Daniel* rappelât à son esprit le châtiment que Dieu avoit tiré de son pere *Nabuchodonosor*. Ce prince s'étant énorgueilli de sa puissance, Dieu le condamna à passer sept ans parmi les bêtes. *Balthazar* ne fut point choqué de la hardiesse de *Daniel*; au contraire, il lui fit donner un collier d'or & une robe de pourpre. Cette même nuit, la ville fut prise, & *Balthazar* fut tué. *Cyrus* regna dans Babylone conjointement avec *Darius Ciaxare*, roi des Medes, qui étoit son oncle & son beau-pere.

Lady Charlotte.

Il y a long-tems que je souhaitois d'être arrivée à ces tems-ci; car je connois *Cyrus* & *Ciaxare*, par mon abrégé de l'histoire universelle.

Madem. Bonne.

C'est un vrai plaisir, quand on se trouve en pays de connoissance. Voyez, ma chere, l'avantage que vous retirez à présent, de vous être appliquée dès le tems que vous étiez petite; si vous n'aviez employé votre tems

qu'à jouer, que vous en resteroit-il à présent ?

Lady Mary.

Je vous assure, ma Bonne, que depuis le tems que j'ai lu des histoires, je ne me suis pas beaucoup souciée de mes poupées; je les changerois volontiers contre des livres.

Lady Charlotte.

Il y a une chose qui m'impatiente dans cet abrégé de l'histoire. Il y a dans ce livre quantité d'histoires à raconter, mais elles n'y sont pas, & je meurs d'envie de les savoir. Maman m'a donné plusieurs volumes d'une histoire faite par Monsieur *Rollin*; elle dit que je trouverai là toutes ces histoires. J'ai voulu lire ce livre; mais, ma Bonne, il y a tant de raisonnemens & de batailles, que cela m'ennuye.

Madem. Bonne.

Passiez les batailles, ma chere; quand vous serez plus grande, vous les relirez; & comme vous n'avez pas toute l'histoire de Monsieur *Rollin*, je ferai répéter par Lady *Sensée* toutes ces histoires; à dix ans, elle les avoit toutes écrites de sa main.

Miss Belotte.

Elle est bienheureuse de savoir de si belles choses; si vous vouliez lui permettre de nous raconter celles qui regardent *Ciaxare* &

Cyrus,

Cyrus, je vous ferois bien obligée; j'ai une grande envie de connoître ces princes.

Madem. Bonne.

J'y consens, Madame, & ce fera pour la première fois; aujourd'hui nous finirons ce que nous avons à dire des Lacédémoniens. Nous avons dit la dernière fois que l'intention de *Lycargue* étoit de former un peuple qui ne pût être vaincu ni faire de conquête. *Lady Spirituelle*, comment fit-il pour empêcher les Spartiates de pouvoir être vaincus?

Lady Spirituelle.

Ces Dames auront la bonté de se souvenir qu'on accoutumoit les enfans à ne point craindre la douleur. Mais dans le même tems, on leur apprenoit à craindre la honte plus que la mort. Or un homme qui auroit fui dans le combat, ou qui auroit rendu ses armes, auroit été chargé de honte. Il ne pouvoit plus être reçu dans les salles publiques où l'on mangeoit; tout le monde pouvoit l'insulter, lui cracher au visage, lui jeter de la boue. On le fuyoit comme s'il eût eu la peste, & ceux qui lui auroient parlé auroient aussi été regardés comme infâmes. Ainsi les Spartiates furent long-tems invincibles;

on auroit pu détruire leur république, en les tuant tous ; mais tant qu'il en seroit resté un seul, il se seroit défendu & n'auroit pas voulu rendre les armes.

Madem. Bonne.

Comment fit *Lycurgue* pour les empêcher de faire des conquêtes ?

Lady Spirituelle.

Il leur défendit de poursuivre leurs ennemis quand ils fuyoient. D'ailleurs, Mesdames, ils ne pouvoient pas faire des conquêtes tout le tems qu'ils pratiquèrent leurs loix. Vous savez qu'ils n'avoient qu'une monnoie de fer. S'ils fussent sortis de la *Laconie*, qui étoit leur pays, comment auroient-ils pu avec cette monnoie acheter les choses nécessaires à la vie ? Les autres nations n'auroient pas voulu se charger de leur fer.

Lady Charlotte.

Cependant, Madame, ils s'éloignèrent beaucoup de leur pays, dans le tems que *Xerxès* vint en Europe.

Lady Spirituelle.

Vous avez raison ; j'ai fait comme vous cette réflexion : je pense que comme ils com-

battoient avec les autres Grecs, pour la défense de toute la Grece, on leur fournissoit les choses nécessaires à la vie.

Miss Frivole.

Vous nous avez dit que les esclaves exercoient toutes les professions chez les Lacédémoniens; mais, par exemple, ils ne pouvoient faire un grand commerce, puisqu'ils maltraitoient si fort les esclaves. Il y a beaucoup d'apparence que les esclaves se feroient enfuis, si on leur eût donné la liberté d'aller trafiquer dans les autres pays.

Madem. Bonne.

Les Spartiates n'avoient aucun commerce. Ils trouvoient dans leur pays toutes les choses nécessaires à la vie, & n'avoient pas besoin des superflues; mais quand ils les eussent désirées, cela leur auroit été inutile, les marchands les leur apporteroient avant *Lycur-gue*, depuis lui ils ne revinrent pas.

Miss Belotte.

Pourquoi, ma Bonne? est-ce que *Lycur-gue* avoit défendu qu'on les laissât entrer dans la Laconie?

Madem. Bonne.

Il n'eut pas besoin de faire cette défense.

Les marchands ne portent des marchandises de côté & d'autre, que pour avoir de l'argent; il n'étoit point permis de s'en servir à Sparte; ainsi, ils ne s'aviserent pas d'y retourner. *Lycurgue* avoit non-seulement banni le commerce, mais aussi les arts & les sciences, & voilà ce qui rendit la vertu, ou plutôt les mœurs des Lacédémoniens sauvages; car, comme je vous l'ai déjà expliqué, les arts & les sciences produisent le luxe, à la vérité, & avec le luxe, des besoins imaginaires; mais ces besoins nous attachent les uns aux autres, & nous forcent à nous gêner pour ceux qui peuvent nous être utiles. *Miss Sophie*, dites cette histoire que vous avez lue, & dont vous nous avez parlé au commencement de la leçon.

Miss Sophie.

Il y eut un empereur turc, qui voulut être maître de la Hongrie: pour cela il envoya un ambassadeur au prince qui y regnoit alors. Cet ambassadeur, au lieu de porter des présens avec lui, conduisit une grande quantité d'ânes chargés de grains. Quand il fut arrivé chez le prince de Hongrie, il fit délier tous les sacs où étoient ces grains, & les ayant fait jeter sur la terre, il dit au prince: si vous refusez de reconnoître pour

souverain l'empereur mon maître, il enverra contre vous autant de soldats qu'il y a là de grains. Le prince de Hongrie promet de rendre réponse le lendemain, & pendant ce tems, il fit assembler une quantité prodigieuse de poules & de poulets. On les amena dans le lieu où étoit le grain, qu'ils mangerent entièrement. Alors le prince dit à l'ambassadeur : rapportez à votre maître ce que vous avez vu, & dites lui que mes soldats mangeront les siens, comme mes poulets ont mangé son grain. L'empereur, ayant appris cette réponse, assemble une grande armée, qu'il envoya contre la Hongrie; mais le prince avoit eu tout le tems de se préparer. Il falloit passer par un chemin étroit & difficile, pour entrer dans ses Etats: il fit gâter ce chemin, & y fit jeter une si grande quantité d'arbres, qu'il ne fut pas possible d'y passer; enforte que l'armée de l'empereur, après s'être bien fatiguée, fut obligée de s'en retourner honteusement sans avoir rien fait.

Miss Sophie.

Ma Bonne, n'est-ce pas que cet empereur étoit un grand imbécille? Puisqu'il avoit dessein de prendre la Hongrie, il ne devoit pas avertir ce prince & lui donner le tems de se préparer. S'il étoit venu tout-d'un-coup sans

rien dire , il n'eût pas trouvé le chemin embarrassé , & il auroit fait réussir son entreprise.

Lady Sensée.

Vous n'y pensez pas , ma chere cousine ; est-ce qu'il est permis d'attaquer un prince , sans lui avoir auparavant déclaré la guerre ? C'eût été une chose indigne , & qui auroit déshonoré cet empereur.

Miss Sophie.

Pourquoi , ma chere ? Si la Hongrie lui appartenoit , ne pouvoit-il pas reprendre son bien sans rien dire ? Quel mal y avoit-il à cela ?

Lady Sensée.

Il auroit violé *le droit des gens* ; ce qui est un grand crime contre la société.

Lady Violente.

Qu'est-ce que cela veut dire , *le droit des gens* ? je ne comprends pas ce mot-là.

Madem. Bonne.

Je vais vous l'expliquer du mieux que je pourrai , ma chere. C'est le droit naturel. Quand les hommes vivoient sans loi , ils consultoient la loi que Dieu a écrite dans le

fond de leur cœur, pour connoître ce qui étoit juste ou injuste. Comme cette loi est écrite dans le cœur de tous les hommes, elle est connue de toutes les nations, & on doit l'observer par-tout. Je vais vous faire comprendre cela par un exemple.

Deux nations sont en guerre, & par conséquent sont en droit de tuer leurs ennemis. Une des deux nations souhaite de faire la paix; mais comment faire savoir cela à cette autre nation, puisque la guerre a rompu toute sorte de commerce? On a remédié à cela, en décidant qu'on pourroit envoyer des hommes, qu'on nomme ambassadeurs, & que la personne de ces ambassadeurs seroit sacrée, c'est-à-dire, qu'on ne pourroit leur faire du mal, quoiqu'ils vinssent de la part des ennemis, parce qu'ils viennent ordinairement pour faire la paix ou la conserver. La loi naturelle enseigne que ces gens-là doivent avoir une entière sûreté, sans quoi personne ne voudroit exposer sa vie, en se chargeant d'aller chez les ennemis. Il est donc de l'intérêt de toutes les nations, que leur personne soit sacrée, & on nomme cela *le droit des gens*. Ce même droit exige que ces ambassadeurs n'abusent point de la confiance de ceux qui les reçoivent, & c'est encore une loi naturelle. Je vous reçois chez moi, dit

une nation ennemie , parce que vous dites que vous y venez avec de bonnes intentions , pour mon bien ; ce n'est qu'à cette condition que je vous donne permission d'entrer dans mon pays , d'y vivre en sûreté : que si vous êtes un menteur , & qu'au lieu de travailler à la paix , vous cherchiez à me faire du mal , vous abusez de ma confiance , vous violez le droit naturel , c'est-à-dire , le droit des gens , & je suis en droit de vous regarder comme un ennemi , & de demander votre châtimement à la nation qui vous a envoyé.

La sûreté , le bonheur des peuples a donc fondé le droit des gens , & cette sûreté exige qu'il ne soit pas permis à une nation d'attaquer une autre nation sans l'avertir ; autrement on ne pourroit dormir en repos , & on ne seroit pas plus en sûreté dans son pays que dans un bois , au milieu des voleurs. Si un prince en pouvoit attaquer un autre en trahison , il pourroit par la même raison attaquer tous les autres ; ainsi il n'y auroit plus de sûreté dans l'univers. Tous les peuples sont donc convenus ensemble , & ont fait une loi qui défend de faire une guerre sans l'avoir déclarée : ceux qui manquent à cette loi , offensent toutes les nations , en désobéissant à la loi commune , c'est-à-dire , en violant le droit des gens. Me comprenez-

vous à présent, Mesdames, & concevez-vous pourquoi l'empereur turc ne pouvoit pas en honnête homme, attaquer le prince de Hongrie, sans lui déclarer la guerre auparavant ?

Miss Sophie.

Oui, ma Bonne, & je suis bien honteuse d'avoir mal jugé d'abord.

Miss Belotte.

Je suis bien fâchée que vous soyez François, ma Bonne; car sans cela, je vous dirois une pensée qui me vient.

Madem. Bonne.

Dites toujours, ma chere; je vous le permets. Apparemment que c'est quelque chose contre ma nation, & dans ce cas, je loue votre politesse, rien n'est plus malhonnête, que de dire sans nécessité à une personne du mal de son pays, c'est une vraie brutalité; mais ma bonne amie, ceci est tout différent, nous cherchons à nous instruire, & non pas à nous offenser; dites-moi donc librement cette pensée, & toutes les autres qui vous viendront dans l'esprit, à condition que j'aurai la liberté de vous contredire aussi, quand ce que vous me direz ne me paroîtra pas juste. Y consentez-vous, ma chere ?

Miss Belotte.

Oh ! de tout mon cœur , ma Bonne ; je vais donc vous dire bonnement ma pensée. Je suis fâchée à cause de vous que les François aient violé le droit des gens en Amérique ; car tout le monde dit qu'ils nous ont fait la guerre en ce pays-là sans nous la déclarer.

Madem. Bonne.

Presque tout le monde dit cela en Angleterre ; mais ce qu'il y a de singulier , ma chere , c'est qu'en France tout le monde dit & croit que ce sont les Anglois qui ont commis cette faute , & qui ont commencé la guerre sans la déclarer.

Miss Belotte.

Dites - moi en conscience , ma Bonne , lequel des deux croyez-vous qui ait raison ?

Madem. Bonne.

Je vous assure , ma chere , que je n'en fais pas un mot. Je vous dirai même que je ne l'ai pas examiné. C'est ici une de ces choses qu'on ne peut jamais savoir sûrement , quand même on liroit tous les papiers qui s'écrivent des deux côtés ; car pour bien juger , il faudroit être sûr que tous ces gens-

là ne mentent pas : & le moyen d'avoir cette certitude ? Ainsi , pour ne pas commettre d'injustice , j'ai pris le parti de suspendre mon jugement.

Miss Sophie.

Puisque nous parlons de cela , il faut que je vous dise ce que je pense depuis long-tems. Je dis en moi-même , ma pauvre Bonne doit être fort embarrassée ; car enfin , vous devez aimer votre pays , & par conséquent lui souhaiter la victoire. Je suis sûre aussi que vous aimez l'Angleterre , où l'on vous souhaite beaucoup de bien , & où vous avez tant d'écolières , qui vous aiment de tout leur cœur : ainsi vous devez être fort fâchée quand il nous arrive du mal. Comment faites - vous pour accommoder tout cela ?

Madem. Bonne.

Rien de plus aisé , ma chere ; je suis bien aise que vous m'ayiez fait cette question , parce que cela me donnera occasion de régler vos propres sentimens en de pareilles occasions. Mais avant de vous répondre , je veux à mon tour vous en faire une.

Vous ne savez pas , ma chere , que j'ai un procès avec votre chere mere. Il y a dans une bourse mille livres sterlings , qu'une Dame m'a laissées en mourant. Votre Ma-

man prétend que cette bourse lui appartient. A laquelle des deux la fouhaitez-vous ?

Miss Sophie.

Me voilà bien embarrassée. Je suis sûre que ma mere ne voudroit pas mentir , ni vous non plus. Cependant , vous me le pardonnerez , ma Bonne , je dois aimer Maman plus que vous , ainsi je fouhaite qu'elle gagne la bourse.

Miss Molly.

Et moi , qui n'ai pas l'honneur de connoître Milady , je fouhaite que ma Bonne ait les mille livres sterlings.

Madem. Bonne.

Je vous suis bien obligée , ma chere ; mais si par hasard cette bourse ne m'appartenoit pas , & qu'au contraire elle appartint à Milady , vous me fouhaiteriez une très-mauvaise chose ; car il n'y a rien de pire que d'avoir le bien d'autrui.

Miss Molly.

Mais si cet argent ne vous appartenoit pas , sans doute que vous ne voudriez pas l'avoir ?

Madem. Bonne.

Je l'espère , ma chere ; mais la chose est si

embrouillée, que nous croyons toutes deux avoir raison. Milady a ferré dans une armoire une bourse où il y avoit mille guinées ; j'ai mis dans la même armoire une bourse toute pareille. Des voleurs ont emporté une de ces bourses : Milady dit que celle qui reste est la sienne, & qu'elle la reconnoît fort bien ; moi, je crois reconnoître aussi la mienne. Comment nous accorder ? Cela n'est pas possible ; nous plaidons, les juges décideront l'affaire.

Miss Champêtre.

Ma Bonne a raison de dire qu'il n'y a rien de plus mauvais que d'avoir le bien d'autrui : ainsi je souhaite qu'elle perde son procès, si la bourse ne lui appartient pas.

Madem. Bonne.

Et vous souhaitez en fille qui m'aime véritablement. J'aime mon pays, *Miss Sophie* ; mais comme rien n'est si malheureux, que d'avoir le bien d'autrui, je souhaite que les François soyent battus, si ce qu'ils demandent ne leur appartient pas.

Miss Belotte.

A votre compte, il faut donc que je souhaite la même chose à l'Angleterre.

Madem. Bonne.

Oui, ma chere, si vous êtes bonne citoyenne. Retenez bien, Mesdames, que ce n'est pas la grandeur des possessions, qui fait le bien des empires, mais la justice des possessions: le plus grand malheur qui puisse arriver aux royaumes, comme aux particuliers, est d'être injustes. Ainsi, comme je ne connois pas laquelle des deux nations a la justice de son côté, je ne souhaite rien, ni pour l'une, ni pour l'autre, & je dis à Dieu: Seigneur, qui connoissez ceux qui ont droit, accordez leur la victoire. Ne permettez pas que je réussisse jamais, quand j'entreprendrai de faire tort à mon prochain, soit que je le fasse par malice, soit que j'agisse par ignorance. Faites plutôt que je sois confondue dans mes prétentions. Accordez la même grace à mon pays, à mes parens, & à tous ceux pour qui je m'intéresse d'une façon particuliere.

J'avois dessein, Mesdames, de vous raconter une histoire; mais elle seroit trop longue pour aujourd'hui: *Milady Charlotte* en a composé une très-jolie, qu'elle nous dira; après quoi, nous parlerons de l'Amérique Septentrionale, & dans la leçon du matin, je vous dirai l'histoire dont je vous ai promis le récit.

Lady Charlotte.

Il y avoit un marchand, qui étoit allé

dans les Indes avec sa femme. Il y gagna beaucoup d'argent , & au bout de quelques années, il s'embarqua pour revenir en France , d'où il étoit. Il avoit avec lui sa femme & deux enfans, un garçon & une fille : le garçon , âgé de quatre ans, se nommoit *Jean*, & la fille, qui n'en avoit que trois, s'appelloit *Marie*. Quand ils furent à moitié chemin, il survint une grande tempête , & le pilote dit qu'ils étoient en grand danger , parce que le vent les pouffoit vers des isles où sans doute leur vaisseau se briseroit. Le pauvre marchand, ayant appris cela, prit une grande planche, & lia fortement dessus sa femme & ses deux enfans : il vouloit s'y attacher aussi; mais il n'en eut pas le tems; car le vaisseau ayant touché contre un rocher, s'ouvrit en deux, & tous ceux qui étoient dedans tomberent dans la mer. La planche sur laquelle étoient la femme & les deux enfans, se soutint sur la mer comme un petit bateau , & le vent la pouffa vers une isle. Alors la femme détacha les cordes, & avança dans cette isle avec ces deux enfans.

La premiere chose qu'elle fit, quand elle fut en lieu de sûreté, fut de se mettre à genoux, pour remercier Dieu de l'avoir sauvée : elle étoit pourtant bien affligée d'avoir perdu son mari; elle pensoit aussi qu'elle &

ses enfans mourroient de faim dans cette isle ; ou qu'ils seroient mangés par les bêtes sauvages. Elle marcha quelque tems dans ces tristes pensées , & elle apperçut plusieurs arbres chargés de fruits : elle prit un bâton & en fit tomber , qu'elle donna à ses petits enfans , & en mangea elle-même ; elle avança ensuite plus loin , pour voir si elle ne découvroit point quelque cabane ; mais elle reconnut qu'elle étoit dans une isle déserte. Elle trouva dans son chemin un grand arbre qui étoit creux , & elle résolut d'en faire une maison pour cette nuit. Elle y coucha donc avec ses enfans , & le lendemain elle avança encore dans l'isle , autant qu'ils purent marcher. Elle trouva dans son chemin des nids d'oiseaux , dont elle prit les œufs , & voyant qu'elle ne trouvoit ni hommes ni mauvaises bêtes , elle résolut de se soumettre à la volonté de Dieu , & de faire son possible pour bien élever ses enfans. Elle avoit dans sa poche un Evangile & un livre de communes prieres ; elle s'en servit pour leur apprendre à lire , & pour leur enseigner à connoître le bon Dieu. Quelquefois le petit garçon lui disoit : ma mere , où est mon papa ; d'où vient nous a-t-il fait quitter notre maison pour venir dans cette isle ? Est-ce qu'il ne viendra pas nous chercher ? Mes enfans ,

enfans , leur répondoit cette pauvre femme , en pleurant , votre pere est allé dans le Ciel ; mais vous avez un autre papa , qui est le bon Dieu. Il est ici , quoique nous ne le voyiez pas ; c'est lui qui nous envoie des fruits & des œufs , & il aura soin de nous , tant que nous l'aimerons de tout notre cœur , & que nous le servirons. Quand ces petits enfans furent lire , ils lisoient avec bien du plaisir tout ce qui étoit dans leurs livres , & ils parloient toute la journée. D'ailleurs ils étoient fort bons , & fort obéissans à leur mere.

Au bout de deux ans , cette pauvre femme tomba malade , & elle connut qu'elle alloit mourir : elle étoit bien inquiète pour ses pauvres enfans ; mais à la fin , elle pensa que Dieu , qui étoit si bon , en auroit soin. Elle étoit couchée dans le creux de son arbre , & ayant appelé ses enfans , elle leur dit : je vais bientôt mourir , mes chers enfans , & vous n'aurez plus de mere. Souvenez-vous pourtant que vous ne ferez pas tout seuls , & que le bon Dieu verra tout ce que vous ferez. Ne manquez jamais à le prier matin & soir. Mon cher *Jean* , ayez bien soin de votre sœur *Marie* , ne la grondez point , ne la battez jamais ; vous êtes plus grand & plus fort qu'elle , vous irez lui

chercher des œufs & des fruits. Elle vouloit aussi dire quelque chose à *Marie*; elle n'en eut pas le tems, elle mourut.

Ces pauvres enfans ne comprenoient point ce que leur mere vouloit leur dire, ils ne favoient pas ce que c'étoit de mourir : quand elle fut morte, ils crurent qu'elle dormoit, & ils n'osoient faire du bruit, crainte de la réveiller. *Jean* fut chercher des fruits, & ayant soupé, ils se couchèrent à côté de l'arbre, & s'endormirent tous les deux. Le lendemain matin, ils furent fort étonnés de ce que leur mere dormoit encore, & furent la tirer par le bras pour la réveiller; comme ils virent qu'elle ne leur répondoit pas, ils crurent qu'elle étoit fâchée contr'eux, & se mirent à pleurer, ensuite ils lui demandèrent pardon, & lui promirent d'être bien sages : ils eurent beau faire, vous pensez bien que la pauvre femme ne pouvoit leur répondre, puisqu'elle étoit morte. Ils resterent là pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le corps commençât à se corrompre. Un matin, *Marie* jetant de grands cris, dit à *Jean* : ah ! mon frere, voilà des vers qui mangent notre pauvre maman, il faut les arracher, venez m'aider. *Jean* s'approcha; mais ce corps sentoit si mauvais, qu'ils ne purent rester là, & furent contraints

d'aller chercher un autre arbre, pour y coucher.

Ces deux enfans obéirent exactement à leur mere, & jamais ils ne manquerent à prier Dieu; ils lisoient si souvent leurs livres, qu'ils les savoient par cœur. Quand ils avoient bien lu, ils se promenoient, ou bien ils s'asseyoient sur l'herbe, & *Jean* disoit à sa sœur: je me souviens, quand j'étois bien petit, d'avoir été dans un lieu où il y avoit de grandes maisons & beaucoup d'hommes; j'avois une nourrice & vous aussi, & mon pere avoit beaucoup de valets; nous avions aussi de belles robes. Tout d'un coup papa nous a mis dans une maison qui alloit sur l'eau, & puis tout d'un coup il nous a attachés à une planche, & a été tout au fond de la mer, d'où il n'est jamais revenu. Cela est bien singulier, répondoit *Marie*; mais enfin, puisque cela est arrivé, c'est que Dieu l'a voulu; car vous savez bien, mon frere, qu'il est tout-puissant.

Jean & *Marie* resterent onze ans dans cette isle. Un jour, qu'ils étoient assis au bord de la mer, ils virent venir dans un bateau plusieurs hommes noirs. D'abord *Marie* eut peur, & vouloit se sauver; mais *Jean* lui dit: restons, ma sœur; ne savez-vous pas bien que notre pere le bon Dieu est ici,

& qu'il empêchera ces hommes de nous faire du mal. Ces hommes noirs, étant descendus à terre, furent surpris de voir ces enfans, qui étoient d'une autre couleur qu'eux. Ils les environnerent & leur parlerent; ce fut inutilement, le frere & la sœur ne comprenoient pas leur langage. *Jean* mena ces sauvages à l'endroit où étoient les os de sa mere, & leur conta comment elle étoit morte tout d'un coup; ils ne l'entendoient pas non plus. Enfin les noirs leur montrèrent leur petit bateau, & leur firent signe d'y entrer. Je n'oserois, disoit *Marie*, ces gens-là me font peur. *Jean* lui dit: rassurez-vous, ma sœur, mon pere avoit des domestiques de la même couleur que ces hommes, peut-être qu'il est revenu de son voyage, & qu'il les envoie pour nous chercher.

Ils entrèrent donc dans le bateau, qui les conduisit dans une isle qui n'étoit pas fort éloignée, & qui avoit des Sauvages pour habitans. Tous ces Sauvages les reçurent fort bien; leur roi ne pouvoit se lasser de regarder *Marie*, & il mettoit souvent la main sur son cœur, pour lui marquer qu'il l'aimoit. *Marie* & *Jean* eurent bientôt appris la langue de ces Sauvages, & ils connurent qu'ils faisoient la guerre à des peuples qui demeuroient dans des isles voisines, qu'ils

mangeoient leurs prisonniers, & qu'ils adoroient un grand vilain singe qui avoit plusieurs Sauvages pour le servir, enforte qu'ils étoient bien fâchés d'être venus demeurer chez ces méchantes gens. Cependant le roi vouloit absolument épouser *Marie*, qui disoit à son frere, j'aimerois mieux mourir que d'être la femme de cet homme-là. C'est parce qu'il est bien laid, que vous ne l'épouserez pas, disoit *Jean*. Non, mon frere, lui disoit-elle; c'est parce qu'il est méchant. Ne voyez-vous pas qu'il ne connoît pas notre pere le bon Dieu, & qu'au lieu de le prier, il se met à genoux devant ce vilain singe? D'ailleurs, notre livre dit qu'il faut pardonner à ses ennemis, & leur faire du bien, & vous voyez qu'au lieu de cela, ce méchant homme fait mourir ses prisonniers, & les mange.

Il me prend une pensée, dit *Jean*; si nous tuions ce vilain singe, ils verroient bien que ce n'est pas un Dieu. Faisons mieux, dit *Marie*: notre livre dit que Dieu accorde toujours les choses qu'on lui demande de bon cœur; mettons-nous à genoux, & prions Dieu de tuer lui-même le singe: alors on ne s'en prendra point à nous, & on ne nous fera point mourir.

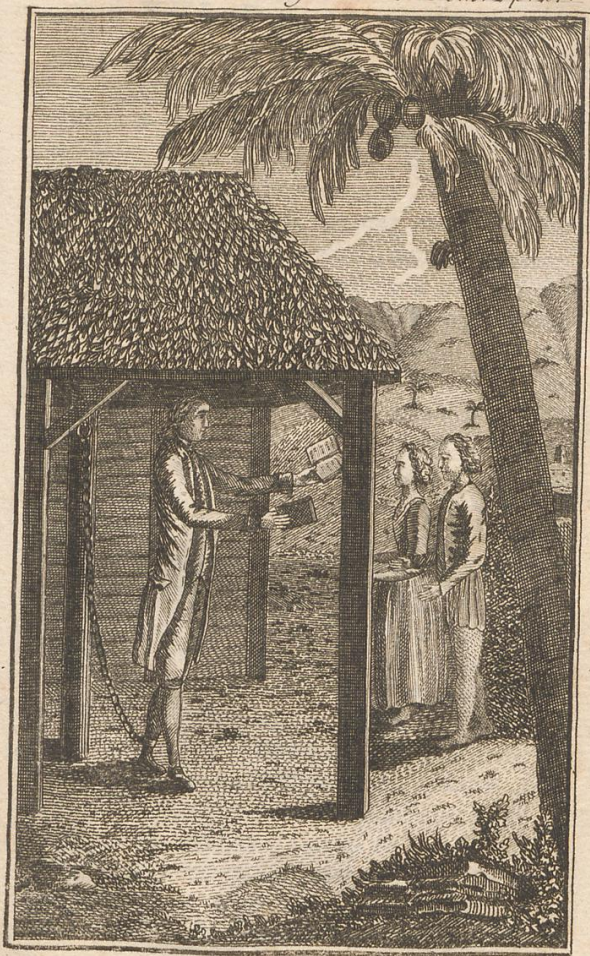
Jean trouva ce que sa sœur lui disoit fort

raisonnable. Ils se mirent donc tous deux à genoux, & dirent tout haut : Seigneur, qui pouvez tout ce que vous voulez, ayez, s'il vous plaît, la bonté de tuer ce singe, afin que ces pauvres gens connoissent que c'est vous qu'il faut adorer, & non pas lui. Ils étoient encore à genoux, lorsqu'ils entendirent jeter de grands cris, & s'étant informés de ce qui y donnoit lieu, on leur apprit que le grand singe, en sautant de dessus un arbre, s'étoit cassé la jambe, & qu'on croyoit qu'il en mourroit. Les Sauvages qui avoient soin du grand singe qui étoit mort, & qui étoient comme ses prêtres, dirent au roi que *Marie* & son frère étoient cause du malheur qui étoit arrivé, & qu'ils ne pourroient être heureux qu'après que ces deux blancs auroient adoré leur Dieu. Aussi-tôt on décida qu'on feroit un sacrifice au nouveau singe qu'on venoit de choisir, que les deux blancs y assisteroient, & qu'après cela, *Marie* épouseroit leur roi; que s'ils refusoient de le faire, on les brûleroit tout vifs avec leurs livres, dont ils se servoient pour faire des enchantemens. *Marie* apprit cette résolution, & comme les prêtres lui disoient que c'étoit elle qui avoit fait mourir leur singe, elle leur répondit : si j'avois fait mourir vo-

tre singe, n'est-il pas vrai que je serois plus puissante que lui? je serois donc bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne seroit pas au-dessus de moi. Le plus foible doit se soumettre au plus puissant, & par conséquent, je mériterois plutôt les adorations du singe, que lui les miennes. Cependant je ne veux pas vous tromper; ce n'est pas moi qui lui ai ôté la vie, mais notre Dieu, qui est le maître de toutes les créatures, & sans la permission duquel, vous ne sauriez ôter un seul cheveu de ma tête. Ce discours irrita tous les Sauvages : ils attachèrent *Marie* & son frere à des morceaux de bois, & se préparoient à les brûler, lorsqu'on leur apprit qu'un grand nombre de leurs ennemis venoit d'aborder dans l'isle. Ils coururent pour les combattre, & furent vaincus. Les Sauvages qui étoient vainqueurs, couperent les chaînes des deux enfans blancs, & les ayant menés dans leur isle, ils devinrent les esclaves du roi. Ils travailloient depuis le matin jusqu'au soir, & disoient, il faut servir fidelement notre maître, pour l'amour de Dieu, & croire que c'est le Seigneur que nous servons; car notre livre dit qu'il faut le faire ainsi.

Cependant ces nouveaux Sauvages faisoient souvent la guerre, & comme leurs voisins,

ils mangeoient leurs prisonniers. Un jour, ils en prirent un grand nombre ; car ils étoient fort vaillans : parmi ceux - là , il y avoit un homme blanc , & comme il étoit fort maigre , les Sauvages résolurent de l'engraïsser avant de le manger. Ils l'enchaînerent dans une cabane , & chargerent *Marie* de lui porter à manger. Comme elle savoit qu'il devoit être bientôt mangé , elle en avoit grande pitié , & le regardant tristement , elle dit : mon Dieu mon pere , ayez pitié de lui. Cet homme blanc , qui avoit été fort étonné en voyant une fille de la même couleur que lui , le fut bien davantage , quand il lui entendit parler sa langue & prier un seul Dieu. Qui vous a appris à parler françois , lui dit-il , & à connoître le bon Dieu ? Je ne savois pas le nom de la langue que je parle , répondit - elle ; c'étoit la langue de ma mere , & elle me l'a apprise ; pour le bon Dieu , nous avons deux livres qui en parlent , & nous le prions tous les jours. Ah ! Ciel , s'écria cet homme , en levant les yeux & les mains au Ciel , feroit-il possible ? Mais , ma fille , pourriez-vous me montrer les livres dont vous me parlez ? Je ne les ai pas , lui dit-elle , mais je vais chercher mon frere , qui les garde , & il vous les montrera. En même tems elle sortit , & revint bientôt



Ah mes chers enfans, est-ce vous que je revois !



après avec *Jean* , qui apportoit ces deux livres. L'homme blanc les ouvrit avec émotion , & ayant lu sur le premier feuillet , ce livre appartient à *Jean Maurice* , il s'écria : ah ! mes chers enfans , est-ce vous que je revois ? venez embrasser votre pere , & puissiez-vous me donner des nouvelles de votre mere. *Jean & Marie* , à ces paroles , se jeterent dans les bras de l'homme blanc , en versant des larmes de joie ; à la fin , *Jean* , reprenant la parole , dit : mon cœur me dit que vous êtes mon pere , cependant je ne fais comment cela peut être ; car ma mere m'a dit que vous étiez tombé dans le fond de la mer , & je fais à présent qu'il n'est pas possible d'y vivre ni d'en revenir. Je tombai effectivement dans la mer , quand notre vaisseau s'entr'ouvrit , reprit cet homme ; mais m'étant saisi d'une planche , j'abordai heureusement dans une isle , & je vous crus perdus. Alors *Jean* lui dit toutes les choses dont il put se souvenir , & l'homme blanc pleura beaucoup , quand il apprit la mort de sa pauvre femme. *Marie* pleuroit aussi beaucoup , mais c'étoit pour un autre sujet. Hélas ! s'écria-t-elle , à quoi sert-il que nous ayions retrouvé notre pere , puisqu'il doit être tué & mangé dans peu de jours ? Il faudra couper ses chaînes , dit

Jean, & nous nous sauverons tous les trois dans la forêt. Et qu'y feront-nous, mes pauvres enfans, dit *Jean Maurice*? les Sauvages nous rattrapperont, ou bien il faudra mourir de faim. Laissez-moi faire, dit *Marie*; je fais un moyen infallible de vous sauver.

Elle fortit, en finissant ces paroles, & alla trouver le roi. Lorsqu'elle fut entrée dans sa cabane, elle se jeta à ses pieds, & lui dit: Seigneur, j'ai une grande grace à vous demander, voulez-vous me promettre de me l'accorder? Je vous le jure, lui dit le roi, car je suis fort content de votre service. Et bien, lui dit *Marie*, vous saurez que cet homme blanc dont vous m'avez donné le soin, est mon pere & celui de *Jean*; vous avez résolu de le manger, & je viens vous représenter qu'il est vieux & maigre, & qu'ainsi il ne sera pas fort bon; au lieu que je suis jeune & grasse; ainsi j'espère que vous me voudrez bien manger à sa place; je ne vous demande que huit jours pour avoir le plaisir de le voir avant de mourir. En vérité, lui dit le roi, vous êtes une si bonne fille, que je ne voudrois pas pour toute chose vous faire mourir; vous vivrez & votre pere aussi. Je vous avertis même, qu'il vient tous les ans ici un vaisseau plein

d'hommes blancs, auxquels nous vendons nos prisonniers; il arrivera bientôt, & je vous donnerai la permission de vous en aller.

Marie remercia beaucoup le roi, & dans son cœur, elle remercioit le bon Dieu, qui lui avoit inspiré d'avoir compassion d'elle. Elle courut porter ces bonnes nouvelles à son pere, & quelques jours après, le vaisseau dont le roi lui avoit parlé étant arrivé, elle s'embarqua avec son pere & son frere. Ils aborderent dans une grande isle, habitée par des Espagnols. Le gouverneur de cette isle, ayant appris l'histoire de *Marie*, dit en lui-même: cette fille n'a pas un fol, & elle est bien brûlée du soleil; mais elle est si bonne & si vertueuse, qu'elle pourroit rendre son mari plus heureux que si elle étoit riche & belle; il pria donc le pere de *Marie*, de lui donner sa fille en mariage, & *Jean Maurice* y ayant consenti, le gouverneur l'épousa & donna une de ses parentes à *Jean*; enforte qu'ils vécurent fort heureux dans cette isle, admirant la sagesse de la Providence, qui n'avoit permis que *Marie* fût esclave que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son pere.

Madem. Bonne.

Je vous assure, ma chere *Charlotte*, que

ce petit conte m'a fort intéressée ; qu'en pensez-vous, Lady *Lucie* ?

Lady Lucie.

Il me semble qu'il n'y a pas une seule circonstance inutile, & que tout y est propre à exciter la confiance en Dieu & l'amour de ses devoirs. Elle a aussi trouvé le moyen de nous intéresser pour ces deux innocens personnages. Voilà, je crois, tout ce qu'on peut souhaiter dans un conte.

Madem. Bonne.

Oui, Mesdames, Lady *Lucie* a fort judicieusement rassemblé toutes les qualités nécessaires à la fiction, c'est-à-dire, aux contes & aux fables. Retenez-les bien, Mesdames. Je vous exhorte à imiter Lady *Charlotte*, & à composer quelque chose. Cela formera votre style, & vous accoutumera à mettre vos pensées par écrit avec quelque ordre ; mais souvenez-vous que pour faire quelque chose de bon, il faut que vous instruisiez & amusiez en même tems. Celles de vous, Mesdames, qui ne pourront pas composer de petites histoires, doivent écrire des lettres. Rien n'est plus sot à une Dame, que de ne savoir pas s'exprimer comme il faut sur le papier, & pour le faire avec fa-

cilité, il faut s'y accoutumer dès sa jeunesse. Notre leçon a été si longue aujourd'hui, qu'il faut remettre la géographie à une autre fois.

Lady Louise.

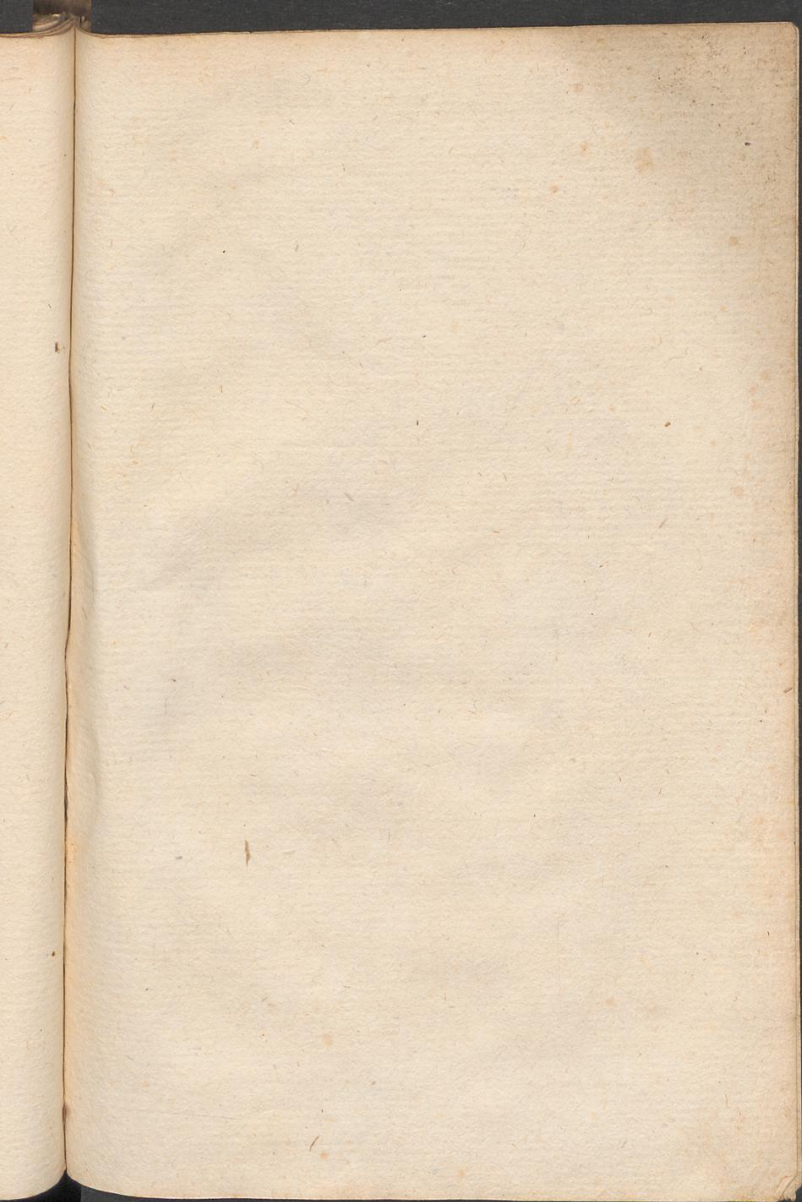
Je n'oublierai pas que vous nous avez promis une histoire pour nous prouver qu'il n'est pas possible de conserver la probité sans la religion.

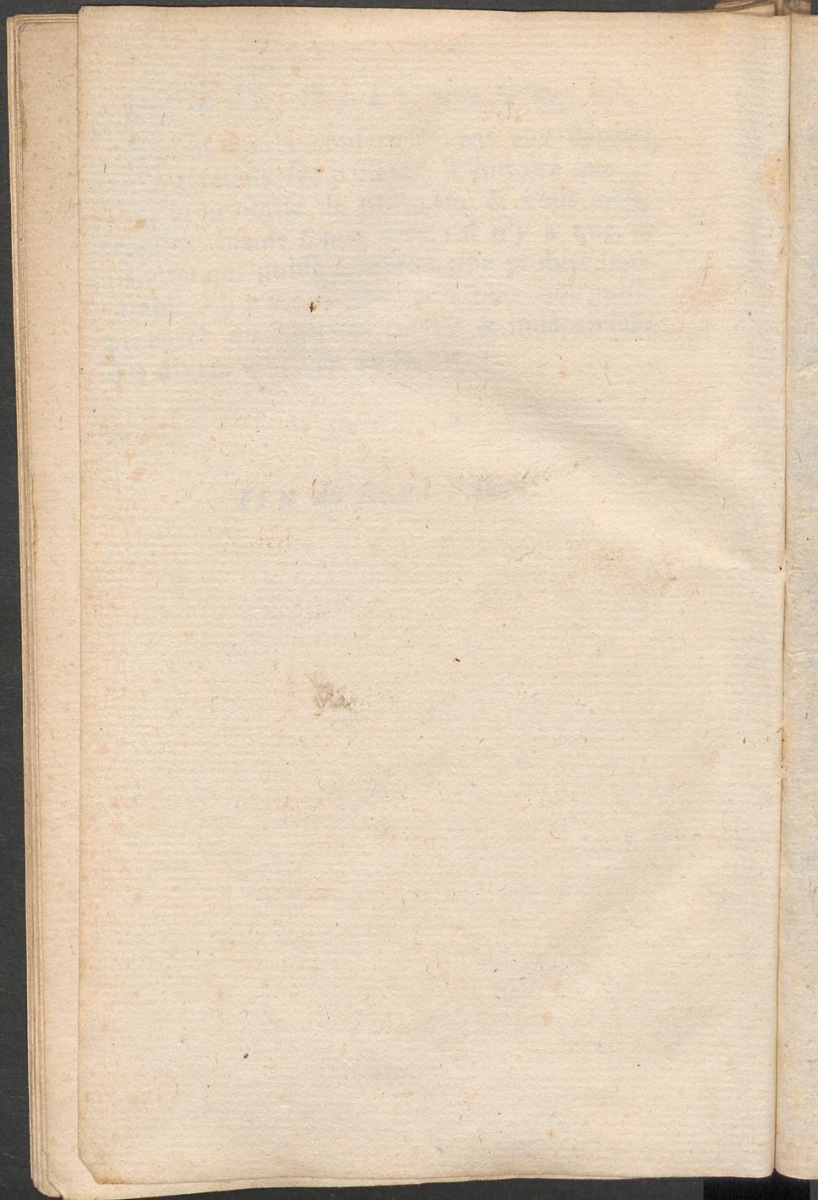
Madem. Bonne.

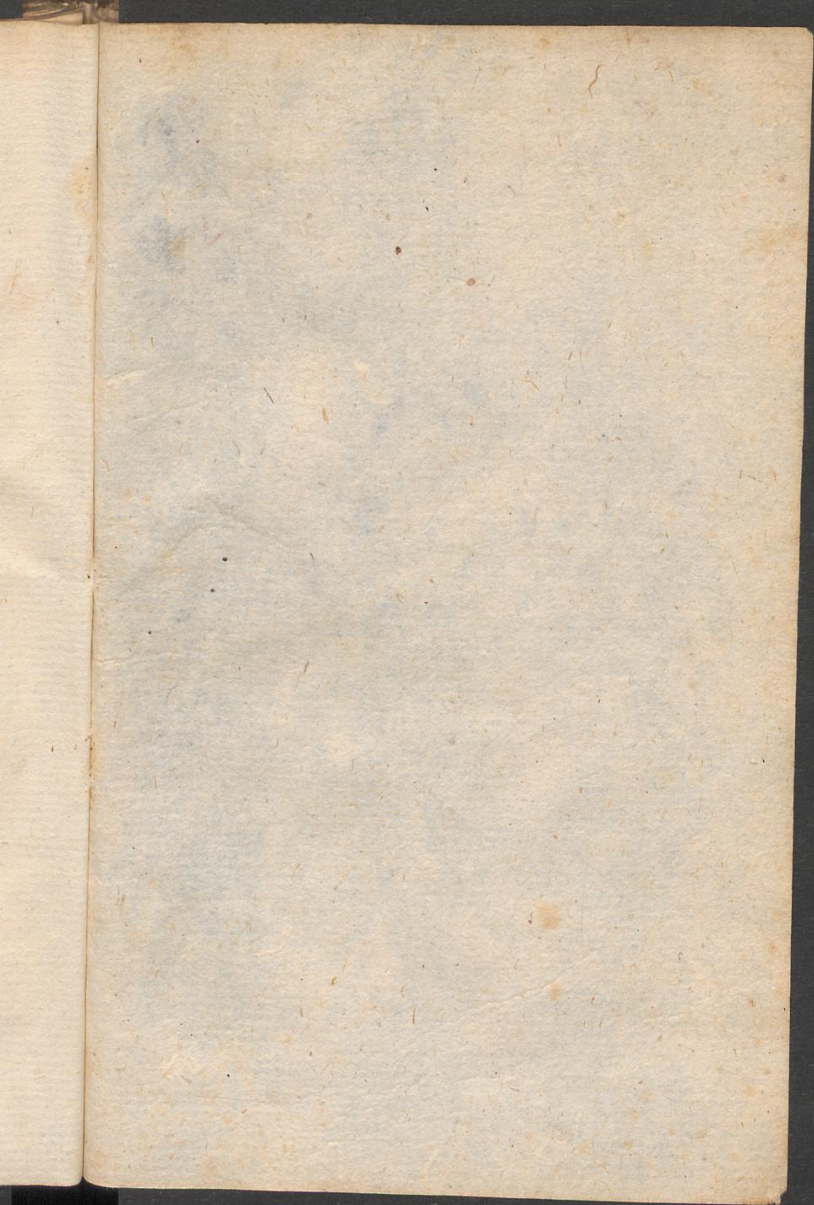
Nous commencerons par-là la leçon du matin. Remarquez pourtant, Mesdames, qu'il peut arriver par hazard qu'une personne qui n'a point de religion, conserve la probité. Nous aimons naturellement la vertu; je dis même ceux qui la pratiquent le moins; mais l'amour désordonné que nous avons pour nous-mêmes, nous porte à nous en écarter toutes les fois que nous le croyons nécessaire pour satisfaire à nos penchans corrompus: or il peut arriver telles circonstances, qui feront qu'un homme n'aura pas besoin de faire de mauvaises actions pour se satisfaire; alors, il conserve la probité, parce qu'il n'a aucun intérêt à en manquer, & qu'on n'est point méchant gratuitement, c'est-à-dire, pour rien. Mettez cet honnête homme dans d'autres circonstances, adieu sa

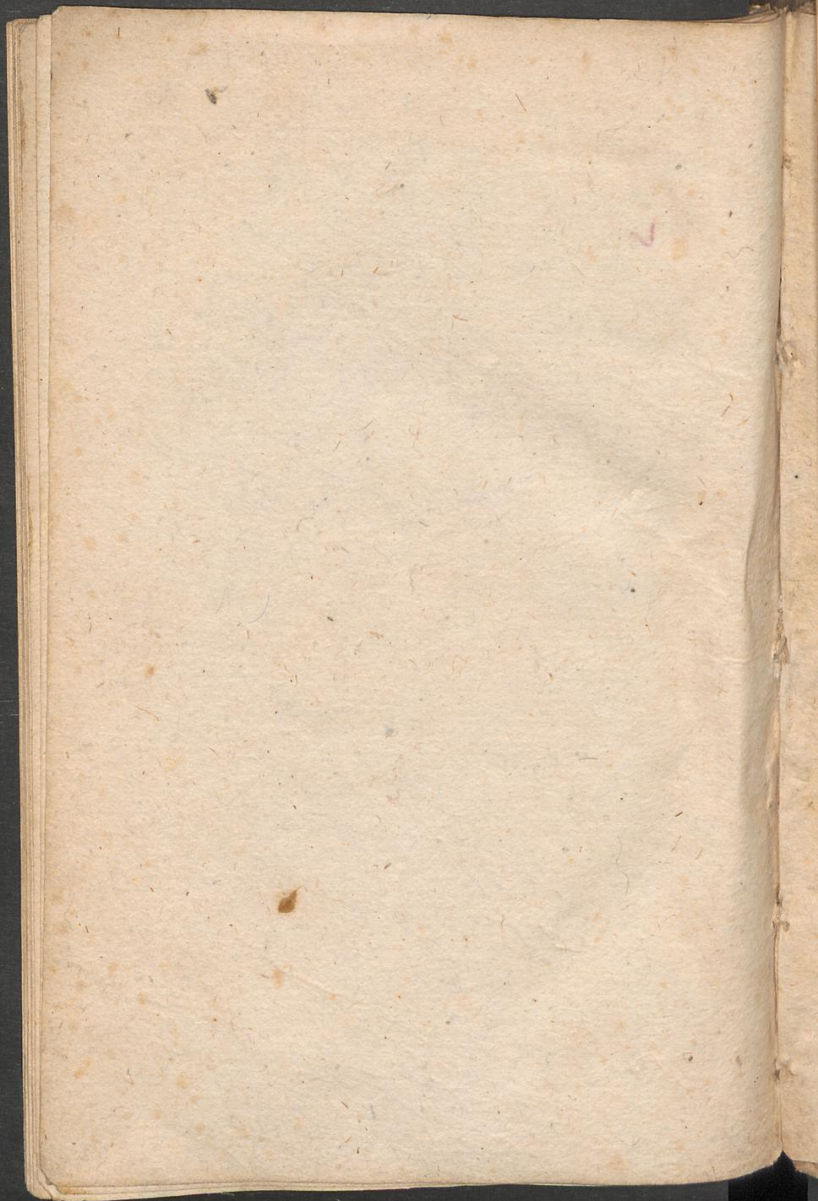
vertu ; il ne la conservera pas aux dépens de l'intérêt de ses passions. L'histoire que je vous ai promise le prouvera & vous montrera en même tems, que s'il n'y a que la religion qui puisse produire une probité inaltérable, il n'y a qu'elle non plus qui puisse procurer un bonheur parfait & indépendant des divers accidens de la vie.

FIN du'second Volume.









Ak BEA 2 /
1-2

67A1257

SIKJM (Zürich)



EM000007231226

John